N° 478 — Tome CXXVII 16 Mai 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



JEAN ALAZARD, HENRI ALBERT, CHARLES BAUDELAIRE, GEORGES BOHN, JACQUES BRIEU, R. DE BURY, JANE CALS, LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE, PIERRE DUFAY, JULES DUHEM, JEAN DE GOURMONT, MARCEL GRAVIÈRE-SILVER, FRANÇOIS MAURIAC, ROGER MAURICE, PAUL MORISSE, GEORGES PALANTE, A. PIERRE, STANISLAS POSNER, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

Nº 478. — 16 MAI 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne........ 3.50

Hortense Allart de Méritens

Lettres inédites à Sainte-Beuve........ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale........ 7.50

L'Arétin

Les Plus belles Pages de l'Arétin........ .50

Aurel

Jean Dolent........ 1 »
La Semaine d'Amour........ 3.50

Henri Bachelin

Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly........ 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie

Margaret Ogilvy........ 3.50

Charles Baudelaire

Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes........ 3.50

Léon Bazalgette

Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........ 7.50

Christian Beck

Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale........ 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse........ 3.50

Dimitri de Benckendorff

La Favorite d'un Tzar........ 3.50

Paterne Berrichon

Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50

Albert de Bersaucourt

Etudes et Recherches........ 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo........ 3.50

Louis Bertrand

Gustave Flaubert........ 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud

Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol........ 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland

Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol........ 3.50

Léon Bloy

L'Ame de Napoléon........ 3.50

Celle qui pleure........ 3.5
La Chevalière de la Mort........ 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise........ 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume........ 3.50
Le Fils de Louis XVI........ 3.50
L'Invendable........ 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)........ 3.50
Pages choisies........ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu........ 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse........ 3.50
Le Vieux de la Montagne........ 3.50

Léon Bocquet

Albert Samain........ 3.50

Bottom

Ainsi parlait Jéroboam........ 2 »

Wacyf Boutros Ghali

Le Jardin des Fleurs........ 3.50

Georges Brandès

Essais choisis........ 3.50

Georges Buisseret

L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat

Vie de Mélanie........ 3.50

Gaston Capon

Les Vestris........ 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset

L'Exotisme........ 3.50

Jane Carlyle

Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle

Lettres de Thomas Carlyle à sa mère........ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol........ 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume........ 3.50

Eugène Carrière

Ecrits et Lettres choisies........ 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo

Petit Musée de la Conversation........ 3.50

Fernand Caussy

Laclos........ 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge

Les Derniers jours de Paul Verlaine........ 3.50

Charles Cestre

Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort

Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

Paul Claudel

Connaissance de l'Est........ 3.50
Art poétique........ 3.50

Jean des Cognets

La Vie intérieure de Lamartine........ 3.50

Charles Collé

Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville

Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin........ 2 »

J.-A. Coulangheon

Lettres à deux femmes........ 3.50

Marcel Coulon

Témoignages, I, II, III, chaque volume........ 3.50

Cyrano de Bergerac

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac........ 3.50

Eugène Defrance

Catherine de Médicis........ 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

Paul Delior

Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

Eugène Demolder

L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil

Autour de Flaubert, 2 vol........ 7 »

Henry Detouche

De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

Diderot

Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

Pierre Dufay

Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel

Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie........ 3.50

Edouard Dujardin

La Source du Fleuve chrétien........ 3.50

Louis Dumur

Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale.............. 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 0.75

Paul Escoube

Préférences................ 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre.................... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal.................. 3.50

André Gide

Oscar Wilde............. 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies............ 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils.............. 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre................. 0.75

Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées* 3.50

La Culture des Idées...... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............ 0.75

Epilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume 3.50

Esthétique de la langue française.................. 3.50

Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume......... 3.50

Pendant l'Orage .... 2 »

Le Problème du Style...... 3.50

Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume............ .. 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration............ .50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon................. 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge.................. 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne............... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent....... 3.50

Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine............. 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*................ 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos

Lettres inédites........... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes....... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne......... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français ... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)................ 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume................. 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel.............. 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.. . 3.50

Madame de Chatillon...... 3.50

Madame de la Suze........ 3.50

Madame de Villedieu...... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert.................. 3.50

Scarron et son milieu...... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................ 3.50

Henri Malo

Les Corsaires............. 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I, II, chaque volume................. 3.50

René Martineau

Tristan Corbière........... 1.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs................. 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.50

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes.................... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres....... .... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière.......... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'Influence allemande................ 3.50

AVIS

Par décision du Syndicat des Éditeurs du 11 février 1918, tous les volumes à 3 fr. 50 sont majorés temporairement de 30 0/0 depuis le 1er mars.

Tous les autres ouvrages du catalogue, à l'exception de la revue, sont également majorés temporairement de 30 0/0.

TABLEAU DES PRIX
ET DES MAJORATIONS

Le volume marqué	est majoré de	et se vend
0 fr. 75	0 fr. 25	1 fr. »
1 fr. »	0 fr. 30	1 fr. 30
1 fr. 50	0 fr. 45	1 fr. 95
2 fr. »	0 fr. 60	2 fr. 60
2 fr. 50	0 fr. 75	3 fr. 25
3 fr. »	0 fr. 90	3 fr. 90
3 fr. 50	1 fr. 05	4 fr. 55
5 fr. »	1 fr. 50	6 fr. 50
7 fr. »	2 fr. 10	9 fr. 10
7 fr. 50	2 fr. 25	9 fr. 75
10 fr. »	3 fr. »	13 fr. »

LES ÉTATS-MAJORS ET LA TROUPE

—

L'Etat-Major partage avec le Service de Santé le privilège d'avoir été l'organisation la plus fréquemment et la plus violemment prise à partie au cours de cette guerre. Journalistes et députés, auteurs et commissions lui ont tour à tour décoché quelques dures réflexions et l'ont gratifié souvent de coups de griffes plus ou moins profonds. Ceux qui ne trouvent pas que tout est pour le mieux dans la meilleure des armées n'ont pas manqué de rechercher la part de responsabilité de l'Etat-Major. Bref, on a beaucoup critiqué, mais bien peu ont tenté de donner une solution du problème. Cette étude n'a pas davantage la prétention d'en exposer une, mais bien plutôt de rechercher la part de vérité et la part d'inexactitude que contiennent ces critiques, sorte de mise au point qui semble nécessaire.

En fait, il y a deux Etats-Majors ; des esprits mal intentionnés en découvriraient davantage. Sans que la ligne de démarcation soit bien nette, il y a le Grand Etat-Major et il y a les Etats-Majors.

Le Grand Etat-Major dirige de loin, voit de haut ; il a beaucoup de moyens et suffisamment de recul. Il prépare de longue main de grandes opérations sur un vaste front, il prévoit et pourvoit à longue échéance. C'est lui que l'on juge le plus fréquemment, parce que tout Français se découvre l'âme d'un stratège. Les civils jugent Joffre, Pétain d'autant plus facilement que leur jugement ne repose sur aucune preuve certaine, mais seulement sur ce qu'ils s'imaginent connaître.

L'Etat-Major, les petits Etats-Majors, préparent, assurent,

surveillent l'exécution des ordres venus d'en haut. Les stratèges en chambre et les tacticiens en retraite s'en occupent peu ; on les laisse dans l'ombre. Ils n'ont pas cependant échappé à la critique, à celle des militaires sous leurs ordres, et aux reproches parfois violents de la troupe qu'ils dirigent.

Les Grands Etats-Majors sont mystérieux et distants. Leur brassard est une auréole et leur fanion un symbole. Ils préparent de grandes choses et détiennent de grands secrets. Les petits Etats-Majors, heureux d'approcher des grands chefs qu'ils semblent décharger d'une partie du lourd fardeau de leur commandement, ne cherchent point d'autres satisfactions. La troupe les regarde avec indifférence et jalousie ou avec un respect mêlé d'envie et de dédain.

C'est qu'en effet, tandis que les corps de troupe se couvraient de gloire et recueillaient les applaudissements enthousiastes de la France entière, les Etats-Majors étaient laissés dans la pénombre. Il semble qu'un léger revirement se soit produit. Un Etat-Major d'Armée a été l'objet d'une citation du général en chef et la loi Mourier a paru apaiser les critiques des parlementaires. Enfin, M. Clemenceau, qui ne fut pas toujours tendre pour eux, a déclaré qu'il avait trouvé dans l'Etat-Major des gens de grande intelligence et de haute valeur.

La réconciliation est en bonne voie avec la troupe et il faut s'en féliciter.

Nous allons voir que les uns et les autres avaient à se faire pardonner, et surtout qu'il leur manque de mieux se connaître, afin de s'estimer complètement et de travailler de concert.

§

L'Etat-Major est l'aide du commandement. Auprès de chaque général est placé un Etat-Major dont la composition est fonction de l'importance du commandement. Les Etats-Majors existaient dès le temps de paix. Au début de la guerre, ils étaient constitués par des officiers brevetés, c'est-à-dire sortis de l'Ecole Supérieure de Guerre après deux ans d'études et des stages dans les diverses armes. D'autres officiers, non brevetés, en faisaient également partie, de manière à les compléter à l'effectif de guerre ou selon les besoins du moment.

On partit donc en campagne et l'on fit la guerre comme on avait appris à la faire, comme les règlements prévoyaient

qu'elle serait et comme ils prescrivaient qu'on la fit. On sait ce qu'il en advint. Faut-il, comme on l'a fait parfois, rendre tout l'Etat-Major responsable de nos premiers échecs ? Je ne le crois pas. D'abord il n'est pas le seul et il aurait par cela même l'excuse de certains de ses ordres mal exécutés ou insuffisamment compris. De plus, les causes sont trop multiples, trop difficiles à dire et dans l'ensemble trop peu connues pour que l'on puisse prendre position ou porter un jugement définitif.

Notre organisation présentait, et présente encore un vice important : c'est l'absence d'un Grand Etat-Major, préparé dès le temps de paix à jouer ce rôle primordial. La question est encore toute d'actualité et il est évident que le Comité de Guerre Interallié ne la solutionne pas.

Nous avons dit qu'il y avait en fait un Grand Etat-Major, mais il n'est point spécialisé. Un officier breveté passe d'un état-major de division à un état-major de groupe d'armées ou du commandement d'un bataillon d'infanterie au Grand Quartier Général. Ce système offre évidemment quelques avantages. Le premier, c'est de satisfaire la manie égalitaire de tout bon Français, civil ou militaire, et de se prêter aux exigences de la loi du 10 août 1917. Le second, c'est de permettre, par suite de leur passage dans la troupe, l'avancement des officiers d'état-major. A part cela, c'est une organisation à courtes vues et par suite mauvaise.

La question s'était déjà posée en temps de paix.

C'est la victoire, écrivait le général Foch, que la France réclame de son corps d'officiers, de son Etat-Major, de son commandement. Sont-ils réellement prêts pour cela ? Peut-on voir sortir d'un service éminemment régulier et méthodique les entrepreneurs de l'ouvrage le plus audacieux, le plus risqué, le plus difficile à mesurer d'avance ?... Si l'on veut des hommes capables de penser la guerre et de la mener le moment venu, c'est donc un entraînement constant à imposer à l'élite entière. Moltke a pendant plus de 20 ans dirigé en personne le grand Etat-Major prussien ; par là, il a préparé et formé des chefs qui en 1870 ont pu mener son entreprise à bien.

L'Ecole de guerre préparant à tous les Etats-Majors, on organisa quatre ans avant la guerre un Centre des Hautes Etudes Militaires ; mais c'était insuffisant. Ce centre, qui fut vite dénommé par tous « Ecole des élèves maréchaux », n'avait ni la

valeur ni l'importance du grand Etat-Major qui fonctionnait à Berlin depuis trois quarts de siècle. Il nous manqua une élite d'officiers d'Etat-Major, qui ne se serait pas contentée de faire manœuvrer des divisions ou des corps d'armées, mais qui aurait envisagé à fond et uniquement la guerre de masses ; il nous manqua un important groupe d'officiers rompus à l'étude des grandes questions, capables de seconder les commandants d'armées et de groupes d'armées et qui ne fussent pas seulement les officiers d'ordonnance des membres du Conseil Supérieur de Guerre.

Aux mains de ce corps du grand Etat-Major, écrit le général Foch comme conclusion de son ouvrage sur la *Conduite de la guerre*, la conduite des masses s'est réalisée sans difficultés. C'est ainsi que le génie prussien, sans rien créer, mais en donnant aux idées françaises le développement le plus méthodique, le plus vaste possible, en usinant la guerre de masses aux proportions gigantesques, a abouti aux succès sans précédent de Metz, de Sedan et de Paris.

Et il terminait par un avertissement bien prophétique :

De nos jours, l'évolution se continue. C'est toujours la même idée soigneusement entretenue d'une lutte colossale à préparer, une organisation constamment agrandie, la création de corps nouveaux, un développement professionnel et intellectuel longuement assuré, un commandement minutieusement sélectionné. Que l'avertissement soit là, sur l'avenir qui nous attend !

Là, comme ailleurs, nous avons vu trop petit, nous contentant de l'à peu près et de la solution moyenne.

Après avoir travaillé pendant deux ans les grandes questions d'histoire militaire, étudié l'organisation de l'armée, raisonné sur de nombreux termes tactiques, les officiers brevetés étaient affectés comme stagiaires puis comme titulaires à un état-major. Pendant de longues années, ils faisaient de l'administration et de la chancellerie. C'étaient des questions indigestes, à peine militaires, qui pouvaient être solutionnées par tout individu tant soit peu intelligent et non breveté. Après avoir manié des divisions et des corps d'armées à l'Ecole, on s'abrutissait à transmettre des autorisations de mariage, à informer des permissions agricoles et à accorder des congés de convalescence. A part quelques travaux de mobilisation, des exercices sur la carte et de rares manœuvres sur le ter-

rain, les officiers brevetés étaient transformés malgré eux en bureaucrates.

Il y avait donc une lacune dans l'organisation de l'Etat-Major français et elle suffirait à expliquer certaines fautes du début de la campagne.

§

Après la bataille de la Marne, dans la préparation et dans la direction de laquelle on peut bien accorder que les états-majors ont été pour quelque chose, après la course à la mer, ce fut la guerre de tranchées. Nous nous permettrons d'ouvrir une parenthèse avant d'envisager comment les états-majors conduisirent cette guerre de tranchées.

Il est fréquent d'entendre dire que ce sont les Allemands qui nous ont appris la guerre de tranchée, que la tranchée est une invention allemande ou encore que les Allemands nous ont contraints à la guerre de tranchées. Rien n'est plus faux. J'ai fait faire (je m'excuse de citer un exemple personnel) en août 1914 de superbes tranchées avec réseau de fils de fer, et quelques abris légers, en un endroit où il est bien regrettable que nous ne soyons point à l'heure actuelle. Or, les Boches ne m'avaient encore rien appris à ce moment.

Les Allemands savaient que le développement de leur plan offensif les amènerait au cours de l'invasion à assiéger les grandes places fortes de Belgique et de France ; ils savaient qu'ils seraient obligées, peu de jours après leur entrée en campagne, d'attaquer de front des organisations défensives permanentes réputées très solides.

Ils avaient donc fait étudier par leurs troupes et par leurs états-majors la forme de ces attaques et les moyens de les mener à bien. Ils s'étaient préparés à la besogne avec la minutie et la ténacité que nul ne leur conteste ; ils avaient entraîné particulièrement dans ce sens certaines de leurs troupes ; ils avaient entassé avec une sage prévoyance et une appréciation à larges vues les engins nécessaires à l'attaque des forts d'arrêt et des places fortes de la Meuse et de l'Escaut.

Voilà ce qui explique pourquoi les Allemands ont été en avance sur nous dans les diverses industries nécessaires à la guerre de tranchées et pourquoi ils possédaient déjà, alors que nous les improvisions péniblement, grenades, artifices, crapouillots, etc; voilà ce qui explique pourquoi leurs hommes

étaient habitués et furent vite dressés au maniement de ces engins de tranchée que les nôtres ignoraient, mais qu'ils apprirent bien vite à connaître.

Si les Allemands avaient exercé de nombreux régiments à faire des tranchées, des boyaux, des sapes, des mines, c'était pour assiéger Liége et Anvers, c'était pour mener rondement l'attaque de Maubeuge et de Verdun; s'ils avaient pendant leurs grandes manœuvres fait faire à leurs troupes de communication des routes, des voies ferrées, des voies étroites, des ponts métalliques, c'était en vue d'amener les gros mortiers et les parcs de siège devant Verdun, Toul et Paris. Lisez Bernhardi, le grand théoricien d'avant-guerre, et vous verrez qu'il ne veut pas de la guerre de tranchées, bien qu'il en ait soupçonné l'importance et peut-être la nécessité inéluctable. Lui qui a écrit : « La défense considérée comme forme de combat est plus forte que l'attaque », lui qui a osé montrer le danger d'une offensive allemande inconsidérée, termine ainsi le dernier de ses énormes volumes :

L'attaque est infiniment plus difficile que jamais dans les conditions modernes.... mais quant à nous, Allemands, nous ne nous défendrons certainement pas derrière des remparts et des fossés. Le génie du peuple allemand nous en préservera. Un réseau de chemins de fer très dense nous assure une grande liberté de mouvements sur la plupart des théâtres de guerre de l'Europe. Toutes ces circonstances me font croire à une guerre de mouvements et d'opérations et non à une guerre de positions.

Les Allemands ont fait la guerre de tranchées parce qu'ils ne pouvaient plus faire la guerre de mouvement offensive. Les fossés qu'ils creusèrent, les trous de tirailleurs qu'ils organisèrent à la hâte pour jalonner leur ligne de repli, après leur défaite de la Marne, tous ces obstacles rapidement aménagés leur offrirent un abri pour s'arrêter, pour souffler et pour contenir notre poursuite. Ce sont ces trous et ces levées de terre, établis un peu au hasard, qui s'appronfondirent, s'enfoncèrent et devinrent la tranchée. L'Etat-Major allemand ne s'y opposa pas, bien au contraire, puisque cette tranchée toute improvisée lui économisait les effectifs et lui permettait d'employer la grosse masse de l'armée dans une offensive pour chercher la décision ailleurs. La même page précitée de Bernhardi expose la théorie.

Rien n'empêche toutefois qu'après une bataille décisive malheureuse, le parti vaincu, cédant et reculant devant la loi du vainqueur, ne recourre à la défensive de position afin d'arrêter l'ennemi et de gagner du temps pour engager de nouvelles opérations offensives.

Jamais l'Etat-Major allemand n'a osé supposer que sa marche, sa course *nach Paris* pourrait se transformer en un arrêt même bref, dans des fossés boueux. C'est la Marne qui a contraint l'armée allemande à la guerre de tranchées momentanée; c'est l'Yser qui la leur a imposée d'une façon définitive.

La période du début de la guerre de tranchées, qui correspond aux derniers mois de 1914 et à la première moitié de 1915, est celle pendant laquelle l'Etat-Major commit les plus graves erreurs. A peine remis des émotions de l'invasion, certain désormais que l'Allemand ne passerait pas, encore sous le coup de la victoire de la Marne dont on commençait seulement à comprendre l'importance, le commandement ne s'aperçut pas que tout était bouleversé et que la guerre allait prendre, prenait, avait pris une forme nouvelle et insoupçonnée. Sur tout le front, les faits s'imposaient dans leur brutalité et bien peu en saisirent la nouveauté et la difficulté. On ne mit pas en doute un seul instant l'efficacité de nos méthodes et la valeur de nos anciens règlements. Ils avaient toujours force de loi et, au lieu de les plier aux choses, de subordonner leurs prescriptions à la réalité nouvelle, il semble que certains se fussent imposé la tâche de prouver leur clairvoyance, leur actualité et leur excellence. Au lieu de se rendre compte, de réfléchir et d'agir raisonnablement, on s'entêta à vouloir démontrer qu'en 1913 les gens qui n'avaient jamais fait, ni même pensé la guerre sous sa forme actuelle avaient raison contre ceux qui se battaient, voyaient, pensaient et jugeaient.

Pour l'Etat-Major la guerre de tranchées n'existait pas ; aucun auteur n'avait imaginé qu'on pût vivre ainsi sous terre, pendant des mois entiers, face à face avec l'ennemi. Croyant toujours que cette guerre de tranchées n'était qu'une halte, à peine un long repos, il consentit à laisser souffler les troupes quelques journées avant de reprendre la grande poussée victorieuse. D'avance, il rejetait, comme indigne de lui et des troupes, cette guerre qui semblait devoir tourner à la guerre de siège, avec des sapes, des mines et toutes choses qui interdi-

sent la grande tactique et l'habile manœuvre. Il ne voulait et ne pouvait pas croire que ce fût désormais cela la guerre ; et il entreprenait chaque attaque avec l'espérance, la certitude même, de trouver le champ libre derrière la première tranchée allemande et de reprendre la guerre en rase campagne comme au temps de Napoléon et de Moltke, la seule qu'il avait apprise, celle qui devait ouvrir à l'armée française d'infinies perspectives de gloire et d'honneur.

On attaqua donc. « Seule l'offensive parvient à briser la volonté de l'adversaire. » Et on attaquait pour briser la volonté du Boche. Le plus souvent on ne brisa rien du tout, sinon pas mal de vies humaines, et on ébranla l'élan, la confiance des belles troupes françaises. J'ignore le total des pertes de ces attaques partielles, menées en dépit du bon sens sur tout le front français, mais je suis convaincu qu'il est effroyablement élevé. On n'avança pas de 500 mètres et l'on perdit plus de monde que pendant la bataille de la Marne. Cela, le règlement l'avait prévu :

La tâche qui incombe à l'infanterie est rude et laborieuse. Elle ne peut être remplie que par des efforts prolongés et souvent renouvelés, au prix d'une énorme dépense d'énergie physique et même de sacrifices sanglants.

« La crainte des pertes est immorale », disait le règlement japonais, et on trouvait tout naturel et très militaire de penser comme lui. Ce fut une énorme et funeste erreur, car en France, plus qu'en aucun autre pays du monde, le matériel humain est précieux.

« On ne doit compter ses pertes que lorsque l'attaque a réussi », disait un général.

Hélas! combien et combien de fois dût-on les compter après qu'elle avait échoué. On en arriva à conclure qu'une troupe était d'autant meilleure qu'elle avait plus de pertes, quel que fût le résultat. On fit comme les Japonais devant Port-Arthur ; on transforma en colline 203 ou de l'Arbre Isolé de méchants pitons insignifiants ou des croupes sans importance devant lesquelles on amoncela en pure perte les cadavres.

On s'imagine difficilement aujourd'hui la mentalité d'alors. Le premier engin nouveau que j'ai vu fut une sorte de crochet à douille qui se plaçait au bout du canon du fusil et qui per-

mettait à la balle de couper à coup sûr le fil de fer quand on avait le bout du fusil dessus !

Un jour, un chef d'Etat-Major nous tint le discours suivant : « Les reconnaissances que vous avez envoyées dans le bois prouvent qu'il existe en avant de la tranchée boche un réseau de fil de fer barbelé très épais et très profond. Il est donc évident qu'une compagnie lancée sur ce réseau ne passerait pas - mais si on y lançait un bataillon en colonne? » — « Il ne passerait pas davantage », répondis-je. —« Alors, conclut-il, il faudrait au moins 4 bataillons ! » — « Ils ne passeraient pas davantage, répliquai-je. — « Quelle erreur ! » repartit mon interlocuteur. Il s'en fut, mécontent.

On avait exalté chez nous la valeur de la baïonnette. C'est encore un des mauvais tours que les Russes nous ont joués. Avec Dragomirof, on croyait qu'il devait suffire d'une violente poussée pour terrasser l'ennemi à demi-vaincu et que l'apparition d'une ligne dense de baïonnettes devait suffire à terroriser le Boche démoralisé et crevant de faim. Si le Boche mangeait mal, ses mitrailleuses et ses fusils étaient copieusement approvisionnés et il nous le faisait bien voir. Quand je songe à certaines attaques de cette époque, au débouché des tranchées homme par homme à raison d'une échelle par section, sous un feu de mitrailleuses et de fusils, et quand je compare avec ce que nous nous efforçons d'obtenir aujourd'hui quand nous préparons une attaque, je ne puis m'empêcher d'admirer le sang-froid et la discipline de nos belles troupes et de saluer bien bas le courage et l'héroïsme des braves gens que nous commandions. Oui, on ne les admirera jamais assez, tous ces vaillants, chefs et soldats, officiers, gradés et hommes de troupe qui, ayant conscience de la témérité de l'entreprise, attaquaient quand même bravement, hardiment, follement. Nous qui avions, autant que quiconque, le désir ardent de terrasser le Boche, nous, dont les hardies patrouilles se glissaient la nuit jusque sous ses fils de fer, nous qui vivions de longs jours devant ses tranchées visés par ses tireurs au créneau, battus par ses fusillades folles et ses mitrailleuses, tous nous concevions quelle puissance de destruction il fallait appliquer sur ces ouvrages avant de pouvoir nous élancer à l'assaut avec nos hommes. Nos premiers échecs nous avaient démontré que l'on pouvait sacrifier

indéfiniment bataillons et régiments devant les nouvelles lignes de défense sans parvenir à les enlever. Le fantassin comprit bien vite que le rôle de destruction de l'artillerie devenait primordial et que la mission de l'infanterie ne pouvait être que d'occuper d'un seul élan le terrain dévasté par les obus et de le conserver coûte que coûte. Il n'est pas téméraire d'affirmer que dès mars 1915 on émettait dans les cagnas et dans les postes de commandement des bataillons, des régiments et des batteries des opinions que le Grand Quartier devait approuver un an plus tard. Dès cette époque la véritable doctrine nouvelle était élaborée par les combattants, fantassins et artilleurs, qui voyaient de près et qui voyaient juste. Les instructions qui parurent par la suite n'étaient que la confirmation officielle de leurs idées et la rédaction plus savante de leurs discours.

N'osant remonter trop haut dans l'échelle des responsabilités, on les rejeta en bloc sur l'Etat-Major, être impersonnel qui agissait dans la coulisse et dont chacun connaissait quelque membre. On accusa « l'Etat-Major » ce qui permet d'en dire tout le mal possible, sans cependant être trop méchant pour chacun des camarades qui en faisaient partie. Ce fut lui qui fut rendu responsable de ces attaques peu, pas ou mal préparées, ratées, ordonnées et recommencées sans plus de succès.

On peut dire, à la décharge de certains états-majors, que souvent ils ne furent que les exécutants de l'ordre venu d'en haut ; un état-major de division est une bien petite chose dans la bataille actuelle et, dès cette époque, il pouvait recevoir des ordres qui n'admettaient point la discussion et dont il devait assurer l'exécution.

Si l'on voulait faire le procès de l'état-major pendant cette période, on risquerait fort d'être obligé d'étendre l'inculpation au commandement lui-même, des généraux de brigade aux généraux d'armée et au delà. Restant dans le cadre de notre sujet, nous allons voir que les états-majors ont néanmoins une part de responsabilité.

Le rôle de l'état-major ne consiste pas seulement à traduire sous forme d'ordres les décisions du commandement, à les « mettre en musique », comme l'on dit en termes de métier, à transmettre ces ordres aux subordonnés et à veiller à leur exécution dans le sens désiré par le chef. L'état-major a sa part

de responsabilité dans l'élaboration de cette décision. Le Règlement sur le service des Etats-Majors dit : « L'Etat-major prépare pour le général les éléments de ses décisions. »

C'est là un puissant moyen d'action. Beaucoup d'officiers d'état-major pensaient au début de la guerre que la base de la décision du général était une étude approfondie de l'ennemi que l'on voulait attaquer, de sa position, de ses ressources, de sa situation matérielle et morale. Nous étions d'ailleurs assez mal informés à cet égard. Mais c'était ne traiter qu'une partie de la question, car il importe également au chef de connaître la situation de ses propres troupes, d'être renseigné sur leur état physique et moral.

La tâche est difficile et la besogne ingrate. Elle exige un jugement sain et droit, une indépendance d'esprit complète vis-à-vis du chef, des caractères fermes et bien trempés qui ne se laissent pas solliciter par le désir de plaire au général en abondant dans son sens ou par la crainte des responsabilités ; elle exige surtout une connaissance approfondie de la troupe, de ses chefs et du cœur humain.

Connaître la troupe et l'aimer, avoir vécu sa vie pénible, avoir partagé ses fatigues et ses dangers, savoir ses besoins et ses désirs, exiger d'elle tout ce qu'on peut en exiger, apprécier le point exact qu'il ne faut pas dépasser, telle est la première qualité de l'officier d'état-major.

Or, au début de 1915, la plupart des officiers qui composaient les états-majors n'avaient pas encore fait la guerre comme officiers de troupe, comme chefs de bataillon ou d'escadrons, comme commandants de compagnie ou de batterie. Ils vivaient sur les connaissances acquises, doublées de quelques racontars du début de la campagne. N'ayant pas vu la troupe de très près, n'ayant pas vécu avec elle, l'apercevant de temps en temps au repos ou au cours d'une rapide visite en tranchée, ils s'illusionnaient. Ajoutez à cela que beaucoup d'officiers de cavalerie, ignorant tout de l'infanterie, avaient été appelés à compléter les états-majors. Aux uns et aux autres, l'expérience acquise en temps de paix était insuffisante. Ils ne pouvaient de par leurs fonctions se rendre compte de ce que devenait cette troupe sous le feu, aux prises avec l'ennemi, la fatigue, les privations, l'isolement, les intempéries.

L'enseignement de l'Ecole et la pratique du service d'état-

major ne les avaient pas préparés à attacher une importance suffisante à ces multiples détails, souvent insoupçonnés du commandement et qui sont primordiaux pour la troupe. Et nous touchons ici à l'une des causes de la défaveur, de la « décote » des états-majors auprès de la troupe.

Rien n'est difficile comme de connaître la troupe. Seul, l'officier qui en fait partie, qui vit, souffre et se bat avec elle la connaît bien. Et encore! pas tous. Une troupe n'est jamais identique à elle-même. Une opération qui réussit exalte son moral; une attaque qui échoue l'abat pour un temps. Le chef aimé obtient un rendement triple du chef quelconque et décuple du chef qui déplaît. Tel qui paraît devoir réussir comme commandant d'une troupe échoue complètement sans qu'on s'en explique bien les raisons; parfois, il n'y en a aucune. Tout influe sur la troupe, non seulement les obus et les gaz de l'ennemi, mais le froid et le chaud, le soleil et la pluie, l'eau et la boue, le ravitaillement qui n'arrive pas ou arrive mal, les lettres qui se font attendre, les promesses non tenues, les permissions retardées, un repos attendu qu'elle estime mérité et qui ne vient pas, etc., etc. Tout cela transforme du jour au lendemain et du tout au tout une troupe française.

Or, cela, l'état-major l'ignorait à cette époque. Il faisait de la grande tactique et combinait des opérations à grande envergure avec de savantes manœuvres et d'astucieuses diversions. Il avait gardé l'habitude des manœuvres sur la carte. Là, sur le papier, Français et Allemands avaient la même valeur, celle de pions qu'on déplace et de traits qu'on efface. Tous les bataillons et tous les régiments y avaient le même coefficient, c'étaient des chiffres, des fronts et des possibilités. Ils se valaient en tout temps, en tout lieu et en toutes circonstances. Ce fut une énorme erreur que les événements soulignèrent parfois cruellement.

L'expérience personnelle du général n'était souvent pas supérieure à celle de son entourage; bien au contraire, l'influence de ses études du temps de paix et de ses habitudes d'esprit se faisait d'autant plus sentir qu'elles avaient été plus profondes et plus longtemps conservées.

De là, ces mots malheureux que le chef prononçait pour enflammer les cœurs et qui ne trouvaient dans la troupe nul écho. L'un, pour surexciter les énergies et redresser les cou-

rages, jurait qu'il n'y aurait point de repos pour les troupes qui venaient d'échouer dans une attaque coûteuse et mal montée, tant qu'elles n'auraient point réussi. L'autre déclarait superbement : « Je ne veux pas de secondes lignes; ma tranchée de première ligne, c'est la tranchée ennemie d'en face. » L'autre assurait que c'était un grand honneur de marcher à l'assaut et qu'il placerait toujours les mêmes unités en première ligne. Tous les trois, magnifiques soldats, excellents chefs, mais auxquels il manquait le sens de l'à-propos et une connaissance plus exacte du cœur du troupier qui vient de se battre.

Cette insuffisance de connaissance de la troupe aurait pu être palliée dans une large mesure en faisant appel aux exécutants, en leur demandant leur avis sur l'opportunité de telle décision, en provoquant leurs réflexions sur tel projet d'opérations, en tenant compte de leurs désirs et de leurs doléances. Le plus souvent, l'état-major ne le fit pas. Il était convaincu de sa supériorité intellectuelle, trop fier pour demander des conseils, trop jaloux de son autorité pour risquer de la compromettre dans de pareilles démarches. C'était pour lui courir une méchante aventure et il lui sembla qu'en abandonnant à la troupe une infime parcelle de ses prérogatives, en l'initiant un peu à ses secrets, c'était lui reconnaître une capacité intellectuelle qu'elle ne pouvait avoir. Il ne voyait nul avantage à ternir l'auréole dont il se parait et apercevait mille inconvénients à inaugurer le régime des avis et des conseils, porte entr'ouverte à la discussion et bien vite à l'indiscipline.

Cependant, quelques-uns se risquèrent à prendre une fois conseil près des exécutants. Cette heureuse innovation réussit très médiocrement. L'étonnement de la troupe fut tel, qu'elle ne fit aucune réflexion, et ne présenta aucune objection à ce qu'on lui proposa. Surpris par une pareille preuve d'estime, les officiers de troupe se trouvèrent très honorés. Pour remercier de ce témoignage de confiance qui les rehaussait à leurs propres yeux, ils assurèrent que tout était pour le mieux et que la troupe était très satisfaite de son sort et de ses états-majors. Les timides n'osèrent rien dire, les violents se confondirent en remerciements et acceptèrent tout ce qu'on leur proposa. Les méfiants virent un piège dans cette nouvelle manière de faire; craignant de démasquer ce qui leur semblait être les faiblesses de la troupe, alors que ce n'étaient

que ses besoins (c'était précisément cela que l'état-major leur demandait), ils s'efforcèrent de les cacher soigneusement, à tout prix, afin de ne pas donner prise aux critiques qu'ils craignaient et aux demandes d'explications qu'ils savaient inévitables.

L'expérience réussit seulement dans les grandes unités où la liaison existait déjà entre fantassins et artilleurs. Ils commençaient à se fréquenter, à se connaître, à s'apprécier. C'était avec joie que nous accueillions, dans nos tranchées et dans nos abris, les officiers d'artillerie qui venaient visiter nos lignes, demander notre concours, nous informer de leur appui. Le fantassin savait toute la nécessité de l'appui constant de l'artillerie, mais il en ignorait les moyens et le mécanisme. Il les apprit de l'artilleur, lequel comprit en voyant de près la vie du fantassin toute l'importance de son rôle et tout le réconfort que donnait son aide. Après s'être ainsi entendus, artilleurs et fantassins se sentirent plus capables d'émettre un avis, plus certains de demander des choses réalisables, mieux armés pour les obtenir.

Aussi, lorsque l'état-major vint s'enquérir auprès des exécutants de leurs désirs, on s'entendit de suite. Ce fut parfait, parce qu'à tous les échelons régnait une véritable camaraderie de combat, basée sur la confiance et l'estime réciproques.

Nous avons dit que pour le commandement et les états-majors la guerre de tranchées n'était qu'une halte ; on l'espérait brève ; la guerre de mouvement devait bien vite reprendre et « bouter l'ennemi hors de France ». Il n'y avait donc pas lieu de s'installer d'une façon stable et d'une manière durable. On se contenta longtemps d'installations de fortune dont tout le monde se plaignait, que chacun pensait à améliorer, mais à quoi bon? La grande attaque, la nouvelle offensive était toujours prochaine, la tranchée de première ligne était la tranchée d'en face, et point n'était besoin de s'installer à demeure, puisque dans quelques jours on coucherait à Lille, à Cambrai, à Rethel, à Briey et à Mulhouse. D'ailleurs pourquoi s'étonner de ce dénuement?

N'était-ce pas cela, la guerre, telle qu'on nous l'avait décrite, telle que la racontaient les auteurs de mémoires, telle que nous l'avaient contée nos grands-parents ? N'était-il pas tout

naturel d'être sous la pluie sans abri, dans la neige sans feu, dans la tranchée sans repos ?

La troupe accusa plus tard l'état-major, lequel s'était installé dans les villages. L'accusation est exagérée et peut presque se retourner.

Si les états-majors pensaient que la situation n'était que provisoire, c'était sur la foi du Commandement. Chacun se souvient du fameux ordre du jour lancé vers Noël 1914. A part quelques rares matériaux que l'on pouvait trouver sur place dans les régions privilégiées, tout devait être demandé à l'arrière et celui-ci ne pouvait pas le fournir. Quand les planches, tôles, rondins commencèrent à nous parvenir, l'état-major et les services cantonnés dans les villages n'en eurent pas besoin et tout fut pour la troupe.

La troupe elle-même n'a-t-elle pas sa part de responsabilité dans son manque de confortable ?

On a fréquemment fait l'éloge du soldat français et nul plus que moi n'en pense autant de bien, pour qu'il me soit permis de dire ici un de ses défauts : le soldat français n'est point travailleur. Il aménage assez rapidement son trou, son coin ou sa niche sous la pression de la nécessité, puis il se contente de cet à-peu-près ; si le commandement prescrit l'achèvement des travaux, il faut faire la grosse voix pour l'obtenir ; s'il ordonne de nouvelles organisations, c'est une véritable bataille qu'il faut engager avec les troupes chargées du travail. L'insouciance proverbiale du troupier est un peu à base de paresse. Si le secteur est calme, notre soldat se contente d'abris légers, faciles à construire, plus faciles encore à démolir. Sous une tôle ondulée placée en travers de la tranchée, il fabrique des bagues et des briquets. Il a fallu lutter pour obliger les troupes à construire des abris à l'épreuve des gros calibres et si dans certains secteurs il sont encore insuffisants, la faute en est bien plus aux exécutants qu'au commandement. S'il se produit dans un tel secteur une offensive de l'ennemi, on ne manquera pas de crier à l'imprévoyance du commandement et à l'impéritie des états-majors. Or, il est incontestable qu'il y a eu des millions d'heures de perdues, lesquelles auraient pu être employées par les hommes à l'amélioration de leur situation et à l'augmentation de leur confort et de leur bien-être.

Il suffit de jeter les yeux sur un plan directeur ou sur une

photographie d'avion pour que la différence entre les deux adversaires saute aux yeux. Chaque fois que nous enlevons des tranchées allemandes, nous demeurons stupéfaits de la somme de travail fournie par nos ennemis, nous nous étonnons du nombre, de la profondeur et de l'aménagement de leurs abris, du développement extraordinaire de leurs tranchées et de leurs communications. Le Boche est un gros remueur de terre; il travaille énormément, et même dans les secteurs les plus calmes et les mieux organisés, on le voit, on l'entend travailler sans cesse.

Je sais bien que l'on peut alléguer (ce qui n'est nullement prouvé) leur meilleure organisation du travail, que l'on peut invoquer la pénurie de matériaux (ce dont on ne se douterait pas à voir le nombreux matériel abandonné ou inutilisé); il n'en est pas moins vrai que nos hommes travaillent peu. Les troupes quelconques travaillent médiocrement, les bonnes troupes se prétendent spécialisées dans l'attaque et il leur répugne de manier la pelle et la pioche; seuls, nos braves territoriaux abattent de la besogne. Malheureusement, ils sont dans les secteurs qui ne semblent pas destinés à devenir importants, et c'est ailleurs qu'il faudrait pouvoir appliquer tous leurs efforts. Enfin, notre soldat n'est pas altruiste. Il lui déplaît de commencer ou de continuer un travail dont il ne profitera pas personnellement. Chacun sait que lorsque la relève est annoncée par les cuisiniers, la troupe ne fait plus rien autre chose que de se préparer à aller au repos.

Le général en chef a été obligé, dès 1915, de rappeler à la troupe que le rendement de son travail était insuffisant.

Les moyens dont dispose une troupe sont de deux sortes. D'une part, ceux qu'on lui donne : outillage, armement, munitions. D'autre part, ceux qu'elle crée elle-même par son travail : tranchées, communications, abris, obstacles. Ceux-ci varient essentiellement suivant le travail fourni par chaque unité. Certaines unités considèrent les terrassements comme des travaux peu dignes d'elles.... Une bonne infanterie doit manier l'outil aussi bien que le fusil. Il n'est pas admissible que les troupes de première ligne fassent organiser leurs tranchées par des auxilliaires.

Si nos hommes avaient travaillé davantage en comprenant la nécessité de leur travail, on ne serait pas obligé d'envisager aujourd'hui le rappel de certaines vieilles classes pour quelques semaines.

L'état-major a d'autre défauts. Il ne s'en rend pas toujours compte. Il pèche sans malice et indispose contre lui sans s'en douter. Citons-en un seul pour terminer cet aperçu sur les états-majors pendant la première année de guerre. Il servira de transition, car il existe toujours et peut-être même plus que jamais. C'est la question du papier.

La crise du papier n'existe pas pour l'armée française. Un intendant qui expédie un colis de cinq cents grammes établit quelques décimètres carrés de papiers dits ordres de transport, bordereaux d'envoi, avis d'expédition, etc. L'état-major bat tous les records. Je connais un état-major où il a été enregistré à la section du courrier, pendant un mois, 36000 entrées ! Cela signifie que chaque jour il est arrivé, soit de l'échelon supérieur, soit des unités subordonnées, douze cents papiers différents. Cette débauche de papier rend furieux les plus dociles. Elle a sa répercussion jusqu'à la troupe, car c'est toujours de celle-ci, en définitive, qu'il s'agit. Un papier parti du G. Q. G. descend en cascade jusqu'aux chefs de corps et même au delà. Chaque échelon le lit, ajoute son grain de sel, commente le contenu, le transmet, le notifie, multiplie les destinataires et exige un autre ou plusieurs autres papiers en retour. Et de nouveaux kilogs de papiers, récapitulés à chaque intermédiaire, suivent la même voie en sens inverse.

Chacun récrimine, les états-majors en tête, et rien ne change. C'est peut-être parce que rien ne peut changer.

En revanche, ce que les états-majors devraient connaître, c'est le temps nécessaire pour transmettre un papier et surtout pour y répondre. On abuse des mots urgents, extrême urgence. Comme officier de troupe, j'ai souvent été exaspéré par ces fréquentes notes de service auxquelles il fallait répondre sur le champ, alors que la question posée eût demandé une étude sérieuse et une réponse précise entourée de toutes les garanties. Il faut que les états-majors, petits et grands, se rendent compte qu'il faut du temps pour étudier une proposition ou avoir un renseignement. La troupe n'a pas toujours ses aises pour faire du papier et les documents à proximité pour renseigner le commandemant. Il faut que celui-ci sache compter avec l'imprévu, qui est chose courante à la guerre, et qu'il se rappelle que demander l'impossible, c'est favoriser l'indiscipline.

Enfin, pendant cette première période de la guerre, on abusa des contre-ordres. Chacun connaît le vieux précepte militaire : « Ne jamais exécuter un ordre avant d'avoir attendu le contre-ordre. » Ils furent donc fréquents de tout temps. Une série d'ordres et de contre-ordres a une influence désastreuse sur le moral d'une troupe. Ils sont indignes de l'état-major et du commandement.

Telles sont, rapidement exposées, les fautes que commit l'Etat-Major. Il pensait alors que la doctrine officielle de l'Ecole de guerre et des Règlements était encore la seule qui fût juste et bonne ; agissant au nom de ces principes, il commit de grosses fautes. Mais peu à peu, une nouvelle doctrine, fruit de notre expérience, acquise au prix de notre sang, se fit jour et s'établit. Nous allons voir l'État-Major la préciser et l'appliquer.

§

La première moitié de 1915 avait singulièrement bouleversé les idées tactiques et mis en échec sur de nombreux points l'ancienne doctrine. Si l'offensive d'Artois, qui faillit être un grand succès, avait laissé une lueur d'espoir au cœur de ceux qui croyaient toujours à la reprise immédiate de la guerre de mouvement, l'offensive de Champagne ravit leurs suprêmes espérances. En même temps qu'elle activait le bouleversement des théories d'avant-guerre, elle illustrait d'un bel exemple les principes nouveaux, base de nos offensives ultérieures.

Les instructions qui parurent alors mirent au point la nouvelle doctrine. Leçons d'une rude année de guerre, fruits de l'expérience durement acquise, germe et semence de moissons futures, elles mirent également un frein aux prétentions immodérées et dangereuses de ceux qui voulaient « faire quelque chose », tenter à nouveau des expériences coûteuses ou acquérir des succès chèrement payés et sans lendemain. Elles sonnèrent la fin de la course au communiqué. La troupe les accueillit avec joie. Elle y reconnut ses idées et l'expression de ses désirs :

L'artillerie dévaste, l'infanterie submerge. On ne lutte pas avec des hommes contre du matériel. L'infanterie demeure toujours l'arme qui décide du sort des batailles, mais on ne doit l'engager que lorsque l'artillerie par un feu violent et efficace aura démoli tous les obstacles qui peuvent s'opposer à sa marche.

Cette fois l'État-Major s'adapta définitivement à la nouvelle guerre. Il le fit avec une réelle maîtrise. On ne peut nier, en effet, que l'État-Major français ne comprenne une forte proportion d'officiers éclairés, bien doués, admirablement au courant des multiples pièces de la formidable machine qu'est devenue l'armée, très entraînés au point de vue intellectuel, habitués au travail appliqué et continu, capable de tirer le meilleur parti possible des situations qui se présentent et des troupes qu'on leur confie. Si la doctrine de l'Ecole Supérieure de Guerre fut mise en échec, il resta chez les élèves les habitudes de travail, la communauté d'idées et d'interprétation, l'entraînement à débrouiller une question et chez tous le désir de travailler de toutes leurs forces et de participer à la victoire, même dans l'anonymat.

« La critique est aisée et l'art est difficile ». Beaucoup devraient s'en souvenir lorsqu'il s'agit de raisonner sur les événements passés. Tout paraît simple, évident lorsqu'on connaît à la fois et les causes et les conséquences, lorsqu'on voit les choses de fort haut et de très loin. La réalité est toute autre lorsqu'on envisage la série des questions telles qu'elles se sont présentées et telles qu'il a fallu les solutionner. C'est une besogne difficile, à laquelle il faut être très sérieusement préparé. La guerre actuelle évolue avec une telle rapidité que la vérité péniblement découverte hier sera erreur complète demain.

Il est incontestable que tout évolue vers la spécialisation. L'état-major doit être le service directeur de toutes ces spécialités. C'est lui qui doit organiser leur mise en œuvre, préparer leur entrée en action, diriger l'exécution.

Pour coordonner des rouages aussi nombreux, aussi compliqués, et tous indispensables, il faut que les officiers d'état-major aient des idées précises et détaillées sur chacun d'eux afin d'étudier et de préparer leur emploi, afin de leur faire rendre le maximum, afin de ne pas leur demander l'impossible. La conduite de la bataille est presque la partie la plus facile de la tâche de l'état-major ; c'est sa préparation qui exige des mois de travaux, d'efforts, de prévisions souvent contrariés par l'ennemi.

Un engagement de corps d'armée tel qu'il se pratiquait aux grandes manœuvres est un jeu d'enfant comparé à ce qu'il

est devenu aujourd'hui. Il serait curieux de comparer l'ordre d'opérations du 21e Corps, en septembre 1912, aux grandes manœuvres sur la Lisaine avec l'ordre d'opération de ce même Çorps pour l'attaque de la Malmaison. Il sortirait du cadre de cette étude d'indiquer en quoi consiste le rôle de l'état-major dans la préparation et dans la conduite de la bataille. Quelques chiffres donneront une idée du travail. Avant de commencer la bataille de la Malmaison, il a fallu transporter 200.000 tonnes de matériel dont 120.000 de munitions d'artillerie. Dans une autre opération, un seul Corps d'armée nécessita 57 trains de munitions. Pendant la bataille de Verdun, il passait nuit et jour sur la route de Bar-le-Duc à Verdun un camion automobile toutes les 15 secondes. Pendant la bataille de la Somme, on a compté certains jours 8000 camions sur la route de Cappy à Bray. En septembre 1916, les camions automobiles ont transporté sur tout le front 750.000 tonnes de matériel. Il est passé pendant le même mois 180.000 wagons à la gare régulatrice.

Monter une opération aujourd'hui ne saurait mieux se comparer qu'à l'organisation d'une entreprise industrielle, faite de toutes pièces, en pays inconnu, non préparé et menacé d'invasion ou de concurrence.

L'étude future de la campagne de 1916 révélera la difficulté de la tâche et l'immensité de l'effort. Ceux qui ont vécu dans l'état-major au moment de la bataille de Verdun peuvent dire toute la somme de travail, toute la volonté, la ténacité qu'il a fallu développer. Les initiés pourront se rendre compte de la solide instruction professionnelle qu'il fallait avoir pour parer rapidement au choc redoutable que les Allemands dirigeaient contre nous, et aussi toute l'énergie et le caractère dont il fallut faire preuve pour résister à la poussée de l'ennemi et parfois aux incitations des nôtres.

Tandis que nous résistions à Verdun et que nous nous préparions même à reprendre une partie du terrain perdu (reprise de Douaumont en octobre 1916), nous préparions sur la Somme une puissante attaque. Alors que le grand Etat-Major allemand nous croyait à peine capables de tenir la défensive à Verdun, nous déclanchions sur la Somme une offensive parfaitement bien montée. Je ne saurais mieux faire que de citer quelques extraits du rapport du général von Below.

Le 1er juillet vers 8 heures du matin se produisit entre Gommécourt et Vermandovillers, sur un front de 40 kilomètres, la grande attaque d'infanterie franco-anglaise, pendant que l'artillerie ennemie canonnait également de larges espaces de chaque côté de la zone d'attaque. De chaque côté de la Somme, les Anglais et les Français avaient produit un grand enfoncement dans nos lignes. Nos pertes étaient tellement élevées qu'il n'y avait littéralement plus de forces pour exécuter les contre-attaques voulues. La nécessité nous força à briser les liens tactiques des unités de renfort qui nous arrivaient, afin de parer au danger d'une percée ennemie.

Je me permettrai également de mettre sous les yeux de ceux qui croient à la supériorité de prévoyance et d'organisation de l'état-major allemand les lignes qui suivent du même von Below. Il s'agit cependant de la suite de la bataille, alors qu'il n'y avait plus aucun doute sur nos intentions :

De même que l'échelonnement de l'infanterie, le système de tranchées n'était pas suffisamment poussé en profondeur. Les positions utilisables en arrière et les moyens de travail pour les organiser faisaient défaut. Les premiers renforts qui arrivèrent pour ainsi dire goutte à goutte suffirent à peine à combler les trous les plus dangereux. Les divisions nouvelles furent lancées dans la mêlée au fur et à mesure qu'elles avaient été débarquées. Le résultat fut qu'on perdit de ce fait assez souvent des positions. Beaucoup de corps de troupe ne possédaient pas suffisamment l'instruction et l'expérience du combat. Souvent la force combattante de l'infanterie souffrit de l'organisation défectueuse du réapprovisionnement en vivres et en engins de combat.

Voici encore un autre aveu :

Il faut attribuer la faillite du service des renseignements au début de la bataille, en premier lieu, à l'insuffisance des moyens dont il disposait. Il fallut créer de toutes pièces une organisation. On manquait de protection contre les avions, de fil téléphonique et on n'avait aucune ressource disponible. On ne parvint même pas à utiliser les faibles formations d'aviation dont on disposait. Les signaleurs, les stations de T. S. F., les colombiers manquaient totalement. Au début, le groupe des canevas de tir manquait de tout.

Enfin, pour terminer les citations du général von Below, voici ce qu'il pensait de notre organisation :

Il faut y ajouter notre infériorité si sensible en moyens de reconnaissance, alors que l'ennemi au contraire disposait de moyens massifs, proportionnés à son matériel d'artillerie et dont il faut recon-

naître la bonne organisation et le bon rendement. Malgré l'arrivée de renforts considérables en artillerie lourde accompagnée de ses armes auxiliaires (aviation et ballons), il fallut encore céder du terrain.

Ce n'est rien enlever à la valeur de nos troupes et à l'héroïsme de nos régiments que d'affirmer qu'à Verdun comme sur la Somme, les états-majors méritent eux aussi une petite part de reconnaissance. Ils sont passés inaperçus, heureux des résultats obtenus par les combattants sous leurs ordres. La gloire recueillie par nos drapeaux appartient toute entière aux exécutants. Il n'y a pas de gloire pour les états-majors. Il n'y a que la joie du succès et la fierté du devoir accompli.

§

L'Etat-Major a transformé sa doctrine et modifié ses méthodes. Il ne pense plus à rééditer les savantes manœuvres de Bonaparte et, s'il envisage la reprise possible de la guerre de mouvement, c'est dans un tout autre état d'esprit qu'en décembre 1914. Je lis dans un cours assez récent fait à des officiers :

L'officier d'état-major appartient à un service et ce nom seul dit assez que son rôle est de servir la troupe, de l'aider, de la soulager. Son devoir le plus strict et le plus rigoureux est de tout faire pour rendre le moins pénible et le moins coûteux possible à la troupe l'accomplissement de la tâche qui lui est confiée, de n'exiger d'elle que les fatigues et les sacrifices rendus tout à fait indispensables par les nécessités militaires et de ne jamais lui demander l'impossible.

Malgré cela, la troupe ignore les états-majors. C'est le moins de mal qu'elle puisse en dire. Le soldat français a la monomanie de l'embusqué. Il y en a beaucoup, certes, malgré les lois qui ont dû les débusquer; mais le troupier en voit partout. Embusqué, le brancardier qui relève les blessés et les transporte en terrain découvert sous les obus et dans les champs d'entonnoirs ; embusqué, le téléphoniste qui répare les lignes sous le bombardement; embusqué, l'agent de liaison du capitaine ou du chef de bataillon (j'en ai eu 6 de tués et 2 de blessés dans une même matinée); embusqué, le cuistot qui traverse les barrages, ses marmites à la main et ses bidons en bandoullière; embusqué, l'artilleur lourd qui ingurgite des gaz asphyxiants chaque nuit et reçoit des gros obus chaque jour. L'officier d'état-major n'échappe pas à cette tournure d'esprit. S'il vient

dans les tranchées, il est trop propre; si le troupier l'aperçoit à l'arrière, il s'imagine que le service d'état-major consiste à rouler auto pour acheter les journaux du général et approvisionner sa popote. L'officier de troupe, souvent mal renseigné, n'est pas éloigné de partager cet avis ; pour lui, l'état-major ne s'accommode que de châteaux ou de confortables postes de commandement. J'en pourrais citer quelques-uns où il ne faisait pas bon fumer sa pipe à la porte, ou dormir sans masque contre les gaz.

La troupe se plaint, parfois avec raison, de ne pas voir suffisamment les officiers d'état-major dans les tranchées. N'oublions pas cependant qu'un état-major de division, par exemple, comprend 4 officiers dont le chef d'état-major.

Aucun d'eux n'a le don d'être partout à la fois. Il faut que le chef d'état-major prenne à son compte le travail d'un de ses officiers pour arriver à en faire sortir un chaque jour. Et encore, dans les secteurs mouvementés c'est difficile. Aussi chaque compagnie d'infanterie ne peut voir chaque jour un officier d'état-major visiter son secteur. Quand l'officier de liaison rentre de mission, il trouve sur sa table des papiers qui l'attendent, des questions qui exigent une solution immédiate et le planton l'avertit qu'une série de conversations téléphoniques l'attendent. Oui, certes, jamais l'officier d'état-major n'ira assez souvent causer avec ses camarades à leurs P. C. de compagnie ou de bataillon, à leurs observatoires ou à leurs positions de batteries. Pour se mettre au courant d'un secteur, le mieux est d'aller déjeuner avec les occupants, et tout officier d'état-major le fait avec plaisir. Mais que la troupe sache bien qu'il est impossible de rendre cette visite journalière et que la paperasse habituelle a ses exigences.

Un auteur peu suspect de sympathie pour l'état-major, surtout pour les petits, demande « que l'on donne aux officiers d'état-major des adjoints, des suppléants, des collaborateurs... qui n'hésiteraient pas à aller se rendre compte sur place et à donner franchement leur avis. Les officiers d'état-major de Napoléon. » La solution est bonne en théorie. En pratique cela ferait quelques embusqués de plus, puisque embusqués il y a. Leur autorité sur la troupe serait faible et sur l'état-major elle serait nulle. Autant se fier aux comptes rendus des exécutants dont on connaît la valeur professionnelle et morale.

C'est aussi une erreur historique. Les officiers d'état-major dits d'ordonnance de Napoléon et de Berthier étaient des jeunes gens brillants, choisis parmi les familles nobles ralliées à l'Empire. Il y en avait une douzaine; parmi eux citons de Lamarche, de Montesquiou, de Turenne, de Noailles, d'Astorg, et le beau Canonville. Au quartier général, on les employait à des travaux de copie qui n'avaient aucun rapport avec l'état-major. Pendant la bataille, Napoléon les envoya quelquefois porter des ordres aux maréchaux. Ils n'allèrent jamais plus avant. En revanche, ils portaient les lettres à Joséphine et aux ministres. D'après le même auteur, le capitaine Z, ces adjoints seraient tout désignés... « pour marcher avec ou derrière une ligne d'assaut et pour retourner dire ou téléphoner au général ou au colonel d'artillerie que la cote 330 ou le moulin ruiné est occupé par nos troupes ». Cet excellent système aurait pu fonctionner du temps de Napoléon Ier et peut-être encore au début de la campagne. J'ai raconté ici même qu'il fallut une heure en septembre 1914 pour prévenir l'artillerie qu'elle nous tirait dessus. Dans les deux plus récentes opérations, prise du Mort-Homme et de la Malmaison, le téléphone avec les divisions était coupé. Les renseignements envoyés par coureur ont cheminé à raison de 800 mètres en 50 minutes pour les plus rapides, 1200 mètres en 1 heure 30 pour les plus lents. Notre officier, sût-il monter « à cheval, à bicyclette, au besoin à motocyclette » n'eût pas fait beaucoup mieux; heureux encore s'il se fût avisé que la cote 330 ou le moulin ruiné étaient occupés par nos troupes, car à la guerre, dans une attaque on voit ce qui se passe dans son petit coin et c'est à peu près tout. Les troupes ont heureusement aujourd'hui des moyens plus rapides et plus sûrs de faire savoir où elles sont et ce qu'elles veulent.

La seule solution moderne consistait à faire survoler l'attaque par un officier d'état-major en avion. Mais quiconque a exécuté quelques vols en avion sait qu'on ne s'improvise pas observateur. Il faut un grand entraînement pour distinguer et débrouiller la situation au sol. De plus, il ne suffit pas de voir, il faut savoir transmettre ce qu'on a vu et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de brevetés entraînés à manipuler la T. S. F.

Le passage des officiers d'état-major dans la troupe est chose faite à l'heure actuelle. Il y aurait beaucoup à dire à ce

sujet. Cette mesure a fait plaisir à tout le monde. Nous sommes de grands enfants entêtés. Les députés ont été heureux de voir enfin leurs désirs recevoir satisfaction ; les officiers de troupe ont été enchantés de voir leurs camarades du corps d'armée ou de l'armée venir partager leur vie et leurs périls (souvent minimes en secteur calme) ; les officiers d'état-major ont été ravis. On leur refusait de l'avancement lorsqu'ils étaient dans leurs bureaux. Tandis que les camarades brevetés qui étaient dans la troupe depuis longtemps étaient rappelés au service d'état-major avec leur grade et parfois pourvus d'une blessure, les autres obtenaient un galon de plus en allant faire leur stage dans un corps de troupe.

La mesure est surtout bonne à mon sens parce qu'elle a permis aux officiers d'état-major de voir de très près la vie et les réactions du troupier, parce qu'elle les a obligés à rendre compte qu'une mesure jugée excellente dans un bureau devient médiocre ou mauvaise appliquée à la troupe, parce que surtout ce stage a prouvé aux Etats-Majors et au Commandement que nul n'est irremplaçable dans son emploi.

Beaucoup d'officiers brevetés se considéraient comme indispensables. Or cette guerre est la démonstration constante du contraire. Tel paraît irremplaçable tout le temps qu'il est présent ; le jour où il disparaît, on en parle à peine ; le lendemain, la machine fonctionne avec quelques légers grincements ; huit jours après, il n'y paraît plus. Ce fut le cas pour certains officiers d'état-major, dits indispensables.

Cette mesure du passage dans la troupe a également prouvé que les officiers d'état-major faisaient aussi d'excellents officiers de troupe et qu'ils étaient capables de se conduire aussi brillamment que leurs camarades et de se faire tuer bravement. Il ne nous est pas permis de donner le chiffre des pertes en officiers brevetés, mais beaucoup seront étonnés d'apprendre que sur le nombre total des officiers brevetés au début de la campagne, il en reste à peine un tiers dans les états-majors.

Le passage des officiers d'état-major dans la troupe est d'utilité plutôt morale que réelle et pratique. Nous avons expliqué que l'état d'esprit d'une troupe varie d'une semaine à l'autre, et que ceux qui vivent avec la troupe n'en ont pas toujours une idée très exacte. Les Allemands ont obligé leurs états-majors à demeurer à leur poste et je ne crois pas qu'il

ait jamais été question de les faire passer quelques mois dans le service de troupe. Au contraire, von Below demande un accroissement du nombre des officiers d'état-major.

La responsabilité et l'augmentation du travail qui incombent aux états-majors d'armée, de corps d'armée, de division est telle que la dotation est insuffisante. Il faudrait deux officiers de plus par corps d'armée et par division et l'adjonction d'officiers à poste fixe.

Ce même général conseille de placer les quartiers généraux assez en arrière de manière à ce qu'ils ne soient point soumis aux fluctuations du front. Il écrit à propos de la bataille de la Somme :

Les difficultés résultant des modifications constantes dans les secteurs de combat et dans le commandement furent encore accrues par les déplacements des quartiers généraux que nécessitèrent les pertes de terrain.

Et dans ses enseignements pour les opérations futures, je relève cette phrase qui serait fort mal prise chez nous :

Il est préférable que les commandants d'artillerie dirigent le combat de leur cantonnement et qu'ils se fassent renseigner rapidement sur les événements de la première ligne par les officiers spéciaux de leur état-major envoyés en liaison.

§

La campagne de 1916 avait été fertile en événements et en succès, féconde en résultats et en enseignements. Elle avait brillamment confirmé la nouvelle doctrine française plus souple, plus alerte, plus artistique que la méthode allemande. L'année qui vient de se terminer ne semble pas avoir donné les mêmes heureux résultats. Les offensives à objectifs limités que nous avons menées ont parfaitement réussi ; nous pouvons affirmer que l'État-Major français est passé maître du genre et que nos troupes sont parfaitement adaptées à ce système. L'offensive de rupture tentée en avril n'a pas justifié les grandes espérances que nous avions fondées sur elle. Les moyens dont on disposait étaient-ils disproportionnés avec le but que l'on se proposait ? C'est possible. La doctrine qui présidait à l'opération était-elle au point ? Il est permis d'en douter.

L'art de la guerre s'est profondément transformé depuis deux ans. Le grand écrivain anglais Wells a pensé qu'il était

devenu une science, une science exacte, et que la solution d'un problème tactique avait pour base la résolution d'une sorte de règle de trois dont les éléments sont le nombre d'hommes qui attaquent, le poids d'explosifs dont on dispose et la superficie en mètres carrés qu'il s'agit de conquérir. En admettant même qu'il en fût ainsi, ce que je crois faux, chacun sait qu'en géométrie, par exemple, il y a la solution normale que l'on trouve en appliquant une longue suite de théorèmes, solution de l'élève moyen, et il y a la solution rapide, élégante, la solution du « type qui pige les math ». Les Anglais ont pris la solution de l'élève moyen en Belgique; ils ont trouvé la solution élégante devant Cambrai. Quel dommage qu'ils n'aient point tiré les plus extrêmes conséquences d'un théorême aussi brillamment démontré !

L'art (ou la science) de la guerre a évolué. C'est un fait. Quel est le sens de son évolution ? L'infanterie est-elle toujours la reine des batailles? Est-ce la prépondérance de l'artillerie ? Gaz et tanks ne sont ils pas l'amorce d'une évolution nouvelle ? La physique et la chimie ne recèlent-elles pas une mystérieuse inconnue capable de bouleverser les méthodes, les doctrines et les dogmes ? Les mots les plus justes sont mis en échec. S'il est vrai aujourd'hui comme au temps de Frédéric que « vaincre, c'est avancer », la proposition négative « reculer, c'est être vaincu » est fausse, témoin le repli des Allemands dans la région Noyon-Péronne en mars 1917. Les opérations futures consisteront-elles en un écrasement général par l'artillerie lourde de tout ce qui existe, préparation durant plusieurs jours ? Seront-elles la marche de quelques fantassins derrière des colonnes de chars d'assaut alignées sur des dizaines de kilomètres ? Seront-elles au contraire la poussée de masses formidables après une très courte et très violente préparation qui terrorisera les défenseurs ? Seront-elles l'asphyxie de tout ce qui respire par déversement sur des hectares et des hectares de tonnes d'un gaz inconnu et foudroyant ? Personnellement, je crois deviner l'évolution dans le sens de ces deux dernières hypothèses.

En physique, les lois qui furent longtemps vraies n'étaient que des hypothèses commodes. On fut obligé de les élargir afin d'y faire entrer des faits nouveaux, puis de les transformer complètement et de faire choix d'une hypothèse nouvelle, plus

vaste, plus profitable, que l'on considère comme bonne jusqu'à ce qu'il devienne nécessaire de la modifier. Nous avons établi à la fin de 1916 une doctrine, une loi, qui explique les événements précédents, confirme nos hypothèses, nous permet de déterminer les conditions d'une offensive ou d'une défensive futures. Cette loi est-elle encore bonne en 1918? Faut-il l'élargir? Faut-il rechercher le sens exact de l'évolution et transformer notre doctrine et notre loi?

Le Haut Commandement et le grand Etat-Major ont de nombreux souvenirs de l'Ecole Polytechnique. Ils pourront songer à l'analogie des lois de la guerre et de la physique générale et aussi à cette phrase de Bernhardi :

Si l'on cherche seulement à rattacher d'une façon plus ou moins mécanique les nouvelles découvertes aux vieilles habitudes, il faut renoncer à dominer la situation et à l'utiliser à son profit.

Si la guerre actuelle exige la prévoyance et la prudence, elle n'exclut pas l'audace et la nouveauté. L'Etat-Major français ne doit pas mépriser les esprits hardis et les opinions d'avant-garde. Et il ne les méprise pas. Il nous a répugné d'employer les gaz asphyxiants que nous considérions comme une arme déloyale, mais nous nous sommes rattrapés depuis. N'oublions pas que nous avons inauguré tout le reste : aviation de bombardement, de chasse, d'observation, méthodes d'attaque après préparation d'artillerie lourde (Artois-Champagne), tanks, etc.

Nos littérateurs, nos savants, nos penseurs ont toujours été les précurseurs des grandes idées et des grandes découvertes : l'armée française se doit à elle-même de n'être pas en retard sur l'élite de la nation.

Les officiers d'Etat-Major vont au devant des besoins et des demandes de la troupe et se préoccupent de leur faire donner satisfaction.

C'est ainsi que s'exprime la plus récente instruction du général Pétain, et je suis convaincu qu'aucun d'entre eux ne faillira à cette prescription. Permettre à la troupe d'obtenir le succès maximum avec le minimum de pertes de vies humaines, tel est le but que poursuivent nos états-majors.

L'Etat-Major a confiance dans la troupe. Il l'aime et l'admire. Il demande en retour que la troupe lui fasse confiance,

qu'elle se rende compte qu'elle est l'objet de ses efforts constants et de ses préoccupations quotidiennes.

Le moindre grippement dans la marche de l'énorme machine décèle une faute de l'état-major et donne lieu à de multiples plaintes.

Quant tout fonctionne normalement, sans heurts et sans à-coups, cela semble tout naturel et nul ne s'aperçoit du travail et de l'attention incessante de l'état-major. Celui-ci ne demande pas de félicitations. Il ne fait que son devoir ; encore est-il bon que la troupe le sache !

Ce n'est pas dans les mauvais souvenirs des jours passés que troupes et états-majors doivent aller puiser, mais dans ceux des jours de victoire.

C'est en se connaissant mieux qu'ils s'estimeront davantage, et de leur confiance mutuelle naîtra la certitude de faire ensemble, pour la France, de grandes choses.

ROGER MAURICE.

QUELQUES BILLETS INÉDITS
DE
CHARLES BAUDELAIRE

—

On sait avec quel succès la *Revue de Paris* a récemment publié une suite de lettres de Baudelaire à sa mère, la générale Aupick. — Succès si vif que les numéros où elles ont paru sont aujourd'hui introuvables, et entièrement légitime si l'on considère, outre leur valeur documentaire, que nulle part ailleurs le poète des *Fleurs du Mal* ne s'est raconté aussi complètement.

Ecce homo! Le voilà avec sa couronne d'épines et son manteau de pourpre, dans sa lutte contre une destinée sans merci et dans son héroïque poursuite de la Beauté; avec ses faiblesses, ses fautes, son orgueil immense, ses haines, ses colères et ses remords ; avec son caractère inadaptable au cadre d'une époque prosaïque entre toutes, dans son dénuement chronique et sa tension désespérée vers la gloire et le dandysme. *Ridentem ferient ruinæ.* Le moyen de ne pas l'aimer davantage pour avoir parfait son œuvre à travers tant de misère et de souffrances !

Les billets que nous donnons ici appartiennent à la même suite dont la *Revue de Paris* a publié la plus grosse partie. Ils sont extraits des *bonnes feuilles* du recueil : *Charles Baudelaire, Lettres inédites à sa mère*, qui va paraître incessamment. On les lira d'un œil pieux, pour vivre quelques instants dans l'atmosphère dont mourut le poète, — en se souvenant toutefois qu'il a reconnu lui-même, et à plusieurs reprises, s'être montré injuste envers ses familiers, et qu'il l'a regretté. — Certes M. Ancelle, son notaire et conseil judiciaire, qui est ici particulièrement malmené, lui portait l'affection la plus dévouée. Mais pouvait-il empêcher que l'exercice de ses fonctions ne le rendît odieux, par instants, à un caractère ombra-

geux et indépendant entre tous ? Et pouvait-il se défendre de participer de sa profession dans les habitudes de son esprit ? « Etre un homme *utile* m'a toujours semblé quelque chose de bien *hideux* », a noté Baudelaire dans ses journaux intimes. Mêmement Mme Aupick fut une excellente femme, et, sous le rapport des sacrifices matériels, il faut dire qu'elle se prouva d'une générosité vraiment maternelle. Reste qu'elle était médiocrement intelligente, plus férue de respectabilité que de gloire, qu'elle ne sut pas créer autour du poète cette atmosphère de confort, de tendresse et d'admiration dont il avait besoin, — en un mot qu'elle n'avait pas l'âme d'une Maria Clemm. Sans doute ; mais peut-on le lui reprocher ?

Avant que de juger, le lecteur tiendra compte ici des circonstances, des situations respectives et des caractères.

JACQUES CREPET.

LETTRES A SA MÈRE[1]

Vendredi, 18 novembre 1853.

Ma chère mère, j'ai eu avant-hier quelqu'un à enterrer. J'ai donné tout ce que j'avais, mais les frais sont montés à 140 fr. sur lesquels je redois encore 60 fr. que je me suis engagé à payer dans deux jours, c'est-à-dire ce matin. Tu présumes bien qu'avant de m'adresser à toi, j'ai pensé à tout le monde. — Pour rien au monde je n'irai chez M. Ancelle avant la fin du mois. — Je t'en prie, ne m'écris pas des phrases comme celles-ci : *En vérité, Charles, tu me désoles*, etc., ou bien : *Quand on est un homme d'ordre, on a toujours chez soi suffisamment d'argent pour payer ces choses-là*, etc. — REFUSE-MOI NET, OU ENVOIE-MOI L'ARGENT.

Je ne pourrai pas te le renvoyer avant la fin du mois, *mais à la fin du mois, c'est sûr*.

Et je ne veux pas non plus que tu m'écrives pour te moquer de moi pour cette prétention.

Je n'avais pas besoin de lire ta longue lettre pour savoir ce qu'elle contenait. D'ailleurs, j'avais déjà pris moi-même la résolution que tu m'imposes.

Quant à ma vie, rien de nouveau.

Mes fragments ont paru au *Paris* (2).

(1) Œuvre posthume. Reproduction interdite.
(2) Le *Paris*, où avait déjà paru le *Cœur révélateur* (4 février 1853), venait de donner *le Chat noir* et *Morella*.

Les autres vont paraître au *Moniteur* (1).

Mes poésies, ou du moins quelques-unes vont peut-être paraître dans le nouveau journal de *Dumas* (2).

Il est entendu entre M. Ancelle et moi que pendant plusieurs mois, je ne lui prendrai que 100 fr. par mois.

Ne viens pas me voir, je suis vraiment trop triste, trop embarrassé, et de trop mauvaise humeur. Peut-être le mois prochain, verrai-je cette humeur s'éclaircir un peu.

CHARLES.

—

Lundi, 5 décembre 1853.

Vraiment, ma chère mère, je suis bien désolé de t'avoir affligée. Comment peux-tu prendre si à cœur des brutalités d'expression ? Ignores-tu donc qu'il m'est impossible de méconnaître toute ta valeur comme mère ? Je ne te connais bien en réalité que depuis que ma raison s'est fortifiée, c'est-à-dire depuis peu d'années. Mais mon caractère s'est aigri en même temps, et [c'est] ce qui altère quelquefois mon langage.

Il me reste à te remercier ; mais en même temps je dois te dire que tu me mets dans un grand embarras en ne spécifiant pas un chiffre à M. Ancelle. — Je suis persuadé que tu as pris ma triste histoire pour une invention, un prétexte, — peut-être une exagération. Cependant, j'avais pris bien soin de te dire que cette affaire de terrain (3) passerait avant la satisfaction de mes plus urgents besoins. Tu devrais bien envoyer par la poste un mot à M. Ancelle, en lui écrivant demain matin, car je ne veux pas et ne peux pas y aller moi-même, — je pourrais lui affirmer qu'il recevra un autre mot de toi dans la journée.

Mille remerciements du reste.

CHARLES.

—

Samedi, 10 décembre 1853.

Si cela ne t'est pas *impossible*, donne à cet homme n'importe quoi pour m'acheter *un peu de bois* et payer non pas en tota-

(1) Ce n'est que quatre ans plus tard que le *Moniteur universel* publiera les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*.

(2) *Le Mousquetaire* sans doute.

(3) Il s'agit de la « concession » destinée à l'amie dont il a annoncé la mort dans un billet précédent.

lité, la somme te paraîtrait énorme, elle est de 40 francs — un petit traiteur, à côté de chez moi. Il suffirait aujourd'hui de lui solder une partie. Je paierais le reste dans trois jours. Maintenant, comme je sais combien je t'ennuie, combien je te fatigue, et combien je te gêne, je trouverai tout naturel que tu repousses nettement cette demande. Seulement *dans ce cas*, je te prie instamment de remettre *n'importe quelle somme*, afin que je ne sois pas obligé d'écrire au lit avec les doigts gelés, et que j'aie de quoi vivre deux ou trois jours.

JE PERSISTE A CROIRE que je te renverrai de l'argent ce mois-ci. — Comme je vais sérieusement confectionner mon livre (1), et remanier quelques morceaux, remets à cet homme avec ta lettre mes trois feuilletons sous enveloppe (2). — Je voudrais de plus que tu m'indiquasses un jour de la semaine prochaine où tu pourrais venir me voir ; car il y a bien longtemps que je ne t'ai vue. — Tu peux être tranquille, il n'y a pas de piège là-dessous, et il ne sera pas question d'argent.

Tu sais que depuis quelque temps je m'applique à prendre la moitié moins d'argent à M. Ancelle.

Je te remercie de tout mon cœur si tu peux faire ce que je te demande, et te demande mille pardons de t'avoir ennuyée si cela n'est pas possible. — Tu as reçu ta quittance par la poste, n'est-ce pas ?

CHARLES.

—

25 juin 1854.

Ma chère mère, je suis OBLIGÉ, *réellement obligé* de donner CE SOIR à dîner à une personne ; comme la cuisine ici, vû (*sic*) *la misère* de mon hôtelier, *misère que j'ignorais*, est insoutenable, il faut que j'emmène cette personne chez le traiteur. Quand même je lui écrirais un mot pour l'empêcher de venir — un gros mensonge, comme absence, maladie, — je serais bien aise de pouvoir moi-même manger un peu dehors, car en vérité, ici c'est cruel, autrefois cette maison était bien tenue, maintenant, c'est dégoûtant. Tu sais qu'Ancelle arrive, et que *je vais te faire rendre ce que tu m'as envoyé ce mois-ci.*

(1) Les *Histoires extraordinaires*.
(2) Ceux du *Paris* dont il a été question dans la note placée sous la lettre précédente.

15

(Comme spécimen du désordre de cette maison, figure-toi que dernièrement à l'heure du dîner, le pain a manqué.)

Et mon affaire? mon affaire? vas-tu dire. Elle a suivi encore de nouvelles phases. C'est comme la question d'Orient, elle est enfin arrangée. Mais à quels prix, grands dieux! Je perds 1.300 fr. En d'autres termes la nécessité de paraître très promptement me fait céder pour 700 fr. ce qui en vaut 2 000. Je signerai peut-être mon traité demain avec le *Pays* (*sic*) *journal de l'Empire* (1), et j'irai après comme un enragé emprunter de l'argent sur cette hypothèque. L'ouvrage entier paraîtra dans UN MOIS. — En attendant, tu verras ces jours-ci trois grands morceaux dans le *Constitutionnel* (2).

Tout ce mal est peut-être un bien. Je vais être obligé de m'occuper de mes *scénarios* (3) avec activité, pour pouvoir emprunter 1 000 ou 2 000 fr.

Je t'en supplie, ne m'écris pas une lettre pleine de dures choses.

CHARLES.

—

Lundi, 4 décembre.

Lettre écrite au crayon.

Ma chère mère, tu ne trouveras sans doute pas étonnant que je sois resté si longtemps sans te remercier du soudain secours, tout à fait inattendu, que tu m'as apporté, tu connais mon étrange vie, et tu sais que chaque journée apportant son contingent de colères, de disputes, d'embarras, de courses et de travail, il n'est pas bien étonnant que souvent je remette, pendant quinze jours, au lendemain des lettres que je considère comme des devoirs. Aujourd'hui même je viens spontanément réclamer ton secours. Il faut que j'en aie bien besoin, car si, grâce à la vie bizarre qui m'a été faite, réclamer mon ARGENT me fait toujours l'effet douloureux d'une *mendicité*, tu peux juger l'effet que me produit la nécessité d'implorer un service. Ces malheureux cent francs m'ont touché; ils m'ont fait vivre, et rien de plus; si je les avais appliqués à une des

(1) Les *Histoires extraordinaires* et les *Nouvelles histoires extraordinaires* y parurent en feuilleton dans la seconde moitié de l'année 1854 et le premier trimestre de 1855.

(2) Il s'agissait de fragments traduits de Poe. Les pourparler engagés n'aboutirent pas.

(3) Les scénarios du *Marquis du 1er houzards* et de l'*Ivrogne*.

choses importantes qui me préoccupent, il ne me serait rien resté. Ils ont payé les cinq ou six petites dettes qui nous environnent toujours dans le quartier que nous habitons. Ce qui m'était le plus désagréable, en regardant ce malheureux billet que tu croyais un secours énorme, c'était la pensée que c'était pour toi une privation.

Aujourd'hui il est question pour moi, exactement des mêmes besoins que l'autre mois. OUI OU NON, puis-je m'habiller? je ne dirai pas : puis-je marcher dans les rues sans me faire regarder, je m'en moque, — mais dois-je me résigner à me coucher, et à rester couché faute de vêtements? Puis-je enfin, au moment où il est indispensable que j'aie un peu de calme et de liberté — car d'un moment à l'autre je puis être obligé de ne m'occuper que du journal, j'attends des épreuves tous les matins, — puis-je espérer d'obtenir ce repos qui dépend de quelques petites dettes? Enfin, Mme T..., qui est une sotte comme toutes les créatures de ce monde-là, choisit ce beau moment pour me réclamer *fort sèchement*, comme tu le vois, l'argent qu'elle m'a prêté. Cet argent est resté longtemps à Neuilly à sa disposition ; mais M. Ancelle, qui n'en fait jamais qu'à sa tête, a jugé à propos de la faire attendre si longtemps qu'elle s'est dégoûtée. Moi, impatienté, un beau matin, il y a de cela fort longtemps, j'ai pris l'argent, et je l'ai dépensé.

J'ai vu M. Ancelle, il y a deux ou trois jours ; il allait chez toi ; je l'ai prié instamment de t'expliquer une partie de tout cela, et d'insister pour qu'il lui fût permis (*pour qu'il lui fût permis !*) de faire pour moi la même chose que le mois dernier, mais je suis persuadé qu'il ne t'a rien dit de tout cela. — Je lui ai parlé de nos comptes de l'année, de la nécessité de faire un grand compte définitif, de l'insignifiance de ce compte, quelque gros qu'il fût, pourvu qu'avec la nouvelle année il n'augmentât pas ; je lui ai reproché de t'avoir effrayée, et enfin je l'ai chargé de ma commission pour toi. Je lui ai encore pris une lettre de crédit pour son tailleur. — Ne pouvant pas lui arracher d'argent, j'ai voulu au moins me garantir le moyen d'être vêtu d'une manière telle quelle ; . . . .

. . . .

A quelles humiliations m'avez-vous assujetti, bon Dieu, et

quelle espèce de joie éprouve-t-on à torturer par de pareilles tristesses un homme comme moi ?

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore fait usage de cette lettre; je voudrais bien n'en pas faire usage ; car enfin il est absolument absurde de toujours acheter des objets nouveaux, quand on peut s'en procurer de meilleurs avec la même somme. Il ne s'agit pour moi que d'un acompte à mon tailleur, et de dégager les objets déjà faits.

Sur la somme que je voudrais prendre à M. Ancelle, la même que l'autre mois (trois cent cinquante francs) je donnerai aussi un acompte à la maîtresse de mon hôtel, et je profiterai de cette occasion pour *arracher*, pour *exiger*, pour extorquer le règlement de mon compte que je demande depuis si longtemps, et un reçu de tout l'argent que j'ai donné. — Tout l'argent que je toucherai du *Pays*, soit à-comptes ce mois-ci, soit paiement définitif au jour de l'an, passera évidemment là ; car cette femme m'a donné congé pour le 9 janvier, et j'ai juré qu'à partir de cette époque,je ne me mettrais plus dans les griffes d'un maître d'hôtel.

Je rentrerai dans le concubinage, et si je ne suis pas installé le 9 janvier chez Mlle Lemer (1) je serai chez l'*autre*. Il me faut à tout prix *une famille ;* c'est la seule manière de travailler et de dépenser moins.

M. Ancelle prétend qu'il serait trop heureux, si je ne lui prenais l'année prochaine que deux mille quatre cents francs. Tu sais que mon intention était de n'en prendre que mille deux cents. Mais il n'y croit pas.

J'ai mille tourments ; j'attends une *épreuve* comme le *messie*. On m'a demandé plusieurs fois au *Pays*. — On craint, avant de reprendre mon livre, que je ne laisse quelquefois le journal dans l'embarras. Comment ne se défierait-on pas de l'exactitude d'un homme qui a une vie aussi déplorable que la mienne ?

Des amis me font comprendre que si je ne me dépêche pas, quant à mes projets de drame, pour lesquels on est bien disposé, il puisse m'arriver un de ces accidents qui m'ont si souvent désolé, et qui laissent un regret persistant.

(1) Pour échapper à ses créanciers, Jeanne Duval changea plusieurs fois de nom. Elle se fit appeler successivement Jeanne Lemer et Jeanne Prosper. — L'autre ? probablement la mystérieuse J. G. F., à qui sont dédiés les *Paradis artificiels* et l'*Heautontimoroumenos.*

Enfin je suis aussi en retard — depuis très longtemps, avec la *Revue de Paris*.

J'ai la cervelle martelée.

— Il me souvient maintenant d'une chose qui m'a frappé dans notre dernière entrevue — c'est d'une certaine inquiétude que tu as manifestée relativement à la démarche que tu me croyais capable de faire auprès du tribunal civil (1). En effet, je suis capable de la faire, — mais pas assez bête pour la faire. . . . .

—

Vendredi 26 février 1858.

Ma chère mère, cette lettre que je n'attendais qu'en tremblant et qui m'a comblé d'une joie si brusque, a eu le même résultat que l'annonce d'un malheur. Tu peux juger de mon agitation : je suis resté deux jours presque sans dormir.

Hier et avant-hier j'ai été si dérangé que je n'ai pas pu te répondre.

Je doutais tellement de mon succès que j'avais monté une tentative d'emprunt usuraire. On me demandait huit cents francs d'intérêts pour un an, et encore à la condition de rembourser par mois ou par trimestre. Je ne te raconte cela que pour te donner l'idée du désir que j'ai de m'en aller. *Je viens d'écrire à ce gredin que je n'avais plus besoin de ses services.*

Je viens d'écrire aux différentes personnes que je veux payer avant mon départ que je les paierai la semaine prochaine.

Enfin, enfin, j'ai donc été compris ! Si pour le coup je ne sais pas utiliser ce suprême service, c'est que ma volonté et mon esprit sont perdus, et que je ne suis plus bon à rien.

Ah ! il était grandement temps ! j'espère tout de cette nouvelle installation : le repos, le travail et la santé. *Car je me crois malade*, et un malade, même *imaginaire*, est un malade. Qu'est-ce que c'est que ces peurs perpétuelles, ces essoufflements et ces palpitations, surtout pendant le sommeil ?

Dix jours après la remise de l'argent entre mes mains, je serai à Honfleur. Tu ne recevras, je présume, que trois caisses ; la première qui arrivera sera les livres. — Deux choses m'embarrassent parce qu'elles sont peu commodes à emballer, c'est ma table et ma lampe. Cependant il me répugne de les vendre,

(1) Pour la levée de son conseil judiciaire.

Comment as-tu pu croire que je me hasarderais à aller voir Ancelle avant qu'il fût instruit par toi de mon projet, de ta volonté, et du but que je poursuis ? Je parierais que même après ta lettre il fera tout, non pas pour ne pas s'exécuter, mais pour s'exécuter le plus lentement possible. Cette visite me fait peur. Je suis persuadé qu'il faudra que j'aille le voir plusieurs fois, ce qui me fera perdre beaucoup de temps ; et j'en ai si peu à moi! Tu ne peux pas t'imaginer combien de fois, quand jadis tu me rendais des services d'argent, il en diminuait les résultats, en me payant goutte à goutte. A chaque fois je perdais du temps, et il y avait aussi une forte déperdition d'argent.

Tu ne sais pas ce que c'est pour moi qu'une visite à Neuilly. C'est une inquiétude pénible, une incertitude fatigante : et puis il faut causer quelquefois plusieurs heures politique et littérature avant d'en venir au fait, et quand ma pensée est ailleurs. Ce brave Ancelle ne se doute pas combien de fois je l'ai maudit.

Il pêchera l'argent où *il voudra*, et LE REÇU QUE JE FÈRAI IMPLIQUERA QUE JE NE LUI PRENDRAI QUE 50 FR. PAR MOIS *jusqu'à parfait remboursement*. Décidément j'adopte ceci, c'est plus prudent, quoique primitivement j'eusse l'intention héroïque de ne rien prendre du tout.

Maintenant la question des créanciers.

Je ne veux pas que tu t'abandonnes à ces folles terreurs.

La situation actuelle, pressante, est liquidée par les trois mille francs.

Quant aux vieux créanciers, c'est tout au plus si un ou deux de ces vieux tigres se réveille une fois par an. Or tu supposes donc que je ne gagne jamais d'argent. Je gagne quelquefois deux mille francs en un tour de main, pour ainsi dire, et puis il se fait une lacune, une interruption d'argent. Toute la question est donc de se bien gouverner, ce que je n'ai jamais pu faire ou su faire.

Tu supposes donc aussi que je vais dire aux gens : *Poursuivez-moi vigoureusement chez ma mère*. JE CACHE MON DÉPART A TOUT LE MONDE, excepté à la *Revue des Deux Mondes*, au *Moniteur*, à la *Revue contemporaine* à *un directeur de théâtre*, et à *Michel Lévy*, c'est-à-dire aux gens dont j'ai besoin et qui m'expédieront de l'argent.

Quand j'aurai de l'argent à envoyer à Paris, c'est M. Marin, avoué, que je chargerai de mes affaires. J'ai eu beaucoup à me louer de lui dans ces derniers temps. Ancelle est à la fois trop indolent et trop occupé.

Chère maman, voici l'heure de la poste.

J'allais oublier la question du logement. Vraiment, chère mère, tu es beaucoup trop aimable de tant t'inquiéter de savoir si je serai content. Un trou! un trou! pourvu qu'il soit propre!

Comment as-tu pu t'imaginer que l'idée me viendrait de m'emparer du logement d'un défunt (1)? Tu crois donc que je suis incapable d'avoir une idée délicate. — Je serais bien ingrat, si je n'étais pas absolument satisfait de n'importe quoi.

Cependant, pour dire la vérité, j'ai depuis près de deux mois une question au bout de la plume, que je n'ai pas encore osé formuler : *Verrai-je la mer de ma chambre?* Si cela n'est pas possible, je me résignerai fort sagement.

Dois-je acheter une ou deux étagères pour les livres?

Chère mère bien-aimée, tu t'attendais sans doute à des explosions de joie bien autrement grandes. Mais je te témoignerai ma reconnaissance de vive voix, ce qui vaut bien mieux, et encore la meilleure manière de la témoigner sera l'accomplissement de mes plans.

Encore un mot qui a son importance. J'insiste vivement sur la nécessité qu'il y a pour moi *à tout prendre d'un coup*, pour éviter toute perte de temps, pour que je puisse agir vivement, et *moi-même*.

Je ne veux pas rendre de comptes à Ancelle. Quant à toi, c'est autre chose; je t'en rendrai, si tu le désires. C'est justice.

Je t'embrasse de tout mon cœur, à bientôt.

CHARLES.

—

Bruxelles, 3 février 1865.

... Je sais bien par moi-même quelle horrible torture c'est que l'ennui. Je me considère ici comme en prison ou en pénitence. J'aspire à sortir de pénitence. Je t'assure que la prison belge est plus dure pour moi que celle d'Honfleur pour toi. Tu es dans une jolie habitation, et tu ne vois *personne*. Moi, je

(1) On devine qu'il s'agit ici de la chambre de M. Aupick, qui était mort l'année précédente.

n'ai pas de livres, je suis mal logé, je suis privé d'argent, je ne vois que des gens que je hais, des gens mal élevés, qui ont l'air d'avoir inventé une bêtise spéciale pour eux-mêmes, et, tous les matins, je vais palpitant chez la concierge, pour savoir s'il y a des lettres, si mes amis s'occupent de moi, si mes articles paraissent, s'il y a de l'argent, si la négociation de mes livres est finie, — et puis rien, jamais rien. Ancelle à qui j'avais donné trois commissions, que je considère, moi, comme importantes, ne m'a pas écrit depuis un mois (que cela ne te pousse pas à lui écrire). Je donnerais je ne sais quoi pour trinquer dans un cabaret du Havre ou de Honfleur avec un matelot, un forçat même, pourvu qu'il ne fût pas Belge. Quant à revoir la maison si gaie où habite ma mère, mes livres et mes collections, c'est une joie à laquelle je n'ose pas rêver.

J'omets, parmi tous mes ennuis, les lettres des créanciers de Paris, les seules gens qui m'écrivent. Et puis je crois que la maîtresse d'hôtel, ici, recommence à me faire la mine.

(A propos de mes collections, dis-moi donc combien il y a là-bas de caisses à moi non ouvertes : est-ce une, deux ou trois ?)

Et puis si les murs sont humides ?

Ce qui m'a le plus étonné dans ta navrante lettre, c'est l'idée de revoir Paris. Ce rêve bizarre me prouve ta santé. Voilà tout ce que j'y trouve de consolant. Mais d'ailleurs, quelle immense folie !

Dans cette saison ! dans un déluge d'eau, de boue et de neige ! Paris n'est beau que sous le soleil, avec ses merveilleux jardins. Enfin pense un peu à moi, à mon inquiétude, si je te savais vieille et seule, dans ce chaos. J'y ai toujours peur, moi ! vraiment, je ne dormirais plus.

Voilà cinq heures. Il vaut mieux t'écrire une lettre imparfaite que ne te rien envoyer du tout. Je t'embrasse de tout mon cœur et je m'appliquerai à t'écrire deux fois par semaine.

La *Revue de Paris* dégringole. Encore une perte d'argent, non pas seulement pour tout ce qu'elle a à moi, mais même pour le peu qui a paru (1).

CHARLES.

(1) Une série de *Poèmes en prose* (25 décembre 1864).

Jeudi, 4 mai 1865.

... Il faut que j'aille à Paris, pour discuter moi-même mon affaire; il faut que j'aille à Honfleur chercher le commencement d'un des ouvrages (j'apporterai la fin avec moi) : il faut que je retourne à Paris conclure d'une manière telle (je ne suis pas content des offres qui me sont faites, et j'espère arracher davantage), et enfin que je retourne en Belgique, où je ne resterai cette fois qu'une dizaine de jours,

Ce voyage fera au moins huit jours. Mais comment faire? La femme de l'hôtel me tourmente,et je lui ai promis, *sans savoir ce que je disais*, de l'argent *pour samedi*. Ensuite, je manque *de tout*, particulièrement *de linge*. Je ne veux ni ne peux m'adresser à Ancelle. D'abord ce serait inutile, et ensuite je tiens vivement à rester avec lui dans les termes stricts où nous sommes depuis quatre mois.

Je pourrais, il est vrai, accepter ce qui m'est offert. Mais combien de jours durerait encore cette négociation par lettres! On m'offre quinze cents francs (l'ouvrage sur la Belgique *non compris*), et c'est juste ce qui me suffirait pour me débarrasser de la Belgique et retourner en France. Or, j'ai besoin de beaucoup plus à cause des créanciers de Paris. — Enfin, comment faire pour m'absenter même huit jours, sans donner ici *un fort acompte?* On me prendrait, je crois, pour un voleur.

Je dois les mois de novembre, décembre, janvier et avril. En février et mars j'ai payé toutes mes dépenses.

Ce n'est pas évidemment à mon premier voyage à Honfleur que je pourrai te rapporter de l'argent. L'unique journée que je passerai à Paris ne me suffira pas pour conclure. C'est en repassant par Paris que j'espère en finir.Laisse-moi croire que j'aurai assez de prévoyance pour te rendre d'abord ce que tu m'auras envoyé : d'ailleurs voici la belle saison, et si je ne te les rendais pas,je te priverais sans doute de ce voyage à Paris que tu caresses si vivement.C'est une raison qui me contraindra à me souvenir.

Paris me fait *une grande peur ;* mais la nécessité de discuter moi-même mon affaire me rendra de l'énergie, et la vue d'Honfleur, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures seulement, me fera beaucoup de bien. Je suis tombé dans un vrai marasme. Je n'ai plus le courage de travailler au livre sur la

Belgique, ni aux *Poèmes en prose.* Quand je vois mettre sur une voiture les malles d'un voyageur, je me dis : Voilà encore un homme heureux ! Il peut s'en aller ! Les deux ou trois Belges que j'ai trouvés longtemps agréables *comparativement* me sont devenus *insupportables*...

CHARLES BAUDELAIRE.



GOMEZ CARRILLO

LE DISPARU

—

L'AMI

Cette photographie où nous sommes en groupe
Au collège, à treize ans, je vous l'apporte. Il est
Le troisième du second rang.

L'AMIE

Lui ? Ce fluet
Garçon avec un col marin et cette coupe
Etrange de cheveux ?

L'AMI

Oui : « aux enfants d'Edouard ».

L'AMIE

Je ne reconnais pas son regard.

L'AMI

Ce regard
De treize ans, ce regard effrayant d'innocence,
Quelle femme aurait su le voir ?

L'AMIE

Enfance, enfance
Du bien-aimé, pourquoi ne t'ai-je pas connue ?

L'AMI

Il avait un costume anglais, les jambes nues,
De l'encre aux doigts — et les genoux toujours blessés.

Comme une odeur et comme un souffle chaud d'orage,
Du gouffre des étés finis monte l'image
De l'enfant qui boudait en ses bras repliés.
Il n'aimait pas jouer. Il se cachait pour lire
Les livres défendus que lui prêtait un « grand »
Et son cœur était plein de Manon et d'Elvire.

L'AMIE

Je ne l'ai pas connu lorsqu'il était enfant.

L'AMI

Au retour du collège, en Juin, chaque grille
De jardin recevait nos visages tendus.
C'était la même odeur qui, ce soir, sur la Ville
Brûle et fait défaillir comme un bonheur perdu.

L'AMIE

Ah ! que je t'eusse aimé dans ta seizième année !
Si je t'avais connu, tu me l'aurais donnée,
Comme un bouquet de roses pourpres son arome...

L'AMI

Dès qu'il vous regarda, ce ne fut plus qu'un homme.
Ainsi que dans les nuits trop chaudes, les lilas,
Notre enfance toujours vient mourir dans vos bras
Et vous nous exilez du candide Royaume.

L'AMIE

Ici, je l'ai revu pour la dernière fois.
Il était là — non plus enfant, certes, mais homme
Sous le casque, sous les musettes, sous le poids
De son destin plus lourd que l'arbre de la croix.
Comme si pour l'entendre, il eût toute la vie,
Mon cœur demeurait calme au chant de cette voix.
Ignorant que sa main me dût être ravie
Et ne me ferait plus de signes, ici-bas,
— Sa main que je touchais, je ne la serrai pas.

Ah ! Pourtant... qu'ils m'étaient une chère patrie,
Dans l'ombre retombant des nocturnes cheveux,
Ses yeux couleur du temps qui s'arrêtait en eux.

L'AMI

Moi, je lui dis adieu chez lui, dans une salle
Où la nuit effaçait déjà sa face avide.
Les troncs d'arbres noircis montaient du jardin vide.
Aucune fleur, pas même un chrysanthème pâle,
Ne s'épanouissait sur le sommeil des livres.
Entouré de banlieue inondée et funèbre
J'écoutais un à un, comme des oiseaux ivres,
Jaillir vers moi ses vers pleins de douces ténèbres.
Le piano était comme un mort et les tentures
N'étouffaient que l'averse et que sa plainte basse.
La nuit des chambres se referma sur nos traces.
Mais l'orage enchaîné des musiques futures,
En nos cœurs séparés et déjà confondus,
Grondait...

L'AMIE

Il est en moi. C'est moi qui le reçus
Un soir. Je vis sa face et ses yeux d'épouvante.
Ferme-les, pauvre cœur,— que je ne sente plus
Au secret de ma chair frémir ta chair vivante.
Je suis en proie au dieu que tu fus. Comme une arche,
Je m'avance à travers cette boue et ce sang —
La bouche et les yeux clos pour céler aux passants
Le poids de mon amour qui ralentit ma marche.
Comme un vaisseau funèbre où ton corps est couché
A travers les vivants et sur ces morts j'emmène
Tes secrets d'enfant scrupuleux aux candeurs vaines :
J'ai ton silence en moi, ta douceur, tes péchés.

L'AMI

Votre chair a gardé la forme de l'étreinte.
Dans le sommeil, vos bras sur une ombre se nouent,
Le creux de son épaule est doux à votre joue :
Vous n'êtes plus que son empreinte,
Et vous cherchez encor son front sur vos genoux.
Moi, dans la nuit vivante où brûlaient ses prunelles

Qui suspendaient le Temps en se posant sur nous,
Je n'aimais que son âme et je n'ai cherché qu'elle.

L'AMIE

Présence dans ma chair de l'absent, tu me brûles.
Je suis marquée au feu de nos baisers passés.
Ils ne sombreront plus au fond des crépuscules,
Nos deux corps enchaînés, meurtris et caressés.

Oubli délicieux de ce que je subis,
Offrande sans retour de mon corps à l'abîme !
Comme je perdais cœur sur de neigeuses cimes,
Vallée, Ombre, Péché, vers vous je descendis.

Je vous livrai un corps délivré du remords,
Cette souffrante chair toujours insatisfaite ;
Vous m'avez consolée en ces nuits de défaite,
Morne assouvissement, parfait comme la mort...

Mais — terreur ! — les plus longs crépuscules sont courts.
Mes mains n'erreront plus au contour de ses membres.
— Ils sont anéantis à jamais, et la chambre
Sera vide éternellement de notre amour.

L'AMIE

Vous n'aimiez que sa chair et la chair n'est que cendre.
Et vous êtes pareille à ces plages de sable
Que ronge l'océan d'un amour inlassable.
L'amitié, ce pur fleuve, a de plus doux méandres,
Amitié, qu'au premier amour j'ai méconnue.
Feu chaste qui brûlais mon cœur adolescent,
O la meilleure part, tu me seras laissée ;
Tu ne procèdes pas de la chair ni du sang,
Car la chair de mon cœur est la seule blessée,
Et je cherche en pleurant mon ami disparu.

L'AMIE

Cette ténèbre au fond des miroirs — eau funèbre
Qui reflue et qui sourd d'on ne sait quel Erèbe —
Forme un lac sans reflet où tu ne souris plus.

L'AMI

Le vent ne pleure plus comme toi, et le port
Est vide où je cherchais ton image accoudée
Aux balustres du fleuve mort.
Des coteaux de Lormont, une lune fardée
Montait douce et mêlée aux vols des goélands.
Nous regardions le haut des mâts d'un voilier lent
Glisser sur un brouillard de banlieue et d'usines.
Mais moi, je ne voyais que ta face divine,
Car mon cœur te jetait ses premières marées,
Ces vagues d'amitié de si loin déferlées
Que le cœur bien-aimé comme un phare est battu.

L'AMIE

Qu'est-ce que votre Dieu a fait des disparus?

L'AMI

Devant Lui, comme au clair collège de naguère,
Ils balancent, fronts hauts, le lys et l'encensoir.
Mais leur corps sans sépulcre est parmi nous, il erre
Obsédé de nos accablants retours des jeudis soirs;
Chère ombre, souviens-toi des quais natals. Les vers
Jaillissaient de ta bouche et volaient sur l'eau lourde
Et, soulevé d'ardeur, je voyais au travers
La lune, les voiliers et les oiseaux de mer.
A cause des passants, ta voix se faisait sourde.
Tes yeux, me délaissant, cherchaient l'azur désert.
Sirènes des départs sur la Rade sonore!
Printemps mêlés d'été! Nuit pareille à l'aurore!
Les bateaux qui cinglaient vers la mer, ce soir-là,
Emportaient avec eux des odeurs de lilas.
Je pleurais contre un cœur qui ne le savait pas.

L'AMIE

Comme un brouillard d'été sur les tuiles des toits
Votre amitié aux fleurs des printemps morts se pose :
Je ne vous dirai pas ce qui sommeille en moi
Sur des lilas passés ni sur d'anciennes roses.

Les roses qui vont naître et les mourants lilas
Me feraient souvenir, ce soir à la fenêtre,
De l'odeur du sommeil dans l'anneau de ses bras.
Il y a des parfums qu'on n'ose reconnaître...

Survivant, survivant, vers qui tourner ta face,
Vers qui tendre tes mains ?
Les pas des bien-aimés se perdent aux chemins
Terrestres où les morts ne laissent pas de traces.

Rien ne reste des morts, pauvre cœur, — rien ne reste
Des rires ni des voix.
La place des chers corps, des yeux lointains, des gestes,
Dans le miroir n'est plus qu'un vide plein d'effroi.

Et pourtant, tu le sais, cœur de sang, cœur de chair,
Rien n'est que ce qu'on touche,
Rien n'est que cette vie épanouie aux bouches
Comme une fleur brûlante et comme un fruit amer.

L'AMI

Rien n'est que sur ce banc, devant la Madeleine,
Ton corps qui reposait.
C'était l'aube... Ah ! La nuit, qu'elle avait été vaine !
Paris charmant et vide à peine s'éveillait...

Non, non, tu n'étais pas un héros, cœur frivole,
Tu n'es qu'un enfant mort,
Parmi tous les enfants qui vont aux sombres bords
Comme en file naguère ils allaient à l'école...

Mais c'est bien un collège immense, une chapelle,
Ses odeurs et ses voix
Où vous entrez, voués au bleu comme autrefois,
Mains en croix, cou penché sur une épaule frêle.

L'AMIE

Ce fut un soir pareil d'orage et de torpeur
Qu'il était là — n'osant me dire : « Si je meurs.... »
Je vois ses lourds souliers, ses musettes, son casque.
Il disait : « On nous a donné ce nouveau masque. »

Sur la nuit de ses yeux erraient des feux flottants.
Dégagée à demi de l'espace et du temps,
Sa forme s'effaçait dans l'ombre accumulée...
Pauvre âme! De quel cri ma voix t'a rappelée!
Mais déjà il était « disparu » — ne laissant
Nulle trace, pas même un bracelet d'argent!

L'AMI

O mon ami qui disparus d'entre les hommes,
Plus qu'aucun autre mort, tu survis — pur Esprit!
C'est une Ascension qui t'ouvre le royaume.
Ton sépulcre est vacant comme celui du Christ.

FRANCOIS MAURIAC.

LA QUESTION YOUGOSLAVE

LA MONARCHIE DANUBIENNE ET L'EUROPE

CONCLUSIONS ACTUELLES

—

Les origines de la guerre éclairent les conditions de la paix. Il y a pour l'Europe un intérêt majeur à bien régler la Question yougoslave. Le moyen le plus sûr est d'en méditer le sens et la portée. Parmi tous les obstacles que la politique allemande a rencontrés dans la péninsule, le nationalisme yougoslave fut le véritable écueil. Aussi bien, les deux empires n'ont pas cessé de le combattre. C'est par leur office que les traités de Londres et de Bucarest, premiers règlements autonomes de la question d'Orient, ont engendré des questions nouvelles, suscité en 1913 des rancunes qu'ils exploitèrent aussitôt pour façonner, dès cette époque, une paix conforme à leurs appétits.

L'erreur majeure à dissiper aujourd'hui est la croyance, heureusement peu répandue, à un règlement possible de la Question yougoslave dans le corps même de la monarchie austro-hongroise. La comédie de la restauration polonaise a montré la valeur de pareils règlements. Pourtant, soit aveuglement politique, soit esprit de parti obstiné, la thèse autrichienne trouve encore des défenseurs, en France même, et c'est le cas notamment du comte Frisch de Fels, diplomate français authentique, mais fervent défenseur des Habsbourgs. Dans le livre qu'il vient de publier sur l'*Entente et le Problème autrichien*, l'union du royaume serbe à l'empire est suggérée aux puissances comme une solution raisonnable et un bon moyen de paix. Il ne croit pas à l'avenir du sécessionnisme yougoslave et rejoint par là une thèse exposée

dans la *Gazette de Voss* du 18 décembre dernier sous la signature du professeur Friedjung, historien fameux par les faux qui lui ont valu le procès de Vienne, en 1909. Pour Friedjung aussi, l'adjonction de la Serbie à la monarchie danubienne est un fait acquis. Il faut dénoncer l'erreur qu'ils s'efforcent d'accréditer. Mais le comte de Fels va plus loin. Il connaît dès maintenant le moyen d'engager l'affaire avec le successeur de François-Joseph et s'offre à nommer les intermédiaires et le lieu des négociations. La proposition est audacieuse. Toutefois, le danger qui en provient est moins grand qu'on ne pense. Dans le monde de l'Entente, instruit sur les responsabilités de la guerre, peu de gens sont mus par le désir de sauver à tout prix les Habsbourgs et la monarchie danubienne. Au reste, le débat suscité par les lettres impériales de 1917, la manœuvre du comte Czernin en avril 1918, les changements ministériels qui les ont suivis et la politique adoptée par Vienne excluent maintenant cette erreur.

Un point qu'il importe de fixer, c'est que les petits Etats affiliés à l'*Europe centrale*, ceux que Naumann lui-même appelle *Trabantenvolk* ou *Planetenstaat*, satellites de l'Etat allemand, auraient le sort des terres d'empire ou des provinces d'exploitation. A ceux qui résistent, les doctrinaires viennois répètent bien que le nouveau fédéralisme sera clément et bon, que sa thèse, d'ailleurs, est essentiellement perfectible et qu'elle ouvre aux Slaves du Sud un avenir illimité. Sans doute, les offres de paix venues de Berlin et de Vienne en décembre 1916 et en décembre 1917 sont vaguement allusives aux droits des nationalités. Mais ces paroles atteignent-elles le grand projet de l'Europe centrale? En détruisent-elles l'esprit, ou sont-elles au contraire une manœuvre, un bref épisode d'adaptation? Quel serait le statut de ces minorités? Questions aiguës, urgentes, qui s'éclairent par l'analyse du système. Il y a deux thèses, celle des militaires et celle des économistes, qui se rejoignent d'ailleurs.

Avec le haut personnel militaire des deux empires, un fort contingent politique déclare que l'Europe est vouée par la guerre actuelle même à un militarisme intempérant. Pour ceux-là, l'Europe centrale doit être un bloc armé, un organisme de cent cinquante millions d'hommes contrôlé par l'état-major allemand, une grande Allemagne du Belt à l'Adriati-

que, une monarchie militaire fondée sur le droit de conquête et sur le droit féodal qui en provient. Que les défenseurs du système, divisés en deux camps, réclament des zones d'influence ou des sécurités de frontières, des protectorats ou des annexions, le résultat est le même. Il s'agit de conquêtes et d'une armée pour les maintenir.

Aussi bien, la menace et le danger du Mitteleuropa militaire sont apparus pleinement. Ce ne sont plus les formules de 1915, celles de Naumann et de Wolf, qui sont prônées aujourd'hui. Une doctrine nouvelle prévaut actuellement en Allemagne, celle d'une Europe centrale économique, ennemie, dans ses rapports extérieurs, de l'exclusivisme commercial et du dumping, pourvue du libre accès dans tous les pays du monde et du droit général de la nation la plus favorisée, mais construite intérieurement comme un système douanier rigide. C'est la thèse du monde industriel et financier, adoptée par le récent congrès de Hambourg, soutenue par les intellectuels avancés et fort bien exposée, notamment, par l'économiste Schultze-Gævernitz dans la *Gazette de Voss* du 27 décembre 1917. Ce dernier même lui cherche une sorte d'aval moral dans les modèles actuels, en rapprochant son type de l'union douanière sud-africaine et du régime australien. D'autre part, l'union politique sans réserves a suscité de justes défiances chez les alliés de l'Allemagne et surtout en Autriche-Hongrie. Les protestations de certains socialistes allemands comme Hilferding, celles plus précieuses encore des chefs magyars, des Wekerlé, des Dimer Denès, de Tisza même, en témoignent sûrement. Mais elles visent seulement les excès du système. L'alliance économique et militaire dans le sens des idées de l'ex-premier ministre Wekerlé, du député Sylvester, président du Reichsrat, du socialiste Engelbert Pernerstorfer, du conservateur comte Nostitz, du démocrate Karl Renner, du professeur Philippovitch est déjà une réalité.

Or, les deux systèmes se rejoignent et contiennent le même danger. L'Europe centrale économique, forme étroite et provisoire, prépare et précède infailliblement l'Europe centrale militaire. Il est indifférent que l'union revête la forme d'une entente politique ou d'un accord douanier, car le danger est dans l'esprit, qui est foncièrement offensif. L'institution d'un consortium à exclusive, telle qu'elle apparaît dans les formules

des économistes allemands et dans leur appel même à la prospérité pacifique, entraîne une chaîne de conséquences incalculables. Elle s'étend sur un bon tiers d'adhérents non bénévoles, et c'est là le point sensible du débat. Imposée par la force aux petits Etats englobés, elle suppose donc une contrainte, un régime militaire. Elle achève l'absorption de l'Autriche. Elle prélude assurément à tous les maux qui sont sortis pour l'Europe du Zollverein de 1833. Les gouvernements responsables prétendent borner leur occupation au rétablissement de l'ordre et des rapports réguliers. Mais l'histoire enseigne ce que valent ces interventions prussiennes à objectif idéal et limité, le sort qui est réservé aux peuples qu'elles touchent, celui qui échut notamment à la Pologne après que Frédéric II, vers 1866, eût pris position sur son sol pour défendre la liberté de conscience et l'ancienne Constitution. Le passé se renouvelle aujourd'hui. En matière de politique prussienne, il n'y a pas de principes, il n'y a que des possibilités. A Brest-Litovsk, les négociateurs allemands souscrivent d'abord aux idées russes, à la thèse des libres rapports économiques et du droit des peuples, formules vaines, mais refusent de retirer les troupes, fait brutal. Puis, la Russie s'affaiblissant, les principes deviennent de vrais principes coloniaux, applicables à un Etat qui, n'ayant plus d'armée, est un Etat nul, un océan d'hommes incultes et misérables.

Quelques voix sincères, il faut le reconnaître, se sont élevées en Allemagne et en Autriche pour une juste restauration de l'Etat serbe. Le plus retentissant témoignage est celui du député socialiste Hermann Wendel, membre du Reichsrat autrichien, maintes fois reproduit dans la presse avancée et notamment par le *Vorwaerts* du 2 juillet 1917. Wendel démontre la fausseté documentaire et historique du programme bulgare et la nullité des prétentions du gouvernement de Sofia sur les régions serbes et roumaines occupées. Sa proposition vise une Serbie reconstituée, indépendante, augmentée même de l'Albanie septentrionale et du haut bassin du Vardar. Paroles courageuses, certes, mais vaines. Dans le livre qu'il vient de publier à Berlin, le ministre bulgare Rizof réclame impérieusement la Dobroudja, la Macédoine serbe, presque toute la Macédoine grecque et l'ancienne Serbie jusqu'au delà de Nich et de Leskovatz.

Tel est le programme rigide de la Bulgarie. La crainte qu'il inspire remonte au gouvernement de Berlin, qui le soutient et l'anime. En octobre 1917, au point critique du débat, l'empereur Guillaume, le ministre de la guerre prussien, général de Stein, accompagnés du major Michaelis et du major Rat, délégué autrichien, ont visité la deuxième année bulgare, sur le front de la Macédoine orientale, et sont allés ensuite à Sofia rassurer le cabinet de guerre en confirmant ses ambitions. L'officieux *Echo de Bulgarie* et la *Gazette de Cologne* en donnaient aussitôt témoignage. Ces ambitions s'expriment d'un mot : l'accès aux quatre mers. Bien plus, le tsar Ferdinand a su gagner l'appui de deux puissances qui ont pourtant de sérieux griefs contre lui, la monarchie apostolique, qu'il supplante dans les Balkans, la monarchie pontificale, qu'il a mortellement outragée. Car le gouvernement autrichien lui-même, dont le programme bulgare ruine les appétits, se résigne à le soutenir. Devant les Délégations assemblées, le 4 décembre 1917, le comte Czernin s'y est engagé par une parole publique. La politique bulgare n'a connu que des succès pendant la guerre, et le moindre, à coup sûr, n'est pas la réconciliation du tsar Ferdinand et de la papauté, fait capital des affaires d'Orient. Peu de gens ont discerné en temps utile le sens profond de cet accord. Ferdinand de Bulgarie, excommunié par Léon XIII en 1895, a reçu son pardon en avril 1915. Bien que tardive et soumise à de longues perplexités, l'absolution pontificale vaut à sa politique un aval précieux. Et ces deux influences, autrichienne et romaine, sont intimement conjuguées. Ce sont les instances de Vienne qui ont vaincu à Rome la résistance du Saint-Office, et ce sont deux ministres autrichiens, le prince Schœnburg, ambassadeur au Vatican, et le comte Tarnowski, ministre à Sofia, qui ont transmis au tsar le bref absolutoire de Benoît XV. Or, ce fait emprunte aux derniers événements une signification particulière. L'homme qui dirige les affaires étrangères de la Monarchie, le baron Burian, occupait ce poste en 1913, quand l'Autriche ruina la coalition balkanique et prépara l'agression bulgare contre la Serbie.

Par de nombreux détours, le gouvernement de Vienne a fait tenir à la Serbie des propositions pacifiques allant jusqu'à promettre le rétablissement de l'Etat serbe, l'accès territorial

à l'Adriatique, une alliance avantageuse et une place prépondérante dans l'Europe centrale. Tant de clémence veut être jugée avec discernement. Il y a peu de crédit à offrir aux intermédiaires neutres qui en ont fait l'office, aux diplomates alliés qui, tel le comte de Fels, voudraient engager l'affaire et savent comment lier partie, aux suggestions de quelques Slaves d'Autriche passés au service de Vienne, à celles du député croate Frank, si bien accueilli à Budapest, à celles plus dangereuses encore du député slovène Choustertitch, mêlé aux intrigues suisses de Erzberger. Les vrais projets autrichiens paraissent dans les déclarations des grands officieux de la monarchie, Andrassy, Berchtold, Tisza, ministres d'hier, entrés pour un temps dans la pénombre, chefs désignés pour demain. On ne saurait trop méditer les vues d'un homme d'Etat qui, certes, ne fut pas un génie étroit, celles du comte Jules Andrassy, publiées par ses soins dans la *Revue politique internationale* de Lausanne en février 1918. C'est une esquisse réduite, masquée de formules innocentes, avec quatre projets politiques précis : l'Autriche annexera seulement une partie minuscule de l'ancienne Serbie, les districts de jonction avec la Bulgarie ; la Bulgarie recevra ses terres légitimes, soit toute la Serbie jusqu'à la Morava et au lac d'Ochrida ; la Serbie obtiendra un débouché sur l'Adriatique, avec un régime commercial soudé à celui de l'Europe centrale ; la dynastie des Karageorgevitch sera exclue et l'Etat serbe sera organisé et armé contre l'Italie. Même réalisme chez tous les autres. Le programme le mieux adapté aux débats préliminaires, celui d'Andrassy, est une mosaïque d'arguments, un tableau de formules raccourcies où percent des vues obliques et des appétits mal contenus.

Quant au cabinet de Vienne, il n'est pas moins décourageant. A Brest-Litovsk, le comte Czernin promet d'abord de négocier sur la base du droit des peuples. Un mois après, il s'inflige lui-même un prompt démenti. Dans l'ordre intérieur, la situation est encore plus grave. A la vérité, pendant quelques mois difficiles, le premier ministre, M. de Seidler, a fait de nombreuses promesses libérales aux nationalités. Il appliquait alors la manière douce de Goluchowski, avec une apparence de loyauté. Mais tout s'est transformé en novembre 1917, après la campagne du Frioul et l'armistice russe. Les menaces

aux dissidents slaves, le renvoi du comte Polzer-Hoditz, directeur du cabinet impérial, suspect de modération slavophile, et surtout les discours officiels aux Délégations ont marqué le retour à la manière forte. Les Délégations autrichiennes, écartées depuis le début des hostilités, ont été réunies le 5 décembre 1917 pour entendre le comte Czernin confirmer des sophismes croulants sur les origines de la guerre, sur l'esprit, les institutions et la destinée de la monarchie. Libéral, avec une pointe d'esprit joséphiste, Czernin admet seulement que les peuples d'Autriche-Hongrie puissent faire valoir leurs droits devant le Parlement. Ce sont là ses ultimes concessions. Aussi bien, les actes des chefs sont encore plus clairs que leurs paroles. Ils prédisent un état de misère et d'opprobre à tous les Slaves de l'empire et à tous ceux qu'ils prétendent annexer.

§

Tel est le sens des promesses autrichiennes : une autonomie chétive dans son fond, précaire dans sa durée. On conçoit que les Slaves en aient fait peu de cas. Mieux que les témoins étrangers, ils connaissaient la fragilité des mesures d'amnistie et des essais libéraux du chevalier de Seidler. Ils savaient que ce n'était pas un fond, mais un expédient, une méthode provisoire, suscitée par les événements. Ils prévoyaient justement le retour du comte Tisza ou d'un homme attaché à son système, comme le baron Burian. Ils savaient aussi qu'après Seidler viendrait un nouveau Sturgkh. Ils voyaient juste. Ainsi, leurs droits ne sauraient être assurés par la collation d'un bénéfice révocable transitoire, subordonné. Mais il y a plus. L'Etat autrichien, fût-il sincèrement dévoué aux droits des nationalités, écarterait encore la solution légitime, parce qu'il est impossible d'accorder le principe de l'autonomie nationale et l'existence même de la monarchie. Cela est si vrai que des ministres à tendances généreuses, comme Herbst et Giskra, ont travaillé à des lois libérales sans toucher au problème des institutions autonomes. Des hommes d'Etat autrichiens ont pu imiter le socialisme d'Etat bismarckien, en 1883 par exemple, introduire les assurances obligatoires contre les accidents, protéger le prolétariat industriel. Aucun n'a pu songer à des tolérances sécessionnistes. C'est pourquoi l'ère du comte Taaffe, de 1879 à 1893, est marquée

par ces deux faits contradictoires, les progrès de la législation sociale et la résistance civile des Slaves du sud.

Cette antinomie des deux principes autrichien et autonome est le fait central de la Question yougoslave. On s'en rend compte par l'examen des trois systèmes de gouvernement que les hommes de Vienne ont essayés ou proposés pour raffermir la monarchie, le centralisme absolu, le fédéralisme général, le trialisme autrichien-magyar-yougoslave. De ces trois types, le premier fut peut-être le moins néfaste aux nationalités L'ère centraliste à outrance, le décennat de 1849 à 1859 avec le Règlement organique de Bach, muet sur les droits des allogènes, fut moins préjudiciable au slavisme que certains essais libéraux. Devant l'hostilité nette, les Slaves du sud oubliaient leurs divisions. D'autre part, un programme centraliste comme celui de Auersperg et de Hasner contraignait le gouvernement, par ses rigueurs mêmes, de nommer l'obstacle à réduire, d'inscrire par retour l'existence et les aspirations des nationalités. Quand le cabinet de Hasner, en 1870, présentait son projet de loi sur les élections directes, visant à annuler les Diètes locales, il donnait du moins aux populations slaves le droit et le moyen de témoigner expressément leurs volontés au Parlement de Vienne.

Il y a moins de franchise dans les essais fédéralistes. Qu'il s'agisse du fédéralisme national, préconisé par Belcredi en 1865, ou du fédéralisme provincial historique à la manière de Hohenwart, proposé en 1871, ou encore du fédéralisme électoral et des autonomies de districts essayés par Badeni en 1897, tous ces projets comportent un piège et sont de simples expédients. Leurs auteurs furent parfois sincères, mais en vain. Dans chaque essai particulariste, les clauses réellement utiles aux Slaves ont infailliblement dégénéré, parce que tout se meut dans la Monarchie selon des lois intimes et immuables. Quand le cabinet Hohenwart, en 1871, étudie le plan d'un large fédéralisme provincial, il conserve à l'unité locale sa forme historique traditionnelle, indépendante de la nationalité. Une loi électorale censitaire et inégale neutralise d'ailleurs la réforme, en Bohême notamment, en assurant une part excessive de pouvoir aux féodaux, à la haute bourgeoisie, à la minorité allemande. Mais les Slaves sont vite renseignés et leur protestation s'affirme par l'abstention électorale, lors des

secondes élections directes, en 1879, et par une obstruction parlementaire indéfinie. En 1897, un essai positif de fédéralisme électoral est mis en application. Reprenant un projet étudié déjà par deux de ses prédécesseurs, Taaffe et Windischgrätz, le ministre Badeni expérimente pour la première fois le suffrage universel, avec un système comportant le partage de l'Autriche en soixante-douze collèges électoraux. Le projet séduit d'abord les libéraux et quelques allogènes séparatistes. Résultats pratiques : soixante-douze députés élus au suffrage universel siègent à côté de trois cent quarante-cinq mandataires des corps privilégiés. Une fois de plus, la réforme est un simple expédient, propre à tromper les libéraux et les sécessionnistes, d'effet nul. Dès que Badeni, quelques mois plus tard, s'engage dans la voie des tolérances autonomes vraies par des concessions linguistiques aux Tchèques, il suscite une violente et impérieuse obstruction du parti allemand. Tous les projets fédéralistes se valent. Ce sont des moyens politiques, des ressorts intérieurs, contrôlés par les Allemands d'Autriche et accommodés à leurs desseins.

Que vaut, d'autre part, le trialisme? Annoncé à grand bruit en 1912, le système avait des précédents, par lesquels on peut le juger. Il a été conçu et soutenu par des Allemands authentiques, premier point à noter. Metternich lui-même en avait posé le principe. A ce trait seul, on peut assurer qu'une politique slavophile, à Vienne, ne peut être que factice et provisoire. Elle est toujours intéressée, visant tantôt à séparer les Croates des Serbes, tantôt à modifier l'équilibre dualiste. L'histoire du nationalisme proprement croate est trop probante sur ce point. Les plus graves erreurs des Croates ont été des erreurs trialistes, celle du ban Jellachitch, hostile aux Magyars, orientant son peuple vers les Allemands de Vienne, en 1849, celle des patriotes de 1867, refusant de négocier à Vienne et cherchant un accord à Budapest. Les uns et les autres en ont durement pâti. En 1848, le double péril du séparatisme hongrois et de la révolution suscite à Vienne une politique apparemment très favorable au slavisme méridional, sur lequel on compte pour sauver la monarchie. Et cette politique, trialiste déjà, est soutenue par trois hommes de valeur, le prince Félix Schwarzenberg, le prince Alfred de Windischgrätz, le ban de Croatie Jellachitch. Jellachitch offre au gou-

vernement de Vienne une aide sans réserve, allant jusqu'à servir ses plus injustes vengeances et les horreurs de la répression. Mais il connaît bientôt la vanité de sa créance. A l'instant même où il prétend réaliser l'union autonome yougoslave, Vienne prépare le Règlement organique qui en dénonce le principe. Et la vassalité des Slaves est définitivement confirmée par les lois constitutionnelles de 1867.

Ce passé éclaire les pauvres réalités du trialisme de 1912. A cette date, les Allemands de Vienne liés à l'archiduc héritier entraient dans le trialisme avec un objectif précis : le maintien du vieux régime par l'appui des Slaves du Sud. Mais les intentions de François-Ferdinand à l'endroit des Yougoslaves ne furent jamais des conceptions nettes. Elles se heurtaient d'ailleurs au programme allemand, qu'il soutenait sans réserves, et c'est pourquoi son trialisme écartait une grande partie des territoires slovènes de Styrie et de Carinthie. Pour ces raisons mêmes, elles excitaient le particularisme spécial des Croates, qui voulaient un régime de faveur, et c'est un fait qu'un accord défini entre le parti populaire slovène de Carniole et les partis croates de Startchévitch et de Franck n'a jamais pu être fixé, bien que deux réunions, l'une à Abbazia et l'autre à Trieste, en aient entrepris le débat. Pourtant, même réduit à ce fond appauvri, le système de l'archiduc rencontrait des méfiances tenaces. Un fort groupe allemand le combattait en 1912 et le député nationaliste Dobernig, président de la Délégation autrichienne, dénonçait violemment un projet qui livrait l'Adriatique aux Yougoslaves. Il allait même jusqu'à soutenir l'alliance et les aspirations italiennes, remède héroïque à ce temps d'attaques contre l'Italie. Quant au gouvernement de Budapest, il avait de fortes raisons de combattre ces idées. Le trialisme le privait de la mer. Il l'affaiblissait auprès des Allemands, des Polonais et des Tchèques. Il l'entraînait enfin au suffrage universel, si redouté des féodaux, et c'est peut-être le vrai mobile de son exclusive, acte naturel d'un gouvernement fixé dans une attitude obstinément réactionnaire.

Pourtant, soit à cause de son hostilité prétendue à la politique magyare et à l'alliance italienne, soit parce que les Slaves comptaient qu'il saurait réduire l'influence des Magyars et abolir les privilèges de la minorité italienne dans les provinces du littoral, soit à cause de son catholicisme accentué, François-

Ferdinand ralliait à ses idées, aux idées qu'on lui prêtait du moins, un fort contingent de Slaves méridionaux. On en trouve la preuve dans un mémoire des députés serbo-croates aux Diètes d'Agram et de Sarajevo et à la Chambre de Vienne. Les signataires demandaient expressément que l'union yougoslave fût résolue dans le corps de la Monarchie et étendue aux pays slovènes, fait remarquable, car les députés slovènes n'avaient pas adhéré au projet. Il est notoire enfin que les vues de l'archiduc ont trouvé l'appui très ferme de certaines personnalités comme le docteur Ivan Choustertitch, ancien chef du parti populaire slovène de Carniole, le député Stjepan Zagorats, membre indépendant de la Diète de Croatie, le docteur Ivan Manditch, député à la Diète de Bosnie-Herzégovine et adjoint civil au gouverneur de cette province. En Serbie même, outre le groupe sans crédit des milanistes austrophiles, quelques hommes sincères, renseignés plus que les autres peut-être sur les fins prochaines de la Russie, ont rêvé d'un avenir serbe fondé sous de nouveaux auspices.

Pour ceux-là surtout, la leçon des faits est pleine de sens actuel. C'est à eux que M. de Seidler s'adressait naguère quand il proposait des autonomies de districts dans le cadre fixe des pays de la Couronne, et cette forme fédérale imprécise a pu tromper ceux qui comptent sur l'évolution libérale de l'Autriche-Hongrie. A ces entêtés de chimères, il faut montrer l'expérience de la Bosnie-Herzégovine, leçon vivante, d'où se dégage un avis permanent. Le cas de la Bosnie, en effet, est le cas type de ces unités fédérales slaves telles qu'on les peut rêver dans un fédéralisme autrichien. Au surplus, la leçon offre une valeur particulière à l'heure où l'on voit rentrer au Ballplatz, après la démission du comte Czernin, ce même baron Burian qui administrait les deux provinces quand elles furent annexées. Un régime d bienveillanc *ein gütiges Patronal*, tolérant et libre, avait été garanti aux Bosniaques. Ils avaient à cet égard les promesses d'Andrassy aux Congrès de Berlin, celles du maréchal Philippovitch au début de l'occupation, celles de l'empereur François-Joseph en 1882, en 1906, en 1908, tous généreux en paroles, rien ne leur coûtant. Quelles furent les réalités ? Le gouvernement de Vienne, depuis 1908, a été froidement injuste, non par haine gratuite, mais pour mieux étreindre son butin. Il s'est ap-

puyé d'ailleurs sur les clauses mêmes du traité de Berlin, sollicitant sans effort un texte ambigu et nul. Il a laissé en état ce féodalisme agraire qu'Andrassy lui-même avait dénoncé et qui condamne au servage six cent mille Serbes avilis. Il a créé un système électoral surprenant, fondé sur les curies confessionnelles et sur les dissidences religieuses de la population. Il a restreint l'instruction publique, mis la censure à l'intelligence et maintenu dans ce pays une énorme proportion d'illettrés. Régime absurde et vain, dit-on. Non pas, car il a duré. Mais il n'engage pas l'avenir. Les Bosniaques le montrent bien. Nul groupe allogène enclavé dans l'empire n'est plus réfractaire au régime, et leur loyalisme serbe, affirmé par tant de gages, s'est fort accru depuis l'annexion.

M. de Seidler a promis aux Yougoslaves le juste contrôle du Parlement. Mais le piège est puéril. Deux organes essentiels forment la machine suprême de l'empire : un bureau tout puissant, le Ballplatz, une Babel parlementaire solennelle et dérisoire, le Reichsrath. Le bureau regarde avec allégresse les trente-cinq partis politiques qui se disputent au Reichsrath. Aussi bien, le cabinet autrichien peut gouverner sans Chambre et contre la Chambre avec le fameux paragraphe XIV du statut parlementaire, fort apprécié des Kœrber et des Sturgkh. Bien plus, l'assentiment de la Chambre, ou de l'opposition, ce qui est la même chose, équivaut pour un ministre au conflit avec les bureaux et la cour, à la chute imminente, comme il advint à Badeni, qui tomba le lendemain du jour où il obtint une motion de confiance. Une majorité d'opposition n'a donc aucune chance d'être entendue.

Fait important : dans la lutte contre les Slaves du Sud, la politique hongroise et celle de Vienne s'étayent solidement. La solidarité austro-magyare naît en grande partie de cet objectif commun. C'est pourquoi il est vain de chercher à Budapest une politique hors cadres. Le monde officiel magyar est même plus foncièrement réactionnaire, centraliste et chauvin. On l'a vu naguère, en novembre 1917, par la campagne qui amena la chute du comte de Polzer-Hoditz, directeur du cabinet impérial, conseiller écouté de l'empereur Charles, suspect de libéralisme et auteur présumé du rescrit d'amnistie politique publié le 2 juillet 1917. On s'étonne de trouver encore en Europe des sympathies magyarophiles tenaces, fon-

dées peut-être sur les grands souvenirs des Arpad et de la maison d'Anjou. C'est trop méconnaître l'Etat hongrois moderne. Outre qu'il n'a pas résigné ses vieilles prétentions à la primauté dans la monarchie, son pouvoir propre, fondé sur la compression des allogènes, exclut nécessairement tout principe généreux ou libéral. Quant aux Allemands d'Autriche, ils conservent sur ce point une intransigeance farouche. Réunis en conférence solennelle à Prague, le 16 juillet 1917, ils ont protesté contre l'amnistie politique avec une violence inouïe. Ce qu'ils veulent, c'est le maintien du système Berchtold-Tisza, dont ils apprécient fort l'esprit chevau-léger. Il faut noter qu'ils ont pu recueillir l'assentiment de certains éléments avancés, allemands authentiques aussi, comme les sociaux-démocrates et les chrétiens-sociaux. Ils forment le bloc. L'antislavisme intégral est bien le pivot du système dualiste. Or, il est à l'ordre du jour avec la rentrée au pouvoir des hommes de Tisza et du baron Burian.

§

Ces fortes conditions politiques sont utiles à méditer. Elles éclairent le règlement de la Question yougoslave. Lié au sort de la monarchie danubienne, le règlement naturel est celui qui confère la pleine indépendance à un Etat serbe nouveau, accru par l'adjonction de la Bosnie-Herzégovine, de la Croatie-Slavonie, des provinces autrichiennes de Styrie-Carinthie, Carniole-Dalmatie, des territoires hongrois de Banat-Batchka-Barania et de la basse vallée de la Mür. Or, quel doit être le point de vue général de l'Europe dans ce règlement ? Doit-elle en craindre le principe radical ? L'Autriche conserve-t-elle en Europe une fonction d'intérêt public ?

Avec son rôle militaire contre l'invasion ottomane, la sauvegarde des sujets chrétiens, le devoir de protection et le droit de contrainte qui en provient, l'autorité des Habsbourg a tenu longtemps son fondement légitime. Elle l'a perdu après que le danger turc fut écarté, et les peuples de la Monarchie, divers par les mœurs et les aspirations, ont douté qu'ils dussent être nécessairement unis. Ce fut la première forme de la crise autrichienne. Elle fut enrayée par l'amitié romaine, sensible dans le monde chrétien, et par le crédit attaché longtemps à la monarchie apostolique. Elle fut résolue plus tard dans le sens d'une Autriche utile à l'Europe, nécessaire à l'é-

quilibre, thèse soutenue notamment par le Tchèque Palacky, par l'école italienne de Crispi, avec Finzi, Mancini, Minghetti, et aujourd'hui encore par un fort contingent de doctrinaires. Cette thèse est caduque. Ce n'est point pour un équilibre de paix que le gouvernement de Vienne envoie des troupes sur le front occidental, où elles combattent, dit le général Stoeger-Steiner, ministre de la guerre, « avec une satisfaction et une joie particulières ». Ce même général, opinant sur la paix, atteste son dédain des milices et la nécessité de conserver en Autriche un fort système d'armées permanentes. Ainsi paraît brutalement, à la faveur des succès militaires, un fond caché sous les déguisements et les masques. Le comte Czernin parlant aux Délégations, l'empereur Charles Ier répondant à Benoît XV ont pu voiler leur programme d'avenir. Mais la vérité toute nue est dans ces paroles d'un homme de guerre. Au reste, la crise ministérielle récente, le scandale soulevé par la lettre impériale et les paroles menaçantes du souverain accusent ce fait capital. La lettre confiée au prince Sixte de Bourbon ne visait pas à préparer la paix, mais à diviser les alliés. Elle fournit un solide enseignement. Certes, aux yeux de l'Entente, rien ne prévaut sur les raisons idéales du droit des peuples. Mais ces grands traits politiques de l'Europe contemporaine les confirment étrangement. L'Europe n'a pas de raison de s'opposer au règlement naturel de la Question yougoslave.

Sans doute, l'Entente estime que le démembrement de l'Autriche-Hongrie n'est pas un but de guerre idéal et principal. Le président Wilson et M. Lloyd George en ont donné l'assurance formelle. Mais les rigueurs du système autrichien ont trop souvent menacé la paix du monde. L'Entente ne se propose pas d'intervenir dans le régime intérieur de la monarchie, bien que la Constitution impériale, féodale et militaire, soit un danger permanent. Mais il est juste et humain de demander une autonomie véritable pour les nations qui la composent. Ces idées ont été clairement exprimées par M. Lloyd George dans son grand discours du 5 janvier 1918 aux délégués des trade-unions anglaises. L'Entente respectera une monarchie autrichienne vraiment fédérale. Encore cette formule, tolérable pour des groupes isolés comme les Tchèques et les Slovaques, n'implique-t-elle pas, au bénéfice de la Mo-

narchie, le maintien du peuple yougoslave, parce que ce peuple est un, que sa masse déborde l'empire, qu'elle a son histoire et sa vie politique propre, et que la part qui en serait détachée vivrait toujours comme une province conquise, annexée, hostile.

Le gouvernement de Vienne, pour des raisons évidentes, n'en convient pas. Le comte Czernin, parlant le 25 décembre 1917 au nom de l'alliance centrale, a bien promis l'indépendance politique aux peuples qui voudront y entrer, mais ses paroles sont étrangement vagues. Il faut dénoncer l'équivoque. L'interprétation littérale de cette indépendance politique n'exclut pas la soumission économique et militaire. Elle trahit également une conception de la nationalité dont la formule a été donnée en Allemagne à propos de la Courlande et des provinces baltiques et qui en fait, dans tout pays contesté, non pas le vœu formel de la race qui le peuple, mais celui d'une minorité représentative de sa culture. Enfin, il faut craindre surtout le transfert du pouvoir réel, en Autriche même, au véritable chef de l'Europe centrale, au gouvernement de Berlin, lequel prétend exercer non seulement le pouvoir militaire, mais le contrôle économique et la magistrature même de la pensée. Que deviendront les peuples satellites? Quelle sorte d'indépendance pourront-ils donc conserver? C'est le souci de la sécurité qui doit inspirer les peuples directement intéressés au règlement de la Question yougoslave, Serbes du royaume, Serbes des Balkans, Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie, comme aussi les nations de l'Entente. Le même besoin qui suscita jadis la vieille alliance avec les Etats de la Barrière de l'Est se retrouve aujourd'hui. L'Europe Centrale grandit et prolonge l'histoire et l'esprit de la maison d'Autriche. Après avoir accueilli à Rome les représentants des nationalités opprimées d'Autriche-Hongrie, l'Entente doit faire plus encore à l'occasion du prochain congrès qui doit les assembler à Paris.

Mais ces dures raisons s'accordent avec les raisons idéales de la nationalité. Nul programme plus légitime que celui de l'unité serbe, croate et slovène. Les fantaisies politiques ou dynastiques n'y ont point de part, car ces peuples n'ont pas eu de dynasties tutélaires. C'est pourquoi les désastres serbes n'ont pas ruiné leur grand espoir. Bien plus, il se confirme

chaque jour, en Autriche même, comme l'attestent les manifestations slaves au Parlement de Vienne et à la Diète croate, les récentes émeutes de Mostar et la grande manifestation du 4 mars 1918 à Agram, véritable journée révolutionnaire, pendant laquelle les chefs du mouvement ont décidé la création d'un conseil national réunissant vingt-quatre des députés les plus en vue de toutes les régions yougoslaves de la monarchie. Le Parlement d'Agram au complet, à l'exception des cinq députés du groupe Frank, est acquis à l'union yougoslave. L'élection d'un Serbe authentique, M. Bogdan Medakovitch, à la présidence de cette assemblée en témoigne hautement.

D'autre part, ceux qui vivent en exil n'ont pas faibli. Réunis en conférence solennelle à Corfou, le 20 juillet 1917, les représentants autorisés des trois peuples yougoslaves ont réglé avec le gouvernement serbe les bases constitutionnelles du nouveau Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes. Et cette union n'est pas une formule de congrès. Le peuple entier y participe. A côté des chefs connus, il y a les masses humbles qui souffrent et sont, plus qu'on ne suppose, renseignées sur les fins de l'Etat.

JULES DUHEM.

ÉTUDES D'AVIATION DE GUERRE

(1916-1917)

—

L'AVION

Oiseau artificiel, au squelette de bois et à la chair de toile;
oiseau sans plumes, aux doubles ailes rigides dont un bout seulement, en proportion minuscule, se meut;
avec son cœur métallique, ce cœur en étoile à neuf branches qu'il tend en avant;
le *Nieuport* immobile, la croupe au sol, le nez au vent,
a plus l'air d'un crapaud naturalisé que d'un oiseau posé.

Il regarde fixement le ciel par derrière des deux yeux ronds de ses cocardes,
dont la prunelle bleue s'arrondit dans le cercle blanc que cerne une unique et concentrique paupière rouge.
Ses flancs de lin sont creux,
tendus sur ses vertèbres de *spruce* et de cordes à piano bandées et muettes.
Et il attend, inerte.

Regardez-y de près; étudiez l'anatomie de la bête;
montez-là; apprenez à la conduire :
votre intelligence, votre pensée seront surprises sans doute, séduites sûrement;
votre imagination seule déçue.
Ce n'est pas le joujou miraculeux qu'avaient vu vos songeries enfantines;
ce n'est pas le coffre volant du conte,

ni le navire aérien de Jules Verne,
ni même les appareils extraordinaires de Wells,
qui, pour vous, cueillaient leur attrait dans l'impossible.
C'est ici une machine réelle, réalisée,
— et machine avant tout qui demeure, dans l'azur et les nuages, soumise à des lois de mathématique absolues.

De cet azur, de ces nuages,
où nous avions jusqu'hier localisé nos rêves,
de ce ciel où jusqu'hier nous avions placé Dieu
parce que jusqu'hier c'était l'inaccessible,
de cet azur, de ces nuages, de ce ciel,
la machine volante nous ramène avec la connaissance
que nos rêves, — et Dieu, —
s'ils peuvent tout là-haut se trouver comme ailleurs,
n'y sont pas cependant forcément exilés,
que nécessairement ils ne sont pas si loin,
— et le diamant de cette certitude découverte compense le bout de verre de l'illusion perdue !

L'avion est une équation tangible que sustente la justesse du calcul.
Changez un terme : tout doit changer.
Faussez l'opération : c'est la chute.
Dès lors, brisé, dès lors oui, l'avion rêve...
comme les ruines... comme tout ce qui est mort...
L'avion vide ne vit même pas,
— parce qu'il est vide.
Mais sitôt que le pilote a placé ses pieds et ses mains sur les commandes,
comme si ses nerfs s'allongeaient subitement de toute la longueur des fils et des tiges auxquels s'aboutent ses membres,
faisant frétiller les parties mobiles (semblables plus qu'à tout à des nageoires),
l'avion s'anime.
Brusque, avec un grand bruit, le moteur part.
L'essence, tel le sang froid des reptiles, commence de circuler,
— uniquement toutefois dans le cœur même,

car nul circuit artériel ne le mène dans les extrémités, —
et les pulsations de la cloche à huile s'espacent, régulières, comme les battements du pouls.
Les toiles frémissent. Les cordes vibrent.
L'avion vit.

Alors il se dresse, levant la queue, sur ses pattes basses,
court sur ses roues,
et, son élan pris,
il s'envole.

COMBATS SINGULIERS

Or rien n'est plus médiéval !
Tel le destrier caparaçonné et ne faisant qu'un être avec son cavalier,
l'un et l'autre se confondant sous les pièces emboîtées d'une même armure et portant les mêmes armoiries,
l'un menant l'autre où l'autre dirige l'un,
l'un force et mouvement du coup dont l'autre a combiné la tactique ;
— tel, l'avion de combat, caparaçonné de ses toiles, peintes sur les bouts d'ailes des couleurs de son camp et sur les flancs des couleurs personnelles de son maître,
l'un et l'autre n'existant que l'un par l'autre,
l'un vitesse de l'élan dont l'autre calcule la mesure.
Ni oiseau, ni homme, mais homme et oiseau,
l'avion de combat, plus que le chevalier encore,
forme un tout indécomposable, ainsi le Centaure.

Ecuyers conduisant le palefroi dans la lice,
les mécanos ont amené la bête sur le terrain, pansée, parée, armée,
et, le pilote mis en selle, l'oiseau s'élance pour le tournoi.

Le ciel est immense et désert.
Très bas des petits paquets de brume traînent sur les vallées,
« moutons » que le vent du matin n'a pas encore balayés.
Au-dessus le ciel est bleu, le ciel est pur,
infini aussi lointain que lorsque d'en bas on le regarde.

Sur le sol une longue trace coupe l'uniformité de la campagne.
La terre, à cet endroit, semble avoir la pelade.
C'est comme une plaie absolument, une plaie dont le pus aurait formé une croûte.
Il y a, dirait-on, des crevasses dans cette croûte;
ce sont les tranchées, les boyaux.
Cette plaie, ce sont les *lignes*.
Et en deçà c'est un camp;
et en delà c'est l'autre camp....

Héraults, sonnez le commencement du tournoi!
Voici annoncée l'arrivée de l'adversaire par des flocons blancs qui jaillissent en l'air.
En voici deux, trois, dix, vingt, trente, qui s'étagent, s'alignent, se groupent en explosant;
et les premiers déjà sont comme délayés, devenant transparents en s'étalant jusqu'à sembler de petits nuages,
que les nouveaux éclosent encore, ramassés, condensés, pareils à de petits globes, mystérieusement venus là le long d'une trajectoire invisible.
Parmi les flocons blancs, un point noir, minuscule, mouche rapide, se faufile et peu à peu grossit...

L'oiseau frappe du bec et de l'aile, le coq de l'ergot par surplus.
L'avion ne frappe ni du bec, ni de l'aile et de l'ergot non plus.
Il crache la mort par la bouche ronde de sa mitrailleuse,
en gerbes de balles qu'il lâche par rafales,
comme un venin par jets.
Il tournoie un moment, se balance et soudain
il fond d'un trait, passe derrière l'adversaire et, se redressant en-dessous, cherche à l'atteindre au ventre.
Puis il reprend du champ.

Des fois l'adversaire fuit, refusant le combat;
et commence alors une poursuite,
le fuyard entraînant souvent le poursuivant jusqu'en un point avancé dans son camp

où d'autres, à qui un nuage sert d'ombre,
spadassins en embuscade,
attendent une proie téméraire sur qui tomber en nombre.

D'autres fois l'adversaire fait face et attend l'attaque ou bien même vient au-devant.
Alors les deux champions se mettent en cercle et un long tournoiement s'engage,
chacun cherchant la place opportune d'où le point vulnérable sera accessible
et s'esquivant en même temps pour effacer précisément le défaut de sa propre cuirasse;
lutte de vitesse, de montée et d'adresse
qu'entrecoupent les claquements secs des « tacatacs » alternatifs.
Et ainsi jusqu'à ce que l'un ou l'autre cède.

A moins que, le combat devenant acharné,
dès que l'un, renversant le sens du virage, cherche à sortir du circuit orbiculaire,
l'autre ne le prévienne, continuant la ronde dans le sens opposé.
C'est ainsi, dans ce cas, jusqu'à ce que l'un des deux soit touché et s'effondre.

A moins encore que l'un et l'autre,
se serrant de trop près dans cette chevauchée volante et vertigineuse,
par violence d'élan, voire par soûlerie,
ne se heurtent ou s'accrochent
et, l'équilibre qui les sustente rompu,
ne tombent simultanément, mélangeant le fracas et le bris de leur chute.

Les chevaliers prêtaient serment.
Dans la chevalerie rénovée de cette arme moderne, les serments sont tacites.
Car il est des lois de l'honneur qu'entraîne l'individualisme dans la lutte
auxquelles on ne peut manquer sans être grand félon.

Evidemment, il faut le croire,
c'est l'Arme aussi qui, par ses risques qu'on n'affronte point sans vouloir,
c'est l'Arme qui touche la Gloire du plus près,
et justement puisque,
pour aller à elle,
comme elle,
elle a des ailes !
Mais nulle autant ne fait connaître l'inanité des auréoles,
nulle ne met plus en clarté la vanité des grandes paroles,
par ses combats silencieux et singuliers et solitaires,
et par l'exemple de tous ceux qui, glorifiés,
du haut des cieux pour si peu retombent en terre...

MARCEL GRAVIÈRE-SILVER.

LE NOUVEL ÉLU DU GRENIER

HENRY CÉARD

—

Il porte allègrement ses soixante-sept ans, cet aimable Parisien, dernier ou avant-dernier représentant du mouvement naturaliste, et que M. Léon Daudet saluait un jour comme « la tête la plus solide du groupe ».

Son nom évoque toute une époque déjà lointaine, le bon visage de Gustave Flaubert, Goncourt et son « Grenier » d'Auteuil, Alphonse Daudet et les gais dimanches de Champrosay, Guy de Maupassant, canotier neurasthénique, les Soirées de Médan, Le Théâtre libre...

Très droit, le chapeau rond avancé sur le front, quelques poils roux dans une blanche et forte moustache, monocle plus souvent sur le gilet que devant l'œil, le ruban rouge et le liseré vert et noir de 1871 à la boutonnière de la jaquette, M. Henry Céard (1) n'apparaît-il pas, entre la rue Vivienne et l'Opéra, comme l'un des derniers représentants aussi de ce que l'on nommait, voilà pas mal de temps — avant la grande guerre, avant 71 même, — *le Boulevard* ?

On serait tenté de le croire : saluant à droite, saluant à gauche, il semble connu de Tout-Paris, c'est-à-dire des cent cinquante à deux cents personnes habituées de ces parages. Et sa silhouette....

Mais ce ne sont là que des apparences : M. Henry Céard est peu connu du Tout-Paris, et il n'est pas « boulevardier » dans

(1) M. Henry Céard est né à Bercy, rue Gallois, le 18 novembre 1851. Sa famille est champenoise.

le sens que donnèrent jadis à ce mot les familiers de Tortoni ou du Café Anglais... Ses amitiés ne sont pas autour des soucoupes dans les cafés ; si, matériellement, il passe chaque jour sur le boulevard, intellectuellement, il n'y séjourne guère. Quand on le vit, autrefois, aux premières représentations, il se trouvait là par métier, non par goût ; et, lorsqu'il cessa d'être critique dramatique, il cessa d'aller au théâtre.

C'est donc loin du boulevard que des amitiés fidèles sont acquises à l'érudit, à l'essayiste que trente années de critique littéraire dramatique ou musicale au *Paris*, à *l'Evénement*, au *Matin*, ont laissé miraculeusement alerte, prodigue de mots et d'anecdotes. Mais, à part MM. Pol Neveux, Gabriel Thyébaut et René Dumesnil (son collaborateur pour un *Essai clinique et littéraire* sur Guy de Maupassant (1)), qui peut se vanter de bien connaître le parfait *homme de lettres* qu'est M. Henry Céard ?

§

Henry Denoisel est ce personnage un peu effacé, mais sympathique qui, dans *Renée Mauperin*, joue le rôle de fiancé à la fantasque « jeune fille moderne ». Sous ce pseudonyme emprunté au roman de Goncourt, l'étudiant en médecine Henry Céard — qui venait d'abandonner pour la salle d'hôpital où dans l'odeur du chlore et d'iodoforme il avait appris à observer en clinicien — fit ses débuts au quotidien *Les Droits de l'Homme*. Il avait été présenté au directeur de ce journal par Albert Pinard, l'auteur de *Madame X*, un curieux roman que les fervents du naturalisme connaissent bien. Dans le même temps, l'ancien carabin, recommandé par le général de Bostquénard, entrait, en qualité d'auxiliaire, au Ministère de la Guerre.

Là, il rencontrait Ludovic de Francmesnil, un de ces types d'artistes que le XVIIIe siècle qualifiait si joliment *d'originaux*. Dessinateur, poète, musicien et, de plus, fonctionnaire irréprochable attaché au bureau de la justice militaire, Francmesnil était grand ami d'un autre « rond de cuir » modèle, Charles-Marie-Georges Huysmans, dit Joris-Karl, rédacteur au Ministère de l'Intérieur. Il lui présenta le nouveau collègue Céard.

Un même amour de François Villon rapprocha tout de suite les deux jeunes hommes. Certain jour de l'année 1874, Huysmans, chez lui, 114, rue de Vaugirard, donnait lecture à Céard

(1) Un volume en préparation.

lu *Drageoir à épices* : débuts d'une amitié qu'aucun événe-
nent ne devait contrarier, premières rencontres littéraires de
leux futurs collaborateurs aux *Soirées de Médan.*

En 1880, pour ce volume des *Soirées*, qui était comme le
nanifeste du groupe, M. Henry Céard écrivait, en manière de
oréface, quelques lignes nettes comme un défi : « Nous nous
ttendons à toutes les attaques, à la mauvaise foi et à l'igno-
ance dont la critique nous a déjà donné tant de preuves. Notre
eul souci a été d'affirmer publiquement nos véritables ami-
iés, et, en même temps, nos tendances littéraires. »

Et, entre *le Sac au Dos* de son ami Huysmans et *L'Attaque
lu Grand 7* de M. Léon Hennique, M. Céard publiait *La Sai-
née*, une nouvelle dont il dit aujourd'hui : « Excepté le début,
e Siège de Paris, qui me plaît encore par son écriture au
orésent, le reste me fait hurler par sa fausseté et je n'en suis
as fier. »

L'année suivante, paraissait *Une belle Journée*, roman pu-
lié d'abord dans *l'Artiste* de Théodore Hannon et qui était
n modèle accompli de l'esthétique naturaliste : trois cent
uarante-six pages où rien ne se passe...

« Défiez-vous de *L'Education Sentimentale* », dit seulement
ioncourt devant cet exercice de haute virtuosité qui valut à
auteur, avec les sarcasmes de la critique, les suffrages litté-
aires d'Alphonse Daudet, de Maupassant et de Zola.

Divisée en cinq parties comme un drame charpenté suivant
 classique formule impaire, drame où la pluie jouerait le
ôle principal, *Une Belle Journée* est un épisode choisi dans la
ie d'une petite bourgeoise de Bercy.

Mme Duhamain, « la dame » de l'architecte du quatrième
tage, a fait la connaissance d'un de ses voisins de l'étage su-
érieur, M. Trudon, qu'elle « trouve très aimable avec son élé-
ance de gravure de tailleur à la mode, sa gaîté apprise dans
s cafés-concerts, sa rondeur de commerçant qui fait des affai-
es en blaguant ses clients et en leur tapant sur le ventre ».

Quelques rencontres dans l'escalier, de petites causeries,
ne soirée dansante où M. Duhamain, le mari, paraît à notre
ourgeoise plus ridicule qu'à l'ordinaire, il n'en faut pas da-
antage pour que cette honnête dame décide d'aller passer,
vec M. Trudon, une journée à la campagne.

Le temps promet d'être beau et le couple de fortune s'ar-

rête, pour déjeuner, dans un cabinet particulier du restaurant des Marronniers, quai de Bercy.

Trudon fonde naturellement quelques espérances sur la jolie Mme Duhamain, à qui cette escapade semble sans importance, tant les femmes possèdent le pouvoir de se tromper sur leurs inavouées intentions. Mais, au cours du déjeuner, la sottise et la vulgarité du bellâtre sont telles que Mme Duhamain n'a plus envie que de rentrer chez elle.

Rien de ce qu'elle avait désiré ne lui semblait plus désirable. De quelque côté qu'elle se tournât, le mariage ou l'adultère ouvraient devant elle un égal horizon de sottise et l'adultère avait, en plus, l'inconvénient de compromettre et de déconsidérer.

Par surcroît de tristesse, voici que l'ondée fait son entrée... « quelques gouttes de pluie tambourinaient sur les vitres, s'y écrasaient et puis coulaient tout du long, comme des larmes...»

L'orage tient le couple enfermé et prolonge durant plusieurs heures l'odieux tête-à-tête. Mme Duhamain et Trudon n'ont que la ressource de regarder l'eau tomber.

— Tiens, dit Trudon, voilà que ça cesse de tomber doucement.

En effet, l'ouragan augmentait encore. Au loin des volets battaient, une dégringolade de carreaux s'entendait, sonnant clair à travers le paysage désolé. Puis le silence recommençait, un silence navré...

Que faire ? Trudon cherche des journaux : la politique l'occupe.

Ayant lu des journaux toute sa vie, démesurément, il croyait à la dépravation naturelle des monarchies, à la moralité supérieure des Etats populaires. Et, l'autoritaire fougueux qui se cache au fond de tout républicain apparaissant, il invoqua les principes de 89, n'hésita pas à les déclarer menacés. En résumé, il était d'avis qu'on imposât silence, par la force, à quiconque professait des opinions contraires aux siennes.

Mme Duhamain s'empare de quelques illustrés, gaudrioles et journaux de modes.

Les articles, tous, parlaient de grandes dames. Il était aussi question de ménage et de bébés au milieu de ces toilettes de filles ; un odeur de pot-au-feu au patchouli circulait parmi ces intérieurs.

Cependant Trudon a évoqué ses anciennes bonnes fortunes invectivé en lui-même, contre sa partenaire d'occasion ; maintenant, il se promène de long en large dans la pièce.

Par instants, il s'arrêtait dans un coin, paraissait réfléchir, s'intéressait à une des fleurs peintes du papier de tenture, la regardait curieusement. Cette fleur l'attirait toujours sans qu'il sût pourquoi, et, chaque fois, faisant devant elle une halte plus longue, il la grattait du bout de l'ongle, comme s'il eût cherché à découvrir quelque chose derrière, puis il reprenait son va-et-vient monotone.

L'âpre comique de cette scène d'ennui alterné se poursuit tout l'après-midi. Enfin un fiacre vient, Trudon accompagne jusqu'au train de Ceinture la jeune femme qu'il souhaitait séduire quelques heures plus tôt et qui ne lui semble plus maintenant qu'une petite bourgeoise peu désirable, grimacière et mijaurée.

Une banale poignée de mains. Ils se quittent. Et voici que, séparés, tous deux éprouvent la sensation d'un vide immense, « la désolation d'une tristesse illimitée dont la médiocrité même ne recommencera pas ».

C'est alors qu'à côté de l'anecdote, le ton s'élève singulièrement ; rentrée chez elle, Mme Duhamain réfléchit à la grande histoire de sa vie qui compose un bien petit drame peut-être pour un lecteur ordinaire. Et le roman se termine sur ces lignes désenchantées :

Elle comprit que la misère des cœurs résulte non pas des douleurs continues qui les poignent, mais de l'effort qu'ils font pour échapper à leur condition. L'idéal qu'ils réclament ainsi qu'une délivrance se montrait plus meurtrier encore que les vulgarités auxquelles ils tentaient de se soustraire ; puis, il y avait en plus les dangers, les craintes, les pertes d'habitude et aussi, et invariablement, les retours plus douloureux après les aspirations non réalisées...

Il est peu de livres d'une plus hautaine, d'une plus désespérante moralité, mais c'est là une chose de quoi se soucie peu l'artiste qui domine en M. Henry Céard et c'est tant pis si les conclusions que l'on peut tirer de son œuvre aboutissent à cette sagesse qui permet à Mme Alphonse Daudet de le traiter, en toute amitié, de « pessimiste nonchalant ». La dominante de cet esprit chercheur n'est-elle pas une curiosité vite désabusée ?

§

Journaliste et auteur dramatique (*Pierrot spadassin*, *Tout pour l'honneur*, *la Pêche*, *les Résignés*, au Théâtre Libre), M. Henry Céard fut de toutes les batailles de cette époque où

ne manquèrent ni les courages, ni les désintéressements (1). Plus tard, conservateur à la Bibliothèque de la Ville de Paris, il lut presque autant de livres qu'il en communiqua, par fonction, aux travailleurs de l'établissement. Il documenta discrètement Goncourt, Huysmans, Zola ; et ce n'est pas sa faute si celui-ci fit trop souvent, de la documentation scientifique ou historique que lui apportait bénévolement son ami, l'usage que l'on sait... M. le docteur Toulouse était du reste plus indiqué que M. Céard pour parfaire cette besogne de vulgarisation. Aussi, Zola ne tarda-t-il pas à découvrir le docteur qui le lui rendit bien. Ce fut à ce moment que parut la fameuse *Enquête médico-physiologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*, caricaturale réalisation du célèbre mot de Zola : « Je ne suis qu'un savant. » Et les véritables savants de rire aux larmes (2).

M. Henry Céard, qui fut le témoin de leur gaîté, s'écria en abandonnant définitivement les Rougons à eux-mêmes :

> Notre foi, elle est de ne pas croire à l'usage désordonné et presque forain qu'on fait de la science, de douter des illusions qu'elle donne, de la réclame qu'elle sert à susciter et de l'admirer seulement pour la splendeur de son incertitude, comparable à la lumière des phares aperçus dans la nuit et qui indiquent la côte aux navigateurs sans cependant empêcher les naufrages (3).

§

On peut se demander pourquoi M. Henry Céard, littérateur et homme de lettres exclusivement, demeure sinon oublié, du moins relégué dans une pénombre où il semble assez se complaire. Son élection à l'Académie Goncourt le rapprochera-t-elle du public ? C'est douteux. M. Céard restera pour le public l'auteur d'*Une Belle Journée*. Or, il est facile de concevoir qu'*Une Belle Journée* ne saurait rallier les suffrages du public qui fait les succès de librairie... Non plus d'ailleurs que cet autre roman déconcertant : *Terrains à vendre au bord de la mer*.

C'est après avoir pris sa retraite de fonctionnaire que M. Céard, s'étant retiré à Port-Haliguen-en-Quiberon, composa ce même livre.

(1)... « Des polémiques furieuses du temps passé, rien ne subsiste, rien sinon le souvenir d'avoir, vaille que vaille, essayé de faire honnêtement figure littéraire... » Henry Céard. Lettre inédite.

(2) Voir *Evénement*, 28 novembre 1896.

(3) *Id.*

Rassemblés sur une plage bretonne, autour des petites intrigues locales, cinquante-neuf personnages, un chien et un perroquet composent un raccourci de société avec ses tares, ses héroïsmes et ses faiblesses. Que sont venus chercher, en ce coin d'Armor, le littérateur Malbar et la cantatrice Mme Trénissan? Une désillusion nouvelle. Ou plutôt, ils sont venus pour préparer laborieusement la désillusion qui attend tous les imaginatifs, lorsqu'ils ont l'imprudence de confronter l'œuvre d'art avec la pensée qui la fit naître et les espoirs surhumains qu'elle suscita. Une fois de plus, le rêve s'écroule à l'épreuve des réalisations.

La chanteuse a voulu incarner Yseult : elle n'atteint même pas son propre idéal, elle se sent inférieure à sa volonté, plus basse que son rêve. Lui, Malbar a essayé de ne pas demeurer, comme son père, un simple bourgeois. Mais son talent ne le sauve pas des fatigues et des écœurements et il finit par ne plus travailler que par devoir, sentant chaque jour plus assidûment les défauts de la besogne entreprise.

Revanche de la misère de leurs individus, ils s'épousent sans grand amour. Et c'est, vécue en commun, « l'infinie désillusion, à laquelle le respect religieux de l'art conduit les intelligences sincères qui, le pratiquant d'une manière désintéressée, ne lui demandent ni loyer d'honneur, ni gain de renommée et réclament innocemment de lui la satisfaction absolue de l'esprit. Rendu plus exigeant pour lui-même, il s'exalte seulement pour se mieux convaincre de sa faiblesse et se torturer davantage de son infirmité à se contenter jamais ».

Son infirmité à se contenter jamais. Voilà le « motif » de cette incertitude éternelle qui, pareille à celle de Flaubert, n'attend plus rien des hommes ni des Dieux. De ce roman se dégage l'atmosphère de résignation et de tristesse humoristique qui, chez M. Céard, semble inséparable des instants les plus heureux. Livre aussi dépouillé d'artifices littéraires que *Bouvard et Pécuchet* et ne comportant ni thèse, ni moralité ; c'est uniquement par la représentation fidèle des caractères et du cadre qu'il s'impose.

Littérateur exceptionnel, M. Henry Céard accumula assez de sujets, d'intrigues, de « copie » pour alimenter toute une vie de nouvelliste prospère dans ce volume, écrivait M. Paul Reboux (1). Et, l'aspect

(1) *Les Lettres*, novembre 1906.

seul de ce livre (775 pages) découragera les profanes, c'est-à-dire ceux auxquels les écrivains sont redevables des tirages importants et des grands succès.

Il faut bien croire que les profanes sont nombreux, car le tirage de *Terrains à vendre* ne put même pas atteindre, jusqu'ici, le troisième mille d'*Une Belle Journée*. Mais l'auteur est patient ; ce n'est pas un homme de vingt-quatre heures.

§

M. Henry Céard le reconnaît lui-même de la meilleure grâce du monde : « Des livres de désenchantement spéculatif, des romans sans la moindre intrigue apparente, n'ont aucune chance de succès. Malheureusement, poursuit-il en souriant, il n'y a que ceux-là qui m'amusent à écrire ! Je continue donc ! Mais, permettez-moi de ne rien publier de ce genre-là... »

Et c'est ainsi que l'on ne verra jamais paraître en librairie *Mal-Eclos*, histoire d'un pion que publia jadis Henry de Weindel dans *la Vie populaire* ; *Morte-Saison*, roman de l'ouvrière parisienne, non plus qu'au théâtre *Sœur Claire*, trois actes auprès desquels la désespérance immanente des autres œuvres n'est qu'une romance, non plus que tant d'autres travaux entièrement réalisés et dont les tiroirs de M. Céard sont pleins ; essais, nouvelles, souvenirs, portraits, poèmes.

Poèmes ? Mais oui, ce naturaliste connaît à fond la littérature du xve siècle et les poètes de cette époque de clair-obscur : Guillaume de Machaut, Christine de Pisan, Olivier Basselin, Eustache Deschamps et, les dominant tous, celui que J.-K. Huysmans appelait le ciseleur inimitable du vers, le joaillier sans pareil de la ballade : Maître François Villon.

Comme ces curieux lyriques du moyen-âge, M. Henry Céard n'ignore rien des mille difficultés de la versification française ; comme eux, il se plaît au jeu précieux des rimes léonines, batelées, équivoquées ou rétrogrades. Quelques-uns de ses poèmes furent publiés naguère dans la *Revue Blanche* sous le pseudonyme de Nicolas Kerlio ; d'autres avaient paru dans *La Cravache*, notamment le sonnet de La Charrette qu'aimait J.-K. Huysmans. Mais ses vers inédits (le seront-ils toujours ?) représentent bien trois à quatre volumes. Et M. Pol Neveux a pu dire avec raison que M. Céard s'est entraîné à la précision du style et à l'équilibre de la phrase par l'impérieuse norme du pantoum, du chant royal, de la ballade.

Ne s'amusa-t-il pas longtemps à remercier, par quelques vers, les poètes qui lui adressaient leurs livres. Citons ce *Remerciement* qu'il adressa

A THÉODORE DE BANVILLE

POUR L'ENVOI D'UN LIVRE EN VERS DE SA FAÇON (1)

Je me croyais aux antipodes
De votre pensée, et voici
Pourtant que je reçois vos odes,
Car vous daignez prendre souci
Du naturaliste endurci
Séduit par tout érysipèle,
Devinant que parfois aussi
Je vais où la rime m'appelle.

J'aime après l'odeur des iodes
De l'hôpital et du moisi
Les délicates périodes
Et le charme du mot choisi.
Non ! je n'ai jamais rétréci
L'Art à ma petite chapelle;
A l'occasion, comme ici,
Je vais où la rime m'appelle.

Méprisant les rythmes commodes
Et la strophe lâche, couci-
couça, j'ai suivi les méthodes
De l'aïeul Villon. Tant pis si
J'ai plus peiné que réussi;
Mais on remuerait à la pelle
Le papier par mes vers noircis !
Je vais où la rime m'appelle.

Envoi.

C'est Henry Céard, de Bercy,
Maître du métier qu'il épèle,
Qui vous dit humblement : Merci.
— Je vais où la rime m'appelle.

§

M. Henry Céard a été élu le 29 avril 1918 à l'Académie Goncourt en remplacement de Mme Judith Gautier, par 6 voix contre 3 à Georges Courteline. Rien de plus logique. Ne fut-il point un certain temps des familiers du *Grenier d'Auteuil* ? N'a-t-il pas préfacé *les Lettres* du plus jeune des deux frères en 1885 ? Et, mieux, un premier testament d'Edmond de

(1) Ballade inédite.

Goncourt ne le faisait-il pas exécuteur testamentaire, conjointement avec Alphonse Daudet ?

« La maladresse d'un reportage éloigna Céard de la maison d'Auteuil », peut-on lire dans les *Notes sur la Vie*, d'Alphonse Daudet. Oui, mais n'y aurait-il pas autre chose encore ?

Le 14 avril 1882, Raymond Deslandes, directeur du Vaudeville, refusait l'adaptation, faite par M. Henry Céard, de *Renée Mauperin*. Par la suite, Deslandes se reprenait et semblait vouloir risquer la représentation à condition que la pièce aurait un dénouement heureux et que Renée ne mourrait pas, mais épouserait Henry Denoisel.

M. Céard en référait de cette décision à Goncourt; celui-ci acceptait, ou presque, la fin proposée. M. Céard cependant résistait; des modifications nouvelles étaient apportées au texte, on essayait d'autres dénouements qui, successivement, étaient écartés; finalement la pièce ayant été refaite ainsi sept fois sur les indications de Goncourt, la pauvre Renée Mauperin, un peu fatiguée, montait trois ans plus tard, sur la scène de l'Odéon (direction Porel, débuts de Mlle Cerny).

Ici se place une histoire de vasque qui a son importance. Edmond de Goncourt voulait, dans un décor approprié, une vasque avec de l'eau pour baigner les yeux de Mme Bourjot ; les romanciers ont de ces idées lorsqu'ils se transportent à la scène.

Cette vasque, M. Porel la refusait et l'adaptateur n'était pas loin d'approuver M. Porel. On fit donc croire à Goncourt au cours des répétitions qu'il aurait sa vasque, puis, on la supprima pour la « première ». D'où, grande fureur de Goncourt, qui attribua la chute de *Renée Mauperin* à cet incident, tout simplement.

On retrouvera cette anecdote, à la date du 20 novembre 1886, dans le Journal des Goncourt déposé à la Bibliothèque nationale.

D'autre part, M. Raymond Poincaré, alors qu'il défendait, en qualité d'avocat, la fondation Goncourt contre d'âpres héritiers, a parlé des « surprises d'une collaboration suivie d'une touchante réconciliation devant le monument Flaubert, à Rouen ». Que les curieux de la petite histoire littéraire suivent cette piste à partir de l'année 1886 et de la chute de *Renée Mauperin* à l'Odéon.

... Edmond de Goncourt ne se demanda pas si la frêle jeune fille avait été faite pour le théâtre. Il maudit le malheureux qui avait exposé Renée Mauperin à cette chute et Henry Céard fut rayé de la liste et de la confiance blessée du maître (1).

Céard continua à se montrer extrêmement déférent pour l'auteur de *La Faustin* dans les maisons où il le rencontra. Il accepta de prononcer un discours au banquet du 28 février 1895, mais ne reprit jamais le chemin de la maison d'Auteuil. Il y rentra seulement en 1896, dix ans plus tard, le jour des obsèques.

§

De tous les écrivains naturalistes qui approchèrent Gustave Flaubert et qui, tous plus ou moins, subirent l'influence du Maître de Croisset, Guy de Maupassant et M. Henry Céard furent certes les admirateurs les plus ardents.

On sait quelle affection Flaubert accordait à Maupassant qui considérait son maître comme un père d'élection. La reconnaissance émue que, par affinité, M. Henry Céard a vouée à l'auteur de *l'Education Sentimentale* est peut-être moins connue. Et pourtant, il suffit de parcourir l'œuvre de M. Céard pour relever les traces de cette filiation.

A Paris, entre ses voyages il (le Dr Laguépie de *Terrains à vendre*) avait fréquenté chez l'écrivain (Gustave Flaubert) quand, les dimanches d'été, le demi-jour des persiennes fermées égalisant tous les visiteurs, réunissait les débutants et les maîtres dans une intimité d'art accueillante et cordiale... Laguépie s'enorgueillissait de connaître par cœur toutes les œuvres du romancier et du philosophe. Une de leurs récréations, avec Malbar, consistait à se provoquer mutuellement, l'un commençant une période que l'autre, sur le champ, finissait de mémoire, sans jamais se tromper. Tous deux communiaient en Flaubert avec une ferveur dont ils se raillaient quelquefois par habitude de narguer leurs sentiments intimes et de dissimuler, sous de l'ironie, leurs vénérations les plus profondes.

Le goût des réalités, le souci des petits faits significatifs, la préoccupation de ne pas se laisser leurrer par les apparences furent l'apanage des écrivains naturalistes. Ces qualités, on les trouve au même degré dans *l'Education Sentimentale* que dans *Terrains à Vendre*. Au début, Edmond de Goncourt et Zola influencèrent M. Henry Céard, le premier par le tara-

(1) Plaidoirie de Me Chenu, juillet 1897.

biscotage de la phrase, le second par la rectitude du plan et la sécheresse de ses premières œuvres ; puis Gustave Flaubert, dont il s'assimila, non pas exactement la sonorité du gueuloir, mais la façon de représenter une idée par une image matérielle, et de rendre les pensées objectives. Comme Gustave Flaubert, qui peint ses personnages par petites touches, en choisissant les traits nécessaires, M. Céard possède ce rythme cadencé, ce balancement de la phrase, ces comparaisons qui entrent dans l'esprit, cette manière de rejeter l'adverbe en fin de phrase, tout ce qui donne à la prose française moderne sa force, son élégance et sa puissance d'évocation.

Et l'on pourrait recueillir, au courant de la plume, quelques analogies entre les deux écrivains. C'est ainsi que Flaubert dit :

Bourgeoise déclassée, elle mentait à son rôle, car elle devenait sérieuse, et même, avant de se coucher, montrait toujours un peu de mélancolie *comme il y a des cyprès à la porte des cabarets.*

On lit chez M. Henry Céard :

...les endroits où l'on s'amuse gardent, des gaîtés qu'ils subissent, quelque chose de cet air de maussaderie et d'ennui *que la continuité du rire donne aux visages des vieux comiques.*

De même dans *l'Education Sentimentale* :

Des années passaient et il supportait le désœuvrement de son intelligence et l'inertie de son cœur...

Et dans *Terrains à vendre* :

...Mme Hestoudeau et Mme Vincent Trois supportaient avec impatience la solitude de leur maison et le désœuvrement de leurs personnes...

La fin des *Résignés* (acte III, dernière réplique de la dernière scène) rappelle la dernière phrase de *l'Education* :

C'est là ce que nous avons eu de meilleur, dit Frédéric.

Dans *les Résignés*, deux fiancés, longtemps séparés par les circonstances, se retrouvent sans joie et ne se marient que pour obéir au souvenir de leur idylle manquée. La mère de la jeune fille est présente : elle approuve cette résignation :

Allons, à table, mes enfants ! Et, tout à l'heure, je vous ferai boire du vin de ma noce. *C'est encore ce qu'elle a eu de meilleur !*

M. Henry Céard aime parfois, dans l'intimité, à imaginer un chapitre de *Madame Bovary* ou de *l'Education* que Flaubert aurait pu écrire. Et, souriant à demi, à demi ému, M. Céard pastiche, en se jouant, l'épisode qu'il invente. — « Tout cela est facile, dit-il avec une modestie charmante, comme pour s'excuser, maintenant que Flaubert nous l'a montré... »

§

En 1878, M. Henry Céard fit à Gustave Flaubert, rue du Faubourg-Saint-Honoré, une visite qu'il raconte ainsi.

J'entrai seul dans le salon plein de l'ombre des persiennes fermées. Profitant du tête-à-tête, je dis à Flaubert mon admiration profonde pour *l'Education Sentimentale*, entre tous, à mon sens, son chef-d'œuvre le plus extraordinaire.

Alors Flaubert, haussant encore sa grande taille, me regardant de ses yeux bleus où luisait un reflet d'acier, me dit avec une tendresse presque brutale :

— Ainsi, vous aimez ça, vous ?

— Oui, répondis-je, avec une humble fierté.

— N'empêche, continua Flaubert, c'est un livre condamné, mon bon ami, parce qu'il ne fait pas ça.

Et, joignant ses mains longues et élégantes dans leur robustesse, il simula une construction en pyramide.

Le public veut des œuvres qui exaltent ses illusions, tandis que *l'Education Sentimentale*...

Il renversa ses grandes mains, fit le geste que tous les rêves renversés tombaient dans un trou sans espoir ; je le soupçonnais très ému de mon mince éloge.

La critique que Gustave Flaubert faisait pour son œuvre, on pourrait la reprendre pour *Terrains à Vendre* où, comme dans *L'Education Sentimentale*, tout se trouve au premier plan, avec le manque de perspective qui déroute le lecteur et cette philosophie du désenchantement qui, sous les divers aspects de la critique, du roman ou du théâtre, se montre, chez M. Céard, identique à elle-même.

§

Chaque auteur emploie, inconsciemment, des mots particuliers renseignant sur la conception qu'il a de la vie. C'est le verbe *se résigner* que l'on rencontre le plus souvent chez M. Céard. Et, critique littéraire, il semble user avec complai sance du mot *encrier* pour signifier, concrètement, l'originalité

d'un écrivain qu'il étudie. Il dira volontiers, parlant de Huysmans... « le travail de son encrier... » ou, à propos de Daudet : « ... il sut tirer de son encrier... » etc., entendant peut-être ainsi suggérer plus fortement l'impression artisane du travai littéraire dont lui-même ne dissocie jamais les éléments que la plume à la main (1).

Champenois né parisien, on ne lui en fait pas accroire ; il voit toutes choses, — les manifestations de la gloire y compris, — à leur vraie place, « dans la perspective indécise de l'humanité », Ayant senti profondément la douleur de son temps, la monotonie du présent et de l'avenir, l'inanité de tous les idéaux, M. Henry Céard a osé conclure par les trois mots du proverbe espagnol : « Tout n'est rien. » — Et sa philosophie n'est-elle pas un peu celle du Malbar de *Terrains à Vendre* : « Désabusé des vertus de l'humanité, il s'était résigné à ne plus se réjouir que du spectacle des canailleries. »

Styliste net et scrupuleux, observateur qui, de Flaubert à Huysmans, a connu toute l'élite intellectuelle de ces quarante dernières années, il s'est *résigné*, par sagesse plus encore que par nonchalance, à se situer, sans mauvaise humeur, dans le cadre restreint qui convient à notre illusion d'activité. C'est un artiste dans toute la dignité du mot et un parfait honnête homme de lettres dans la noble conception que les jeunes gens, aux idées intransigeantes, se font de cette carrière hautaine vers leur vingtième année.

LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE.

(1) On peut rappeler ici le mot de Flaubert à propos de *Bouvard et Pécuchet*. Peinant sur un chapitre, il dit à M. Max Simon : « J'en pleure dans mon encrier. »

ROSE

(*Suite* [1])

—

LA CASSETTE

Départ, Thierry viendra à Rosières, je l'ai invité..

Je songe à la cassette de Peau d'âne qui, regorgeante de merveilles, la suivait partout, et me faisait rêver jadis, petite fille... petite femme....

Moi aussi, je prends mes robes couleur du temps ; j'en ai de roses comme les aurores, de bleues comme les beaux jours, de mauves comme le crépuscule, de sombres comme les nuits sans étoiles et sans lune ; j'ai un manteau brun et poilu, qui est ma peau d'âne, et j'ai un chapeau de voyage qui a des oreilles par devant.

MON MARI ET MOI

Nous sommes arrivés à Rosières, dans les sonnailles, dans le soir, dans le soleil, qui faisait de la poussière sur la route, des nuages d'apothéose ; mon peuple m'attendait, c'est-à-dire Thouron le garde, Julie Thouron, Aurélie et Linou.

Jules leur a fait un salut cordial, mais distant : « Bonjour, bonjour, mes braves », et il est entré, et moi j'ai embrassé Linou, qui m'a donné un bouquet de fleurs sans queues, Aurélie et Julie Thouron et Thouron lui-même, qui sentait la pipe et le vin.

« Jésus ! notre Rosette ! » disait, émerveillée et pleurante de plaisir, la Julie Thouron de mon enfance.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 476 et 477.

LA CUISINE

J'ai retrouvé ma cuisine belle, dallée de rouge, peinte en or bruni par les fumées anciennes; les grosses poutres du plafond, si mal équarries qu'on voit bien qu'elles ont été de beaux arbres vivants; la cheminée, comme un arc triomphal à la gloire du feu; sa frise de cafetières en deux gammes, une qui descend, l'autre qui monte; ses deux chenêts fiers en fer forgé; la table, cette bonne, cette fidèle servante, aux solides quatre pattes, en a-t-elle porté des légumes multicolores et des fruits de toutes les saisons pour nos repas et pour nos confitures! la fontaine, petite source éphémère en captivité, qui a versé et verse son eau sur toutes les mains de la famille; les intérieurs de chaudrons, les extérieurs de casseroles, ces astres domestiques, et la pendule qui bat comme le cœur de la maison, et chante l'heure, par deux fois, comme elle chante depuis cent ans...

MON JARDIN

J'ai retrouvé les peupliers et je me suis couchée dans l'herbe, à leurs pieds, pour voir danser leurs feuilles et les entendre chanter dans le vent.

Mes peupliers! Au fond du jardin, là où était le jasmin, là où sont encore les pois de senteur, tout le long d'une allée, grand-père, comme les patriarches de l'histoire sainte, avait planté des ceps de vigne et leur avait mis des tuteurs.

Les vignes moururent et les tuteurs poussèrent, ils devinrent de grands peupliers très droits; comme meurent souvent les chers espoirs soignés, comme vivent quelquefois des bonheurs imprévus.

J'ai retrouvé les chemins, avec leur herbe haute, les prés avec leur herbe rase, et les ombelles balancées; les pâquerettes, comme autrefois ont regardé le jour, de leurs yeux d'or innocents, refermés de tous leurs pétales à la nuit pour dormir.

J'ai vu que la clématite pavoise toujours le mur; que les deux magnolias, comme des candélabres, portent leurs fleurs, en flamme pâle, au bout des branches; que le rosier grimpant commence à défleurir; que le bassin rond et verdi a d'indici-

bles nénuphars et que les branches verticales du saule pleu-
reur boivent son eau comme des serpents.

De mon lit, par les fenêtres, je revois mes étoiles, mes cîmes d'arbres ronds, et la tête déchirée et biscornue du cèdre qui me représentait le diable, quand j'étais petite... Et e chant creux des crapauds, la crécelle folle des grillons entrent dans ma chambre, entrent dans mon cœur avec le lair de la lune.

LA ROSE DANS LES CHOUX

Je suis allée regarder le jardin de Lalie de Capétioul ; elle st morte, je ne connaîs pas les gens à qui est son jardin aintenant, mais je l'aime toujours.

Tiens ! le petit bassin d'arrosage où j'ai chuté un jour ! iens ! le sureau, avec ses fleurs plates et jaunes comme des rêpes. Tiens ! le cassis et les pieds d'oseille...

Il est mieux travaillé que du temps de Lalie, qui était si ieille, mais Lalie avait un carré de fleurs qui a disparu ; à sa lace, il y a un carré de choux, de gros choux ventrus et leuâtres ; un rosier est resté au millieu, un rosier de roses endres, au cœur en forme de cœur, aux pètales déliés et iangulaires.

Pauvre rosier ! que fais-tu là dans ces choux ? Que font tes eurs parmi ces gros légumes ?

Les entends-tu te dire que « tu t'en crois », parce que tu s domines de ta grâce fière ? et t'appeler : fainéant,parce que i te balances, pendant qu'ils engraissent ?

Les entends-tu te dire, encore : « Nous autres, nous som- es utiles, on nous met en soupe, on nous mange, et nous ourrissons les hommes, et toi, rosier, et vous, roses du rosier, quoi servez-vous ? »

Voilà ce qu'ils te disent, à toi, fleur, à toi qui parfumes et i « fais joli ».

RICHESSE

Cette semaine, la grande batteuse qu'on loue tous les ans t laborieusement, incessamment son devoir ; avec un bruit gulier, des mouvements comme des gestes mécaniques, et

en jetant en plein ciel bleu ses coups de sifflet comme des cris de chaleur.

Elle prend des gerbes déliées que les femmes lui apportent, la paille s'amoncelle sans cesse en des montagnes d'or clair, sans cesse le blé coule comme une source d'or roux.

Mes blés coupés et qui furent ondulants, moirés, mouvants et vivants comme la mer.

J'ai le cœur orgueilleux de tant de richesses.

Mon mari compte les sacs, il les inscrit avec un air soupçonneux ; il partira bientôt et moi je resterai.

LE CHANT DANS LA NUIT

On a rentré le blé, la batteuse est partie, et le travail et la fête sont finis. J'ai dîné avec les métayers et tous les paysans qui étaient venus, et bu avec eux, et avec eux dansé la grande ronde de chez nous, en l'honneur de la terre, du soleil et de la belle récolte.

Ils m'ont ramenée dans ma maison à travers la nuit, à travers les prés. Nous avions des bouquets d'épis sur le cœur, et notre chant patois, notre chant national, était aussi grand que toute la plaine, dans le cercle des collines bleues...

Al foun dé la prado.....

O chant de mon pays ! J'ai chanté par toi, jusqu'aux étoiles, « que s'abaisseront les montagnes pour que s'approchent mes amours... ! »

LE BANC A L'ÉGLISE

Je me suis éveillée de très bonne heure, j'ai vu le ciel bleu foncé, avec une longue ligne pâle, à l'horizon, j'ai vu le jardin immobile, et qui dormait encore, et je me suis rendormie aussi. Les cloches m'ont réveillée, et Julie : « Rose ! on sonne le premier ! » j'ai mis ma robe couleur de beau temps, celui de mes chapeaux qui est en paille rousse et chargé de fruits comme une corbeille. « Hé bé ! » m'a dit Julie, « tu es pimpée ! j'espère ! »

J'ai gagné l'église par la route ombreuse, par le raccourci bordé de pierres sèches, dévorées de soleil, et plus difficile et plus grimpant que le chemin du ciel, j'ai entendu la grand'messe

sous la voûte bleue étoilée d'or, dans ce banc qui est le nôtre et où tous ceux de ma famille, depuis tant d'années, se sont assis avant moi.

LES SOUVENIRS ET L'ATTENTE

Du haut de ce tertre rond, je regarde mon enfance.
On dirait, aujourd'hui, qu'il fait soleil pour toujours.
Te voilà, mon pays de Rosières, et ma campagne, ondulée et multicolore ; j'écoute ta chanson qui monte de la terre, chantée par les herbes roussies, qui se froissent et se caressent dans le vent, les innombrables petite vies dont on ne sait les noms, les cigales qui sont comme le crépitement du grand feu de l'été.

C'est un jour, dans mon cœur, de joie paisible et forte; mes souvenirs sont beaux, comme des gerbes de blé : Voilà ma ferme de Puech Bel... Je suivais les moutons, ma robe relevée en paysanne et je pensais que j'étais bergère... Voilà le ruisseau où je faisais des barrages avec Gustou ; voilà l'étang qui a l'air, tout à fait, d'un morceau de ciel tombé dans le pré, et voilà l'allée des grands chênes...

Combien de fois, enfant, l'ai-je parcourue ? Je me souviens d'un jour, entre tous les autres, où je marchais dans l'herbe, et regardais par terre ; il y avait des fleurs bleues, et j'étais toute seule ; j'avais une tartine à la main et les cheveux un peu collés sur les joues, par la confiture... Pourquoi ai-je pleuré, petite fille désolée, pleuré dans l'herbe, tout en marchant, et ma tartine au bout des doigts ? Et pourquoi ai-je envie de pleurer, brusquement, les mêmes larmes ? Pour rien, pour la même chose, mais quelle chose ?

Je suis comme revenue de tous les beaux pays de la terre, je ne les connais pas et n'en ai pas envie. Qu'est-ce que j'attendais ? et qu'est-ce que j'attends ?....

DEMAIN

Depuis que nous sommes ici, je dis tous les soirs dans mon cœur : un jour de moins.... Aujourd'hui je dis, aujourd'hui je chante : il vient demain ! il vient demain ! je lui donnerai la main, et nous nous promènerons dans mon royaume.

L'AUTO ET LA NUIT

Je regardais par-dessus le mur depuis longtemps, quand j'ai vu une auto grandissante dans la poussière, au bout de la côte; elle s'est approchée, c'était la sienne, c'était lui-même, nu-tête et fier et faisant avec sa machine comme une espèce de formidable centaure.

Il a déplié sa grande taille hors de la carapace poussiéreuse et tressautante, il a bondi par terre, devant ma porte. Nous étions si contents que nous nous riions sans parler... Il est venu dans ma maison.

Quand il a fait nuit, nous sommes partis tous les deux entre la route et la lune; l'auto nous portait; les pulsations de son moteur rythmaient la nuit.. Au retour, nous sommes descendus pour nous promener sous les arbres, le long de la rivière. Il m'a dit : « Je ne vois pas votre petite figure. » J'ai enlevé mon chapeau, et nous étions tous les deux tête nue, comme des bergers.

LA DANSE

Dans un fracas d'éclatante musique, on m'a porté ce matin le bouquet de la Saint-Eloi en vives fleurs d'étoffe, dans sa raide dentelle de papier blanc.

Tous ceux des villages, dans la plaine et sur la montagne, et des mas et des fermes perdues, par les routes, les chemins, les sentiers, à travers les bois et les champs, toutes et tous sont venus au village pour la fête annuelle. Ils sont venus vers les drapeaux tricolores, claquant au soleil, dans le vent, vers l'estrade enguirlandée de buis, où sont les musiciens, vers les cafés où l'on boit, vers les boutiques où l'on vend des bijoux, des portes-monnaies, des cadres à photographie, des cartes postales vernies; celles où l'on vend les jouets, les sucreries diverses, les pralines roses en petits tas, vers les tourniquets où l'on joue des paniers tressés... crrrrèt... crrrrrètt...... ceux encore où s'élèvent les verreries de couleurs et les faïences peintes en pyramides brillantes; vers les tirs où ceux qui sont adroits ont en récompense, comme dans la vie, une belle poupée en falbalas. Ils sont venus, surtout, les garçons pour les filles, les filles pour les garçons...

Le bal bat son plein dans la nuit ; nous pouvons voir de la terrasse, entre les quatre cordons de falots qui marquent l'endroit de la danse, les couples qui suivent le rythme campagnard. Quand la musique cesse, ce noyau sombre se désagrège, va, vient, déferle sur la route... la foule... la houle...

J'ai voulu aller avec Thierry entre les quatre cordons de belles lueurs ; nous avons dansé parmi les autres, et comme dansent, depuis que le monde est monde, les jeunes hommes avec les jeunes femmes, corps contre corps et tout enlacés.

LE BALLON ROUGE

J'ai donné à Linou un de ces ballons qui se gonflent, quand on souffle dedans, et se dégonflent en poussant ce long petit cri de fête qui enchante les enfants.

Linou souffle et le ballon se gonfle, il s'arrondit, il devient rouge et luisant ; une image formée d'un coq peinturluré y apparaît magnifiquement et la clarté du jour s'y reflète. Linou pose son doigt sur le sifflet et le soulève comme un clapet ; le ballon se dégonfle avec des petits cris coupés... heureux Linou !

Mais, comme changent les choses d'ici-bas !... L'instant d'après, Linou, suffoqué de sanglots, renifleur et désespéré, tient à la main le sifflet, au bout duquel pend une petite loque terne.... « Il é-é-é tou-ou-ou cre-evé... » Pauvre Linou ! le ballon lui a claqué au bec. Envolé le joli coq... morte la belle rondeur luisante et rouge. Ah ! Linou, pauvre ! combien t'en claquera-t-il encore dans la vie, des ballons rouges !...

LES OMBRES

Quelquefois, le soir, nous sortons avec des voisins de campagne et nous nous promenons sur la route ; au départ, nous sommes dans n'importe quel ordre ; mais, bientôt, Thierry et moi, nous sommes à côté l'un de l'autre.

Hier, le clair de lune allongeait nos ombres devant nous, noires, sur la route blanche ; je les regardais. Il était loin de moi de trois personnes ; son ombre s'est attardée, puis glissée vers la mienne et l'a atteinte ; elles ne se sont plus séparées comme celles des autres.

Nos ombres s'aiment, comme nous.

L'ARC EN CIEL

La terre crépitait et craquait, sous l'air immobile et d'une chaleur de four ; nous étions venus sur la deuxième ligne de collines que, de Rosières, on voit vaporeuses et bleues, nous deux seuls, dans cet après-midi torride, qui ne nous avait pas effrayés.

Nous revenions un peu accablés ; le pré, devant nous, était d'un vert insensé et, derrière l'horizon violet, le couchant était terrible et flamboyant.

Lentement, lourdement, des nuages gris ont éteint le ciel, un grand vent froid s'est levé, de grosses gouttes sont tombées, qui s'écrasaient en étoile, sur la route dure ; un éclair s'est tortillé dans les nuages, un coup de tonnerre a éclaté et la pluie est devenue déluge.

Nous avons couru, pour gagner un abri, dans une vigne en pente et là, assis sur des sarments secs, nous avons assisté à l'orage ; l'eau, sur la vigne, roulait comme un torrent, le tonnerre ébranlait la terre, les éclairs fendaient le ciel ; j'étais haletante d'avoir couru ; Thierry me soutenait, je m'appuyais sur lui ; il a renversé ma tête au creux de son bras plié, il s'est penché vers moi, je me suis soulevée vers lui, et nous nous sommes embrassés pour la première fois.

Quand nous sommes sortis de l'abri, au-dessus de la terre fraîche, brillante et lavée, dans l'air paisible, il y avait un arc-en-ciel.

LA ROSE

Nous sommes entrés au soir tombant dans le bois enchevêtré, et nous nous sommes assis, sur le banc, près de la fontaine.

Un rosier, près de nous, portait sa rose unique, comme la cassolette, le trésor, la gloire et la lueur du feuillage sombre... Thierry l'a cueillie, il l'a gardée, il m'a dit : « Il me semble que cette rose est toi. »

LA CORBEILLE

Entre la vigne et la rivière, sous les mûriers, dans ce matin déjà chaud, nous nous sommes couchés dans l'herbe. J'avais

porté de grosses prunes bleues et pointues, et des pêches rouses et rouges, de celles qui se divisent en deux petites coupes; e les avais mises entre nous, dans une corbeille; elles étaient encore chaudes, elles étaient encore vivantes; nous les man ions en nous regardant à travers les herbes qui nous baraient les yeux... Et qu'il faisait paisible et vert !...

LA PROMESSE DES VIGNES

La saison des vendanges approche, j'ai vu les vignes... il y des raisins, comme il y a eu du blé... Que l'année a été onne !

Les grappes dans les feuilles rouges sont bleues, serrées t lourdes, comme au pays de Chanaan ; on sent l'air chaud, mûrissant et parfumé de muscat.

LA VENDANGE

Nous avons vendangé; la semaine a été chaude, glorieuse t fatigante; on m'avait réservé, pour l'honneur de commener, la rangée de vigne qui part de la source, dans le travers, t qui va si droit, qui va si loin, qui va si haut !

Thierry était mon cavalier, car, chez nous, aux vendanges, n se met par couples, comme pour les fêtes, comme pour la ie.

Nous portions ensemble la corbeille, vide et légère, d'abord, omme un plaisir, et qui se remplissait, et devenait peu à peu ourde comme un devoir; j'étais fatiguée, et je voulais m'arêter, mais Thierry m'a dit : « Il faut être courageuse, il faut ller jusqu'au bout. »

AU REVOIR

Thierry repart pour Lente. Il reviendra quand je serai eule.

Ce départ ne fait pas du gris, ce départ ne fait pas du triste, est que la pensée de nous revoir est claire et brillante, omme une aurore, comme un espoir. « Au revoir, Thierry ! » Au revoir, Rose !... au revoir... », c'est ce que nous savons, est ce que nous pouvons nous dire de plus joli...

LA PLUIE

Le Jardin, où je suis toute seule, est comme neuf, luisant et frais après l'averse ; les roses pleines d'eau pendent du bout de leur tige pliante, les allées gardent la trace des petits ruisseaux qui les ont parcourues, et les arbres, quand je touche leurs branches, pleurent sur moi de lourdes gouttes fraîches... Il s'en est allé, il reviendra me voir, sans qu'on le sache...

LE BAISER DANS LA TEMPÊTE

Il devait être là, près de la rivière, après le pont. Je suis partie ; la pluie et le soir tombaient ensemble et me cachaient ; les nuages qui couraient, noirs, avec un halo clair, éteignaient et rallumaient la lune, et je n'avais peur ni du vent noir, ni de la pluie froide, ni des herbes folles sifflant au ras des talus, ni des arbres menaçants, déformés et méconnaissables.

Il était immobile dans la bourrasque, nous nous sommes embrassés des genoux, des bras, des lèvres ; le vent mêlait nos cheveux...

LA NUIT

J'étais seule, il le savait, il est venu encore, et je l'ai rejoint dans la vallée noyée de lune et bleue des fleurs de menthe sauvage.

La douce nuit de fin d'été nous baignait purement ; nous allions ensemble, comme en songe, d'un pas flottant. Epuisés de baisers, accablés d'un amour trop lourd à porter, nous nous sommes couchés par terre, et il m'a prise, pendant que je disais « non » et que je voulais bien !... et puis, nous avons suivi l'un des chemins qui va sur la colline ; parfois, nous nous asseyions au revers des fossés, et nous nous regardions ; ma bouche me faisait mal de trop de baisers, mes cheveux étaient défaits et j'étais toute faible et chancelante ; il me soutenait, je sentais sa force puissante. Continuant le même chemin, du même pas de songe et de vertige, nous avons atteint le haut de la cime la plus haute ; là, debout, enlacés, nous étions la figure même de l'amour ; la terre nous portait comme un piédestal.

LE BROUILLARD

Vers le soir, toute la tristesse de l'automne monte de la terre avec le brouillard. Comme le brouillard change les aspects familiers !...

Sur la crête de la colline, d'une ruine de château fort, d'un minime village à ses pieds, de quelques rochers, de quelques arbres qui les continuent, il fait des dômes, des clochers, des clochetons et des tours, tout un profil, sur le ciel, de grande ville importante...

J'y devine un fleuve impossible et ses ponts, et toute une flottille ailée ; des rues qui s'entrecroisent, des places animées, des jardins suspendus.

Je sais ! je sais que ce n'est que le pauvre village de Cazelles, et son fantôme de château... Mais, c'est aussi une sorte de ville d'Ys, fille du brouillard et de mon rêve...

L'ÉTÉ S'EN VA

Je reviendrai bientôt à Lente ; l'été s'en va de chaque petite euille qui tombe, et voilà qu'il pleut sur la campagne, voilà que la pluie tombe, avec un air définitif...

Je vais partir, les vacances sont finies et il me semble que Thierry me tire par la main en me disant : « Venez... »

Sur le mur, la vigne vierge qui s'accroche avec des petites pattes de crocodile laisse tomber ses feuilles, pourpres et belles comme des pétales.

Je suis allée dans les champs, pour la dernière fois. Un ltime soleil embellissait mes souvenirs et ma terre ; les arbres taient dorés comme des bouquets d'église...

LA VILLE ÉTOUFFANTE

Et voici, de nouveau, ma maison dans la ville. Je m'étais efait à la campagne une âme de bergère.

J'ai retrouvé mes tapis étouffants, mes tableaux et leurs adres d'or, et tant, tant d'objets inutiles et précieux ! Toutes es richesses m'intimident, m'étonnent et m'étouffent.

LES BELLES FLEURS DE LA NUIT

Mais, j'ai retrouvé Thierry et, de nouveau, sur notre banc du jardin de l'Eau, comme avant mon départ, nous nous rencontrons, quand il fait beau temps.

Le soleil se couche de bonne heure et, dans la ville, autour de nous, les lumières poussent comme des fleurs; comme de grands lys roux, le long des trottoirs; de grands lys à trois calices, éclatants et bleuâtres, autour de la place Plénière; d'énormes roses, ardentes et blanches, aux terrasses des deux grands cafés; des roses d'or, dans les maisons, au travers des rideaux tirés...

LE MIROIR

Je vais chez Thierry, quelquefois, à la nuit tombée, dans le brouillard fréquent... Il m'attend, il ouvre sans que j'aie frappé. Il y a chez lui des tapis sombres et sourds, des meubles brillants, aux lignes droites, aux reflets verticaux; la lumière est au plafond dans une coupe, comme un bouquet clair; il y a une glace pure au cadre noir et rond, comme un puits, où je vois passer mes hanches nues, où nous regardons nos visages différents, le sien, d'une seule nuance blonde avec ce grand air magnifique d'avoir été sculpté dans l'antiquité, — le mien, comme en peinture : brun, rose et noir.

L'AMOUR ERRANT

Quand je ne vais pas chez lui, je le trouve dès la nuit au bord de la ville, et nous allons dans la campagne; quelquefois, l'herbe des chemins est craquante et gelée, les haies noires sont blanches de froid, et le ciel est fleuri comme un pré; ou nous errons dans l'immensité opaque du brouillard, comme un couple perdu dans un monde désert; ou il pleut, ou il neige. Mais, qu'importe le temps? L'amour nous fait soleil.

LES MENSONGES

J'arrive en retard chez moi...

— Où diable as-tu passé ton temps?

Alors, entre mon sac et mon manchon, je déballe mon mensonge. Il est quelquefois sautillant et vif comme un moineau :

— Ai fait ci... ci et ça.

Ou négligent et nonchalant comme un mouchoir de marquise :

— Oh ! je ne sais... ce que j'ai fait...

Ou simple et limpide comme un verre d'eau :

— Je suis allée chez Andrée.

Ou il se présente avec les mains dans les manches, la tête penchée et toute l'attitude cafarde des statuettes de moines du moyen âge :

— Je suis allée me confesser... visiter mes pauvres...

Ou il est entortillé et serpentiforme :

— N'est-ce pas? J'avais mal à la tête, alors, dans ces conditions, j'ai pensé qu'il serait peut-être préférable d'aller voir si...

Ou il a la franchise aveuglante d'un jet de lumière dans l'œil :

— J'étais avec mon amoureux.

Ou il est interrogatif et grognon :

— Qu'est-ce que tu veux que j'aie fait, où veux-tu que je sois allée ? dis-moi ?...

JE T'AIME

Hélas ! Thierrry partira et, moi, je resterai. Nous serons séparés et nous n'y pouvons rien.

Quand cette pensée nous vient, nous nous regardons, l'air en détresse, mais nous ne souffrons pas ; quand nous sommes ensemble, nous ne pouvons être malheureux.

Mais, seule, combien je crains cette séparation, et comme il la craint, lui, quand je ne suis pas là ! Je le sais, nous éprouvons des sentiments pareils.

Je le sais !... je le sais !... Qu'allons-nous devenir ?...

Je le sais aussi, Thierry, que je suis toute la lumière et toute la douceur de votre vie.

Et que je t'aime ! et que je t'aime ! tu le sais bien aussi, quoique je ne le dise guère... Tu le sens bien, quand je serre

ta tête, sur mes seins nus, dans une tendresse telle ! que je ne sais plus si je suis ta femme ou ta mère...

Oh ! Thierry, je dis ton nom comme on dit : « Mon Dieu !... »

ARRACHEMENT

Thierry est parti...

Nous nous sommes embrassés une fois, pour la dernière fois, avec le sentiment que l'instant n'existait pas, d'être tellement fugitif. Nos bouches, nos bras, nos mains se sont quittés, et chacun de nous, arraché de l'autre, s'en est allé vers son destin.

Il m'a dit : « Je reviendrai. »

Je ne l'ai pas cru...

LE JARDIN MORT

Je suis venue dans le jardin désert et couleur de misère...

Sous les arbres, en squelettes, le jet d'eau est arrêté... l'eau du bassin est partie, les fleurs du massif qui l'entoure sont redevenues de la terre, quelques plantes pourries y sont encore lamentablement, les autres ont été arrachées. Tout cela est morne et sinistre comme une fin dernière, et je me sens une âme aussi triste et dépouillée qu'une branche morte.

SOLITUDE

Les jours passent et m'emportent ce qui me reste de lui. Une morsure, sur l'épaule, vive d'abord comme un pétale, se fane, disparaît ; ses derniers baisers, dont il m'avait, des pieds au front, si tendrement enguirlandée, et que je sentais, lui parti, encore vivants, autour de moi, s'effeuillent..., meurent...

Les gens qui viennent, il me semble que je les revois après une absence ; ce que je faisais tous les jours, il me semble que je recommence à le faire. Pourtant, tout a toujours été pareil, mais le rayonnement qui m'éblouissait s'est éteint, les choses peu à peu sortent de l'ombre et reprennent leurs tristes visages habituels...

JE NE SAIS PAS

A l'église, à la nuit, j'ai cherché une paix, un refuge, un recours et souhaité le secours des croyances anciennes.

Hélas ! on est savant, quand on est petit, parce qu'il y a beaucoup de choses dont on est sûr ; plus tard, on n'est plus sûr de rien, pas même que les sept péchés capitaux soient réellement des péchés, et les trois vertus théologales réellement des vertus.

On m'a dit les saintes et les saints de la légende dorée qui allaient vers Dieu, par tous les chemins de renoncement ; j'ai vu les jardins de la terre, leurs fleurs, leurs fruits, l'amour, la rosée du matin, le soleil doré du soir, et tous les cadeaux du bon Dieu... et je ne sais plus... je ne sais plus...

Je n'ai plus trouvé à l'église que mon chagrin devant moi ; dans cette ombre de paix, il est devenu immense et retentissant, aussi grand que l'ombre, grand comme tout.

Je me suis déchirée toute, de cris retenus ; les rayons des cierges cruels et vifs et brisés par mes larmes me crevaient les yeux.

ATTENDEZ-MOI

Depuis longtemps... depuis toujours, Nelly m'attend à Paris. J'ai tant désiré aller chez elle, un jour, et grand'mère a dit : « Non ! » Maintenant, je suis libre et n'en ai plus envie. Pourtant l'hiver venu... Thierry parti... autour de moi tant de choses mortes... il fait froid... solitude...

Je crois, je crois que je viendrai, Nelly... attendez-moi.

PARIS ET NELLY

C'est Paris, autour de moi. J'aime Paris ! et d'être dans ses rues surpeuplées, aussi libre que dans la campagne vide ; j'aime Paris aux belles perspectives, j'aime cette vie que j'y ai, un peu affairée, un peu fatigante et tourbillonnante. J'ai des chapeaux, des robes nouvelles, beaux joujoux ! Le temps, comme dévoré, disparaît plus vite qu'ailleurs... Je ne m'ennuie plus, il y a des gens amis autour de moi, il y a Nelly, surtout, et je suis tout enlacée par elle et tendrement captée.

Elle met sa bouche contre mon cou, et je sens sa tiède figure blonde, douce et parfumée ; elle m'embrasse et je me laisse embrasser avec docilité.

Elle me dit : « Je vous aime » ; je lui réponds : « Moi aussi », et je le pense ? ou je le souhaite ?

Oui, Nelly ! oui, Nelly ! tout ce que vous voudrez, puisque vous vous appelez peut-être « Consolation »...

DÉPAREILLÉE

Oh non ! jamais les yeux verts de Nelly ne me feront oublier les chers yeux pâles de mon amant perdu ; jamais des bras de femme si faibles et si doux ne me seront l'appui que surent être les bras musclés et forts, et qui m'ont tant serrée, et je me sens, plus que jamais veuve, dépossédée, dépareillée...

Je pleure la brutalité des étreintes et de deux genoux durs qui séparaient les miens, les grandes mains solides et les courts cheveux drus... Il faut, à ma faiblesse féminine et câline, une force, un appui, un grand cœur masculin.

LE THÉATRE

Trop de tiédeur étouffante jusqu'au vertige, et la foule immobile et papillotante, et ce grand garçon à nuque blonde qui me tournait le dos et ressemblait à Thierry...

Et je songeais : « C'est lui », et je voulais que ce fût lui...

L'étranger s'est tourné vers moi, j'ai vu un visage inconnu, des yeux indifférents ; mon Thierry s'en est allé de moi une deuxième fois ; j'ai baissé les paupières et, envahie d'un désespoir sans nom, j'ai pleuré, pleuré, pleuré, et des larmes rondes, rapides, brûlantes, qui coulaient par quatre, le long de mes joues, roulaient sur mon corsage et tombaient sur mes genoux, pleuré sans bouger, sans un sanglot, le cœur crevé, malgré les gens autour de moi, malgré Nelly bouleversée, et malgré tous et devant tous, comme on saigne d'une veine ouverte.

FATIGUE

Il vaut mieux que je retourne à Lente. Je suis enfermée dans mon chagrin comme une bête captive, et je tourne en rond et me heurte aux barreaux.

Ne plus bouger, souffrir moins, s'engourdir, jusqu'à la ecourable vieillesse et jusqu'à la mort. Lente.....Il faut retour-ner à Lente; ma ville, ma maison, mon salon sont si calmes!

Au revoir, Nelly, je pars; votre chagrin ne m'est rien. Que ne dites-vous ? Que bientôt je vous aurai oubliée ? Oh! Nelly, e crois que je ne me suis pas même « aperçue de vous », comme disent les gens de chez nous.

QUE DEVENIR ?

Et voilà reprise ma vie définitive... Voilà; c'est pour toujours ainsi... Adieu, mon Thierry, ma jeunesse et mon amour.

Thierry..... vos lettres me font froid; je sais, je sais qu'il serait imprudent que vous m'écriviez autrement et inutile aussi, puisque je dis : tout est fini.... Je sais que chacun suit sa destinée qui le traîne rudement. Est-elle froide, est-elle pro-fonde, l'eau de la Vive ? Se noyer ? Non, je n'y pense que pour me dire: « Il y a encore cela, il y a encore ce recours... »

Il y a un mois que je suis revenue de Paris, ou dix ans, ou toute ma vie ?...

Les matins sont quelquefois légers, mais, à mesure que la journée avance, on dirait que chaque heure s'alourdit des heures précédentes, et quand le soir tombe encore sur toutes ces heures lourdes... Comment vivre, que devenir ?... que devenir, depuis la nuit jusqu'au sommeil?

MISÈRE

En rentrant ce soir chez moi, lasse comme si j'allais mourir, j'ai rencontré Jeannette, la petite ouvrière de la modiste; elle était assise sur notre banc, et un grand garçon inconnu l'embrassait sans bouger; ils ne m'ont pas entendue, ils ne m'ont pas vue, quand je suis passée, si riches l'un de l'autre, et si occupés d'eux! Et moi, je me suis sentie pauvre entre les plus pauvres.

RECOMMENCEMENT

Maurice Ellinger est revenu à Lente, il est venu me voir. L'heure était la même que l'année passée; le même feu dansait entre nous. Il a recommencé son ancienne chanson; avec les

mêmes gestes et le même visage égaré, il est venu vers moi comme il était une autre fois venu.

Ces temps morts qui ressuscitent ! Ces yeux sombres, ce parfum oublié, cette bouche qui s'approchent ! Quelque chose me soulève de fou et de désespéré; pourtant, de toute ma volonté je pense : « Embrassez-moi, Maurice, embrassez-moi ! Que je mette d'autres baisers sur ceux que je pleure; que je mette un autre souvenir sur un souvenir qui me fait trop mal ! »

Le roi est mort, vive le roi !... Il faut un nouvel amour, comme une pierre tombale.

L'IMPOSSIBLE RECOMMENCEMENT

Que sont ces jours qui passent ?

Que sont ces gens qui viennent ? Et qui est-elle dans la glace, cette femme si jeune ? Moi ? C'est moi !... Quand on est si malheureux, il semble que l'on doit avoir un visage de vieillard.

Maurice ? Ah ! c'est vous ? Non ! non ! non, ne me touchez pas, allez-vous-en ! allez-vous-en ! je vous dis, ou je vous crève les yeux.

C'EST FINI

Mon grand feu flambant me brûle les joues; mes mains pendent... Pourquoi agir, pourquoi même regarder par la fenêtre ?... Je n'attends plus rien ; il n'y a personne derrière moi, personne devant moi et personne à mes côtés.

Tout est fini... Mon bonheur d'amour est mort comme un enfant.

★

LE CHAMP DE MARS

Penchée à mon balcon, très haut, j'ai du vertige ; un vent vif, léger et clair, comme le vent du large, passe dans mes cheveux... Il me semble que ma maison avance, avance et se balance sur le Champ de Mars, qui, devant moi, s'étale, rectiligne et fleuri, grand comme une vallée, évasé comme une coupe et rempli d'air couleur du temps.

LE MAUVAIS RÊVE

Ma triste rue, ma triste ville, ma maison sombre et mon mari, qu'êtes-vous devenus ? Fontaine de la place qui pleurais sur ma vie, pleure et pleure !... Je suis partie, je suis partie, je suis sauvée !...

Thierry est revenu ; je l'ai rejoint dans l'ombre du petit temple ruiné, un soir, après tant de tourment ! Ses mains chaudes ont pris mes mains froides, et il s'est fait un grand apaisement.

Il m'a dit : « Je suis venu vous chercher ; il faut venir avec moi !... » J'ai tout quitté, j'ai tout bravé, je suis allée avec lui, comme on fait son devoir bienheureux.

Et tout cela m'apparaît comme un rêve, dans un pays lointain, très vague, où je ne suis jamais allée...

LES LIMBES

Le soir entre chez moi par la fenêtre et noie toutes les choses. Les figures rondes des roses, serrées l'une contre l'autre, avaient recueilli et gardé un peu de la clarté de ce jour qui s'en va ; elles sont longtemps restées claires et roses parmi l'ombre, mais elles deviennent aussi, insensiblement, de la couleur de la nuit... Je suis immobile, et me sens devenir peu à peu invisible comme elles, dans l'air plein de leur parfum doux, — invisible et comme un peu morte...

... Thierry va revenir... Il fera de la lumière et les choses, les roses et moi nous sortirons des limbes, par lui, pour lui, comme tous les soirs.

LA NUIT D'AMOUR

On ne voit rien, dans la nuit d'amour, mais on entend quelque chose de sauvage et on « comprend » la ruée acharnée.

On ne voit rien, on n'entend rien... Dans la nuit d'amour règne l'apaisement.

Puis, des voix s'élèvent : « Nous nous aimerons toute la vie, et peut-être la Mort, à la même heure et les mains jointes, nous prendra-t-elle en paradis... »

Les bêtes ont mangé...

Les anges parlent...

LE BONHEUR

Une douce musique monte et s'épanouit je ne sais d'où; des jeunes gens, à côté de belles robes, que portent de belles dames surmontées de chapeaux frissonnants, des tables à thé fleuries et brillantes, des parasols...

Un colosse anglais, près de nous, rit d'un rire d'ogre à une Petit-Poucet de rencontre, toute blonde et peinte en rose.

Un pavillon, au fond, reluit, neuf, luxueux et doré; le Bois tout alentour, et de glissantes autos sur les allées.

Telles sont les choses, mais je ne les vois pas; je vois dans les espaces, je vois dans un profond rêve ma maison de Rosières et ma maison de Lente, ma campagne, les collines, les champs de blé moirés, la vigne et la rivière, maman, grand-père, mon passé... Thierry prend ma main, avec inquiétude, avec douceur, avec un inexprimable amour... « Rose, à quoi pensez-vous, et que regardez-vous, dans le lointain ? »

Je sens qu'un bonheur immense me possède, me soulève, et me noie, comme une vague forte, et je peux à peine répondre : « Je pense... que... là... où vous êtes... c'est mon pays... et ma famille... »

JANE CALS.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Paul Margueritte : *Jouir*, E. Flammarion, 7 fr. *Pour toi, Patrie*, Plon, 3.50. — René Boylesve : *Tu n'es plus rien*, Albin Michel, 3.50. — F. de Miomandre et Tommy Spark : *La Saison des dupes*, Albin Michel, 3.50. — Marcel Berger : *Jean Darboise auxiliaire*, Calmann-Lévy, 3.50. — Charles Géniaux : *La passion d'Armelle Louanais*, E. Flammarion, 3.50. — Jeanne Broussan-Gaubert : *Reviendra-t-il?* G. Crès, 3.50.— Louise Faure-Favier : *Six contes et deux rêves*, E. Figuière, 3.50. — Paul Junka : *Romain Landry*, Perrin, 3.50. — Alfred Machard : *Popaul et Virginie*, E. Flammarion, 3.50. — Edgard Blosde : *Les fantaisies du destin*, Jouve, 3.50. — Robert de Traz : *La puritaine et l'amour*, Payot, 3.50. — — J. Hénouard : *Cœurs français, consciences anglaises*, Perrin, 3 fr. 50. — Charles Foley : *Le roman d'un soldat*, E. Flammarion, 3.50. — Emile Aysaguer : *Mon amour, ma patrie*, Jouve, 3.50. — Auguste Bailly : *Père et fils ;* Paul Roume : *Jeunes classes ;* Edouard Maynial : *Le petit Canard bleu ;* André Fontaine : *Mon Filleul*, Collection France, Berger-Levrault, 0.90 ch.

Jouir, par Paul Margueritte. Vu la crise du papier, le roman est en deux volumes, mais vu l'importance du sujet, il peut y en avoir trois, dont un intitulé plus chastement : *Pour toi, Patrie!* Une de mes amies, une bourgeoise fort sérieuse et qui n'a d'ailleurs jamais lu, je vous le jure, une ligne de moi, me demandait comment elle allait s'y prendre pour demander, de vive voix, ces volumes suspects à son libraire : « Je n'oserai jamais en proférer le titre ! » Il me paraît donc nécessaire de réagir contre certains préjugés des bourgeois en général et de mon amie en particulier. Des mots ont souvent une double signification et sont souvent mal employés. Ici, rien de pareil. La ville de Nice est prise à partie simplement parce qu'elle est l'endroit du monde où la jouissance de vivre est la plus développée. C'est à cause de son climat un peu bien traître, à la fois brûlant et trop frais, climat qui voit mûrir les plus beaux fruits et pourrir les plus affreux névrosés, climat meurtrier sans en avoir l'air, où tout vous convie à vous dépêcher d'atteindre les plus hautes altitudes de la joie, car le glacier de la mort nous paralysera toujours trop tôt. Ce petit mot trop seul a quelque chose d'insolent, mais il est bien français, tout en s'appliquant à nous exhiber les vices de la fameuse Riviéra... déjà furieusement décrits dans Jean Lorrain, lequel auteur n'aurait jamais osé un pareil titre, car Lorrain, rempli de préjugés provinciaux, ne faisait pas partie de l'académie Goncourt et avait, en outre, une pudeur qui le portait naturellement à se servir de la morale, en littérature, comme on avalerait un remède en se trompant de poison ! Non, l'auteur de *Jouir* n'a pas choisi exprès ce titre raccrocheur, car son œuvre a le but, très sain, de nous dégoûter de la

joie factice et du carnaval des plaisirs saugrenus dont la ville de Nice détient le monopole. Maintenant on peut lui objecter que Nice bouillonne comme ça, dans sa cuve infernale ou sa marmite infâme, parce qu'on y jette, à certaines époques, tout le gratin parisien : flibustiers, députés, brasseurs d'affaires, gens de lettres, actrices, grues et dilettantes de marques. Une ville n'est coupable que dans ses habitants et Nice ne possède vraiment des palaces à chasseurs proxénètes que parce que la prostitution parisienne s'y donne rendez-vous. Ce n'est tout de même pas les honnêtes fruits confits de cette brave cité qui empoisonnent les gens, mais plutôt le contraire. Enfin le docteur Andral y représente la pureté du bistouri aseptisé qui percera l'abcès, et Jules Soriaud, le courageux camelot du roy, y joue le rôle de la vérité en marche, celle qu'on nous sert maintenant dans l'*Action française*. Est-ce un roman d'avant-guerre ? Peut-être bien, alors, il me paraît très opportun après, car, oui, on comprend très bien pourquoi on a cru pouvoir nous faire la guerre.

Mais voici le troisième volume : *Pour toi, Patrie !* Des gens bien raisonnables, bien pères de famille, sont allés respirer l'air pur de Jersey, aux jolis jardins anglais dessinés pour enfants sages...et tout à coup ce fut la guerre, pour eux, les commerçants rangés, comme ce fut la guerre pour les jouisseurs effrénés de Monte-Carlo. Ces braves couples, fournisseurs de la cour d'Ecosse, qui ne songent qu'à assurer l'avenir de leurs enfants, sont bousculés par le poing brutal de l'ennemi comme s'ils avaient, eux aussi, des joies défendues à se reprocher. Il est vrai qu'ils ont la consolation de leur bonne conscience. Dans ces deux ouvrages, du même auteur, nous retrouvons le même souci de morale et d'épuration sociale qui semble hanter Paul Margueritte. S'il fait une concession à l'ancienne allure trop française parce que trop... franche et s'il s'efforce de pincer vigoureusement sans rire, il sait, à n'en pas douter, que la blague (ou le bourrage de crâne) sortent, chez nous, d'un bon naturel. Nous aimons trop à nous ficher de nous-mêmes. Ça vaut peut-être mieux, puisqu'on nous découvre meilleurs !

Tu n'es plus rien, par René Boylesve. La guerre nous enlève le droit de nous plaindre par l'immensité du désastre dont elle nous entoure. C'est pourquoi une jeune femme saisie, en pleine lune de miel, par la poigne sinistre de la furie n'a plus le droit de se soustraire à l'avenir possible d'un bonheur nouveau. Elle se sacrifiera sur le fameux autel de la patrie pour y perpétuer sans doute les holocaustes. Très sérieusement écrite, cette œuvre plaide la cause des sociétés contre l'individu ; mais a-t-il songé, l'auteur, que si les individus enfin éclairés sur le fond du procès se refusaient, en tant qu'individus... nombreux, à perpétuer ce genre de civilisation d'un côté comme de l'autre, c'est la guerre qui serait tuée ?

La Saison des dupes, par F. de Miomandre et Tommy Spark. Renseignement pris M. Tommy Spark est un Italien. Alors ce roman, où tout le monde se trompe, est un rendez-vous des plus cosmopolites donné dans le milieu des *liaisons dangereuses*, par des Hongrois, des Péruviens, des Américaines, des Anglaises, une Française ou deux, peut-être (dont la langue). C'est joli, spirituel, faisandé, très amusant, presque moral, parce que ça vous excite à regretter le Miomandre de jadis, celui qui faisait si délicieusement parler le chinois à un amour et qui aimait les petites bêtes gracieuses. (J'ai horreur des casse-tête, si je ne déteste pas le chinois.) Dans ce roman par lettres, on dupe aussi le lecteur, parce que toutes les lettres sont du même style... ce qui est une faute pas de français ni d'italien, mais certainement de goût. Ah! que de robes de chez Paquin, que de lustres, que de bougies... on se croirait chez des rastas sur un bateau de la grande compagnie et ça vous donne le mal de mer. Mais quoi, c'est la guerre et on fait bien de nous parler d'autre chose!

Jean Darboise, par Marcel Berger. Ça, c'est du bon, du fier travail. C'est dur à lire, on n'y fait pas le sort de chaque mot, on ne cherche pas à y plaire pas plus au lecteur qu'à la lectrice. C'est, par instant, terriblement du pain noir (surtout le passage où le héros doit recevoir ce pain tout brûlant, dans ses mains inexpertes), mais c'est honnête, consciencieux, et ça vous donne à réfléchir tout en vous intéressant par le côté certainement vécu de l'œuvre. Et cela se termine par cette belle phrase qui résume bien des philosophies jusqu'ici incomprises : « Tant que durera la guerre, ce sera une faute d'être heureux. » De-ci de-là, dame censure a coupé... elle n'avait que l'embarras du choix, aussi les blancs vous ont une saveur inattendue.

La passion d'Armelle Louanais, par Charles Géniaux. Touchant calvaire d'une femme orgueilleuse, éprise humblement d'un prêtre chaste qui finit par mourir sans lui dire au juste ce qu'il pense. Ce drame se joue dans l'âpre Bretagne aux ajoncs fleuris mais d'odeur sauvage, aux rocs affleurant et la mer et la terre comme une perpétuelle menace de dureté, même au milieu du printemps rose des pommiers. Converti par le grand Lamennais, Helléan, jeune orphelin de secrète et illustre naissance, embrasse la carrière sacerdotale un peu comme on se jetterait dans l'océan après avoir tâté de tout l'incertain des plages ensablées. Et voici que la belle aventure d'amour lui arrive sous la forme d'une fille élégante, noble, capable des plus absolus sacrifices. La vie de ce couple désorienté est à la fois monotone et furieuse comme le bruit du ressac sur l'écueil. D'eux ils ne reste qu'une table de granit, une tombe dans l'antique cimetière d'un village et on y devrait graver ces mots de Renan qui servent de préface à l'auteur de ce roman très pur de fond comme de forme : « Les plus grands saints sont les saints inconnus et Dieu

garde le secret des plus hauts mérites qui aient ennobli un être moral. »

Reviendra-t-il? par Jeanne Broussan-Gaubert. C'est l'attente, sans espoir, d'une jeune femme qui se croit la veuve du *disparu*. Et tout autour, la vie de la petite cité endormie dans sa sournoise quiétude, les travaux des champs, les perfidies vulgaires, les drames secrets des gens honorablement connus, les hystéries que déchaîne la contagieuse folie de la guerre, continuent malgré le désespoir de l'âme souffrant sans pouvoir s'affranchir des importunités de ses voisins. Mais le mari, qu'on a épousé par procuration et qu'on connaît à peine, revient, miraculeusement sauvé, le ciel s'ouvre nouveau pour la pauvre veuve encore *demoiselle*. Ce roman ne serait pas plus un roman que l'histoire de toutes les jeunes femmes en ces jours de sombres tristesses, mais il diffère de certaines œuvres de guerre, par la notation curieuse de ses détails, de ses paysages qui ont un charme particulièrement vif. Il y a tel étang de la Gabrière et ses marécages qui sont décrits avec une très réelle virtuosité de tons et par-dessus tout un sentiment de la nature très intense. Le jour où l'auteur négligera un peu la trame de son histoire, c'est-à-dire, ne s'occupant pas trop de l'intrigue et de nouer ou de dénouer certain fil qui embarrasse l'ensemble, suivra franchement un seul chemin en en notant chaque détail, il fera un très bon tableau.

Six contes et deux rêves, par Louise Faure-Favier. Voici une jeune femme qui apporte des contes et des rêves dans la jolie corbeille de son cerveau, comme on apporterait des fleurs et des fruits à la fin d'un repas où domineraient toutes les sévérités des restrictions. On ne mange pas, mais il y a des *perdrix rouges*, on ne boit plus beaucoup, mais il reste cette célèbre eau-de-vie dénommée l'*arquebuse*, et on peut également respirer des fleurs de parfums capiteux dans *Loin du ciel*. L'auteur de ces pages se voulait de temps en temps journaliste, chroniqueur, puis modestement se déclarait bien incapable d'écrire un roman. Il peut se présenter aux banquets des lettres, il y sera le fortuné convive qui, ayant caché ses ressources et fait durer le plaisir, nous mettra en bel appétit de sa parole. Dans *Loin du ciel*, on trouve un très nouveau sentiment des convenances dans le piment de l'inconvenant, qui serait un attrait certain, s'il se soutenait à cette même mesure tout au long d'un livre.

Romain Landry, soldat aveugle, par Paul Junka. Servir de guide à un de ces pauvres martyrs des engins perfectionnés de la guerre, c'est là, entre toutes, une œuvre de noble envergure, difficile à mener à bien, car les héros ne sont pas toujours d'une docilité exemplaire. Cependant, celui dont on nous raconte l'histoire se met au pas de son ange gardien, et s'il n'en prend pas les ailes, on sait qu'il s'efforce de la suivre sur le terrain d'une entente cordiale avec un amour pos-

sible, celui qui s'offre tout de suite, sans penser aux duretés des temps. Au fond, un aveugle, qui n'est pas né aveugle, peut tout de même, par ses souvenirs et surtout par la bonne volonté d'une compagne, sortir de cet enfer de ténèbres... Mais oubliera-t-il jamais la dernière vision sur laquelle ses yeux se sont fermés ?

Popaul et Virginie, par Alfred Machard. Tous les Popaul de France se doivent d'adopter, d'aimer, d'épouser une Virginie de... Belgique ou simplement du même pays qu'eux. C'est justement de cette façon que l'on reconstituera les régions envahies... au moins moralement. En attendant que ces régions nous reviennent de loin, préparons toujours leurs nouveaux colonisateurs! La grand'mère de Virginie est morte dans une gare et Popaul trouve la petite, avec sa cage vide, la ramène chez lui. Point de député ou de ministre pour donner de l'ampleur à cette œuvre de guerre. Tout va bien jusqu'au jour où, justement, la dame des œuvres de charité s'en mêle et où on sépare les deux héros. Alfred Machard, qui aime assez à ce que ça finisse comme un conte de fée, les réunit dans une apothéose où un grand nuage de vapeur blanche « sortant de la soupière » auréole tout le monde. Histoire de taquiner l'auteur, me permettrai-je de lui dire qu'un soir, en lançant leur serin, miraculeusement retrouvé dans la nuit noire et froide, les deux innocents ont fait, sans s'en douter, la même chose que le Prussien... et comme c'était la nuit, le serin a dû sûrement être mangé par un chat. Enfin, on ne pense pas à tout quand on est entraîné par son imagination !

La Puritaine et l'Amour, par Robert de Traz. Il s'agit d'une famille génevoise qui est d'une pruderie qui n'a d'égale que sa foncière honnêteté. On est correct, traditionnel et surtout un peu... provincial. Le même geste, la même maison, la même ville et le cours invariable des saisons qui ramène les mêmes sensations à peine exprimées par les mêmes mots. Les Bourgueil sont une rime riche à orgueil. Jamais famille ne fut plus unie dans l'étroitesse de ses idées. Clarisse Damien a épousé un personnage du même style que son père, assez infatué de sa grandeur d'âme qui est aussi commerciale. Il fait l'aumône rigidement et régulièrement. Clarisse, la puritaine, femme sans enfant, s'occupe d'œuvres de relèvement moral et elle veut diriger maternellement un jeune employé de son mari. Il arrive ce qui doit arriver. Le détail du baiser mis sur la joue du bel Antinoüs endormi est curieux, en ce sens qu'il est contraire à toute perversité dans son instinctive et savoureuse franchise. Puis, on tombe et le héros... s'évanouit, assez vilain Monsieur très incapable d'apprécier le trésor qui lui est octroyé. Quand il est parti, la vie reprend son train-train uniforme ; ce fut à peine le rond que fait la chute d'une fleur dans l'eau. Ce roman est très soigneusement fait, par un puritain peut-être, car il est d'une grande vertu.

Les Fantaisies du destin, par Edgard Blosde. Pourquo s'imaginer que tout est dit ? Tout est inventé serait plus justement affirmé, mais il reste à faire et à dire. Voyez les temps que nous vivons, ils sont assez fertiles en incidents féroces. Il est certain qu'il est inutile d'aller à la chasse pour tuer, la guerre suffit, et se battre de champion à champion de boxe est enfantin, quand on peut mettre aux prises des millions d'hommes. L'imagination humaine paraît pauvre devant celle du Destin, si on le veut considérer comme une puissance. Maintenant, la femme qu'on cherche dans toutes les femmes et que l'on trouve au moment où on ne cherche plus, c'est... la même, celle qu'on porte en soi et qu'on transporte dans celle que nous offre le hasard. En somme, roman d'une amertume agréable, comme celle du vieux malaga noir.

Cœurs français, consciences anglaises, par J. Renouard. Une jeune fille de France est unie à un Anglais, sage, pondéré, bien portant, dont l'égoïsme n'est que bien placé. Peu à peu, devant l'horreur du film de guerre, la belle-mère et l'époux se lèvent, se haussent à la hauteur des circonstances. J'ignore si l'anecdote de l'accoucheur allemand crevant les yeux à un nouveau-né, est exacte, mais elle suffirait, je pense, à mettre deux nations debout !

Le roman d'un soldat, par Charles Foley. Le vieux Monsieur très bien épouse la jeune actrice ingénue, et le neveu se voit frustré d'une étoile ; aussi va-t-il à son destin en maudissant très fort celui qui le supplante. Le duc de Varville s'engage, il se fait tuer en recommandant à son neveu d'épouser sa veuve. Il y a un impressario traître et des femmes fort méchantes langues. Comme le neveu est aussi un officier, il serait peut-être mieux de dire : le roman des deuxsoldats. Cela fera, un jour, une bonne comédie où le nom de Varville sonnera très noblement.

Mon amour, ma patrie, par Emile Aysaguer. Notes de combat entremêlées de vers naïfs et tendres comme l'amour que ce soldat confiant a pour sa fiancée. Ce que je trouve de vraiment terrible dans ce livre simple, sans aucune prétention à la forme, c'est, sur sa couverture ces chiffres éloquents, d'une éloquence sinistre : 13, 14-15-16-17 pour amener enfin cette date de la mort de l'auteur, 1er juillet 1917. Après avoir échappé tant de fois...

Père et Fils, par Auguste Bailly ; **Jeunes classes**, par Paul Rome ; **L'Orphelin**, par Edouard Maynial ; **Mon filleul**, par André Fontaine. C'est, en bouquet, de bonnes petites œuvres qui sont aussi de bonnes actions, toute une collection à 0 fr. 90 que l'on publie à Nancy tout autant qu'à Paris... sous les bombes. L'histoire d'un père remplaçant son fils, d'une école adoptant un élève, d'un petit canard bleu peint en cachette pour la petite fille sauvée de l'ennemi,

et celle d'un brave poilu sculpteur-dessinateur qui fait une médaille.. sans revers. Et l'on dit qu'il y a une crise... de librairie ! Pas du côté de Nancy certainement.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles de Rouvre : *L'Amoureuse Histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux*, 1. vol. in-8°, Calmann-Lévy. — Charles Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence*, 1 vol. in-18, Nouvelle Librairie Nationale. — Anatole France : *Le Génie latin*, 1 vol. in-18, Calmann-Lévy. — Marthe Borély : *La Femme et l'Amour dans l'œuvre d'Anatole France*, 1 vol. pet. in-16, Crès. — André Suarès : *Remarques*, 5 brochures, in-18, Editions de la « Nouvelle Revue Française ». — Marie, Reine de Roumanie : *Mon Pays*, 1 vol. in-16, Crès.

De même que Kant transforma sa philosophie de la raison pure en morale pratique, Auguste Comte fit entrer le sentiment comme un levain dans sa philosophie positiviste. Ce fut Clotilde de Vaux qui lui permit de réaliser cette dernière partie de son œuvre déjà posée dans sa première brochure. Clotilde de Vaux fut, en somme, malgré sa propre personnalité, une véritable création philosophique de Comte : elle lui appartient, quoiqu'il ne l'ait jamais possédée, et on s'émerveille de la façon dont il utilisera la moindre phrase de ses lettres pour en composer le bréviaire de sa religion affective, ses litanies, ses effusions rituelles. En vérité, tout cela est indépendant de cette pauvre Clotilde, femme spirituelle, mystique même, mais divinisée sans le vouloir.

Mais, écrit M. Charles de Rouvre, qui a consacré un gros volume à l'**Amoureuse histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux**, — « pour la raison que Comte a inscrit un nom de femme en tête de sa *Politique*, et que ce nom de femmes est revenu sous sa plume, inlassablement, pendant dix ans, quelque chose de lui ne mourra pas, — quelque chose qui n'est ni son intelligence, ni sa philosophie, ni sa religion, mais qui vaut mieux, puisque c'est tout son cœur. »

S'il n'eût rencontré et aimé Clotilde, Comte eût-il écrit sa *Politique* ? L'important est de constater, observe M. Rouvre, que sans la *Politique*, Comte aurait été incomplet. Il avait promis deux choses : démolir et reconstruire. Pour démolir, « il avait été assez, d'être tout seul ; pour reconstruire, il lui fallait une inspiratrice. » L'admirable, c'est que, précisément à l'heure nécessaire, il l'a trouvée...

A ce noble amour, s'écrie-t-il, je devrai toujours, comme philosophe, de sentir convenablement la prépondérance nécessaire de la vie affective... J'avais bien établi dans mon livre fondamental que ni la pensée, ni l'action ne peuvent constituer le centre essentiel de l'existence humaine qui doit se rapporter surtout à l'affection. Mais il fallait que cette conviction rationnelle

fût consolidée et animée par un profond sentiment personnel... Tel est l'éminent service dont l'ensemble de mon essor sera toujours redevable, ma Clotilde, à votre adorable influence, qui ainsi contribuera beaucoup à rendre la seconde partie de ma carrière philosophique supérieure à la première, sinon quant à la pureté et à l'originalité des conceptions, du moins quant à la plénitude et à l'énergie de leur systématisation finale.

Ce passage est important. Il condamne, ainsi que le fait remarquer M. de Rouvre, les littréistes dans leur tentative de séparer le Comte d'avant Clotilde du Comte d'après Clotilde. Les conceptions de la *Politique* ne sont que la conséquence de sa *Philosophie*. La seconde partie de l'œuvre de Comte apparaissait à Littré comme « un monument de sénilité, imputable à la mauvaise influence posthume de Clotilde de Vaux... »

Mais c'est dans cette phrase de Comte que se trouve l'explication de sa philosophie sociale :

Après avoir jadis conçu toutes idées humaines, il faut maintenant que j'éprouve tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux ; c'est une irrésistible condition préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'Humanité...

« Il faut maintenant que j'éprouve tous les sentiments ! » Il y a en effet une sorte de ténacité, d'obstination dans son amour qu'il compose avec la méthode qu'il met à faire ses livres. Il demande tout à Clotilde et elle lui accorde si peu qu'on se sent pris d'une profonde pitié pour ce philosophe malheureux qui ne peut atteindre le baiser. Inlassablement, il réclame « l'ineffable sceau, qui rend complet et irrévocable le mutuel engagement des cœurs honnêtes... » Et Clotilde lui répond qu'elle se sent « encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection ».

A ses lourds pavés de tendresse, Clotilde répond avec tact, légèreté et finesse, sans se douter peut-être de sa cruauté. Les lettres de Comte, méthodiques et obstinées, semblent des lettres d'affaires : elles sont pourtant fort touchantes, parce que sous le philosophe qui veut régénérer l'humanité on découvre un amoureux qui désire posséder la femme qu'il aime. Ce « gage irrévocable », il le demande à genoux, et il termine une longue lettre maladroite par ces lignes : « Pesez bien, ma Clotilde, ces diverses indications sur le *nœud principal* de notre situation exceptionnelle, et songez qu'il y va de tout notre avenir. » Cette fois encore, Clotilde répond qu'elle est incapable de se donner sans amour.

Mais le philosophe reprend son antienne et réclame encore l'*indispensable concession* : je ne vous la demande pas « comme essentiellement douce, écrit-il, pourvu qu'elle ne *vous répugne pas*, mais comme fondée sur les plus graves motifs pour tous deux. Soyez assurée qu'elle achèvera de rendre le repos à notre cœur, et peut-être

aussi, *permettez-moi cette insinuation scientifique*, la santé à votre corps... »

On sourit en pensant que cette Clotilde devait devenir, après sa mort, dans la religion positiviste, la Vierge-Mère.

Cet amour de Comte pour Clotilde de Vaux est d'ailleurs un des plus merveilleux exemples de l'égoïsme masculin. Comte devant son amie épuisée, perdant le souffle et déjà touchée par la mort, ne cesse de la harceler de son éternel désir de possession. Il se contenterait d'une « imparfaite réciprocité d'affection...Mais une telle perspective suffirait-elle, lui demande-t-il, à surmonter nos nobles scrupules?..»

Avec quelle ironie, dans sa lassitude infinie, Clotilde répond qu'à peine si elle a la force de penser maintenant : « Permettez-moi donc de n'aborder que plus tard l'important sujet sur lequel vous me ramenez. » Presque mourante déjà, elle trouve encore la force de se moquer respectueusement de son philosophe. Elle finira même par lui conseiller, puisqu'il insiste encore sur ce que cette chasteté a de dangereux pour sa santé, de porter ailleurs ses ardeurs. Et c'est ens core plus blessant qu'un refus, car c'est le dédain.

Mais incapable de sortir de son idée fixe, il cristallisera sur ses états d'âmes et de ce ciment il construira méthodiquement sa religion, comme une cathédrale. Ses sensations, ses sentiments, il les fera entrer dans sa philosophie. Cette chasteté qu'on lui impose, il en souffre douloureusement, comme un homme qui désire, maipuisqu'il ne peut posséder Clotilde, il lui plaît de croire, écrit M. de Rouvre, « que sa volonté est pour quelque chose dans sa continence », et cette chasteté il voudra l'imposer à tous les élus du positivisme.

Quelle tristesse dans l'âme de cet homme, qui s'aperçoit trop tard que l'amour vaut plus que la gloire, et que la régénération de l'Humanité ne vaut pas le baiser de la femme qu'on aime!

Mais le pauvre philosophe est entré lui-même dans son consolant sophisme, et voilà que, faute de mieux, il conçoit la chasteté comme un perfectionnement moral.

On ne sait pas au juste où commence et où finit la sincérité dans cette correspondance d'Auguste Comte avec Clotilde : ses lettres à la fois sincères et maladroitement rusées sont une perpétuelle diplomatie qui ne vise qu'un but unique : la possession de Clotilde. Ses résignations apparentes ne sont que de maladroites habiletés. Cependant il semble bien qu'à la fin, il s'est suggestionné lui-même ce mysticisme qu'il a tant proclamé; il aime Clotilde et il lui semble qu'il ne l'a jamais désirée physiquement.

Comme toujours dans les correspondances amoureuses, c'est la femmequi est sincère, vraie sans exagération : les lettres de Clotilde de Vaux sont de véritables petits chefs-d'œuvres de sensibilité et de finesse. Si elle est cruelle, elle l'est surtout envers elle-même, et on

se souviendra de cette phrase d'une de ses lettres, qu'Auguste Comte a retenue pour sa liturgie : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. »

§

Après avoir pénétré dans la douloureuse vie intime d'Auguste Comte, relisons les belles pages que M. Charles Maurras consacre au philosophe du Positivisme dans son **Avenir de l'Intelligence**, dont on vient de nous donner une nouvelle édition. Ces pages si lucides nous feront mieux comprendre tout ce qu'il y a d'humain dans la religion positiviste. Epiloguant sur Clotilde de Vaux, il écrit :

L'Humanité ne saurait oublier que, par cette femme, le philosophe qui formula le positivisme prit une conscience entière de ses aspirations et des aspirations du genre humain. Quelque exagéré que paraisse un tel langage, qui résume celui de Comte, il est de fait que l'amour de Clotilde alluma chez le philosophe de nouvelles lumières et qui grandirent chaque jour. Le système gagna en étendue, en cohérence, en profondeur. Le sentiment y aviva le discernement, et cette dernière faculté devint ainsi plus prompte à saisir dans toutes les choses les étincelles d'un foyer universel : l'adoration quotidienne de Clotilde inspira ce progrès constant. Je ne pense pas que, sans elle, Comte eût écrit tant de remarques où la délicate pénétration le dispute à la magnifique netteté...

Ce n'est, en effet, que par le sentiment que l'homme comprend la vie : il faut que son intelligence soit vivifiée par la femme et par l'amour.

On relira dans ce livre déjà célèbre de Charles Maurras le chapitre consacré au romantisme féminin, dont la poésie féminine de MMmes de Noailles, de Régnier, Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien, lui paraît être une manifestation dangereuse pour notre race et notre civilisation. On sait que M. Charles Maurras voit dans le romantisme, qu'il pourchasse sous ses formes les plus actuelles, en politique comme en littérature, une maladie de l'intelligence française, qu'il voudrait guérir et ramener à la Raison.

§

L'heure était merveilleusement choisie pour la réédition de ce livre le **Génie latin**, où M. Anatole France a groupé les grandes figures de notre littérature classique, Racine, Molière, La Fontaine, Le Sage, l'abbé Prévost, et même romantique, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Glatigny, etc., montrant ainsi que notre romantisme est encore une floraison du génie latin, lequel est lui-même la continuation du génie grec. En étudiant, sous un tel maître, les œuvres des écrivains du XVIIe siècle, on sent que ces écrivains n'avaient pas perdu, comme nous, le contact direct avec la littérature grecque, et qu'elle était encore assez vivante pour influencer leur pensée et leur langue. Quel

helléniste nous dira ce qu'il entre du rythme de Sophocle dans les vers de Racine? Maintenant le latin lui-même est presque abandonné, et n'est plus connu que de quelques spécialistes. Mais la tradition gréco-latine s'est incorporée à notre pensée et à notre langue et le génie latin continue à veiller sur nous.

En guise de préface à cette édition, le Maître écrit :

Il n'en faut pas croire ce titre de *Génie Latin ;* on ne trouvera rien ici qui y réponde. C'est un acte de foi et d'amour pour cette tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble. Philosophie, art, science, jurisprudence, nous devons tout à la Grèce et à ses conquérants qu'elle a conquis. Les anciens, toujours vivants, nous enseignent encore.

Et ces quelques lignes, dans leur dogmatisme admiratif, résument tout un livre que M. Anatole France n'écrira sans doute jamais et pour lequel ce titre lumineux : « Le Génie latin » eût été une réelle enseigne.

§

On a trop souvent répété que l'œuvre d'Anatole France était presque purement intellectuelle : « La perfection même de son art lui a donné dans l'esprit du public la réputation d'un dilettante sans grande sensibilité. » C'est que sa sensibilité sait se maîtriser et se transposer en art au lieu de s'épancher directement. Mais il n'était pas possible qu'une œuvre aussi vivante, aussi personnelle, aussi passionnée ne fût pas l'expression disciplinée d'une sensibilité et d'une sensualité exceptionnelles. Aussi je pense que ce petit livre, à la fois passionné et raisonnable lui aussi, où Mme Marthe Borély a étudié **La Femme et l'Amour dans l'œuvre d'Anatole France**, sera plus qu'un « témoignage de piété féminine », mais une vraie vivification de l'œuvre du maître. On comprend mieux, après avoir lu ces pages où toutes les héroïnes des romans de France sont évoquées, à quel point l'auteur de *Thaïs* s'est versé lui-même dans ses œuvres et y a mis toutes les émotions de sa vie, artistiquement transposées. Mme Borély découvre dans l'œuvre de France « un mysticisme, une religiosité ardente, qui font de l'amour sa religion et de la femme sa seule divinité... » Il est, dit-elle encore, « un ami délicat et respectueux de la féminité qu'il a beaucoup exaltée et jamais rabaissée, un des rares glorificateurs de la femme qui soit de notre temps. Nul ne lui a mieux rendu justice et ne l'a plus finement observée dans les plus secrètes expressions de sa psychologie et de son esthétique. »

Et, par une analyse précise et subtile des livres de France, Mme Borély nous montre quelle conception le maître s'est faite de la femme et de l'amour : « Toutes ses héroïnes sont de belles et de païennes créatures, écrit-elle. Leur corps a la puissance et la grâce des

statues antiques; ce sont des êtres forts et volontaires. Aucune indigence d'esprit et de sentiment, mais une ardeur de la chair comme de l'âme »...Il sait bien que c'est « l'intelligence qui donne à la beauté des femmes tout son rayonnement et fait leur force irrésistible... » Toutes, de la race des amoureuses, « elles tiennent de leur seule faculté d'aimer une aristocratie certaine ».

L'amour est encore une expression de l'intelligence; il est, comme l'écrit Mme Borély à propos des amants du *Lys Rouge*, une « œuvre d'art rare comme toute perfection et inaccessible au commun des hommes », et tout son génie réside en ces subtiles souffrances que seules des sensibilités de choix peuvent à ce point ressentir.

Alors la sensualité devient infinie comme l'intelligence qui la crée, le goût de la chair se mêle si bien à celui de l'âme, qu'il semble impossible d'étreindre assez une chair qui concrétise l'âme et participe de son absolu.

Et c'est un vrai petit traité de l'amour ardent et mystique qu'écrit ainsi, autour des livres de France, l'auteur du *Génie féminin français*. On retrouve dans cet essai l'idée déjà insinuée et que tant d'exemples vivants certifient : le génie de la femme est dans sa beauté, car sa beauté comme son parfum font partie de son intelligence. Mais il n'y a pas de beauté féminine sans passion : « une femme qui n'a pas un cœur d'amante a déjà perdu sa beauté; elle a pris le voile.» On oublie ici qu'il s'agit de *Thaïs*, mais *Thaïs* n'est elle-même qu'une « incarnation de la femme éternelle » et le symbole de l'amour.

Que les amants écoutent encore ces conseils et ne fassent pas éprouver à leur maîtresse « cette colère des femmes à qui l'on offre l'amour physique pour seule nourriture et une joie résignée pire que la douleur ». Car c'est par l'âme qu'il faut entrer dans la sensualité de la femme. Il faut l'aimer, comme France l'a aimée : « chair et esprit, corps et âme ».

Il a confondu les lignes de son corps et ses rythmes intérieurs, la couleur de ses yeux et celle de ses pensées, la courbe secrète de son âme et celle de ses hanches, de ses seins, de son visage.

Il est, conclut Mme Borély, peu de si beaux exemples d'une si belle conception de la femme et de l'amour. Et cette conception est, plus encore que celle d'un grand artiste, celle d'un grand amoureux et d'un amant à la française.

§

J'ai reçu le cinquième fascicule des **Remarques** de M. André Suarès, qui contiennent ses dernières pensées et sa dernière philosophie : « Même au milieu du déluge, écrit-il, on peut faire l'ordre dans ses idées et pénétrer de lumière les passions qui nous emportent. » Ces lignes pourraient servir d'épigraphe à ces pages où la

critique se mêle aux poèmes et aux sentences. André Suarès, avec le même calme, la même maîtrise, le même souci d'art, fait en effet l'ordre dans ses idées et nous donne l'exemple de ne pas nous abandonner aux mensonges du sentiment. C'est avec une grande justesse qu'il analyse l'œuvre de Gœthe ; il faut n'avoir « aucun respect de la grandeur spirituelle, aucun amour de la poésie, aucun sens de la valeur humaine, écrit-il, pour disputer son rang à Gœthe. Il n'est pas seulement le plus haut et le plus vaste des Allemands ; il compte entre les dix ou onze plus grandes têtes du genre humain. »

Les plus grands événements, pour lui, ne sont pas ceux qui bouleversent la planète ; mais ceux qui changent le plan de nos idées. Le sort des Etats l'intéresse moins que celui des arts et des sciences. Voilà ce qui s'appelle vivre en forme avec l'éternité.

Mais comment suivre M. Suarès dans la diversité de ses essais sur Marc-Antoine, Tolstoï et Dostoievski, Shakespeare ou Verlaine ? De très belle pages sur Verlaine, le moins rhéteur des poètes parce que le plus musicien. Et, par contraste, cette critique de Hugo :

L'énorme Hugo peut bien conduire la Grande Armée d'un bout à l'autre de l'Europe : il a la force des batailles et du canon. Egal aux triomphes, qu'il l'est peu à la grande aventure du cœur. Il est sans musique et il parle d'amour à vous en dégoûter.

Et j'aime encore ceci : « Sa bonhomie et son honnêteté sont plus écœurantes que toutes les luxures ; il brandit sa virilité comme un ostensoir bourgeois. » Mais revenant à Verlaine, il conclut qu'on ne trouve un tel sentiment si profond, si intense que dans Shakespeare « et deux ou trois fois dans Gœthe ». Verlaine, dit-il, a le privilège de la mélodie parfaite.

§

Une reine parle : la Reine d'un petit pays, comme le dit elle-même la reine Marie de Roumanie, qui intitule son livre : **Mon Pays**.

Jadis je fus pour ce peuple une étrangère ; maintenant je lui appartiens et c'est justement parce que je viens de si loin, que j'ai été plus à même de le voir avec toutes ses bonnes qualités et tous ses défauts.

La Reine, en effet, visite son nouveau pays d'élection avec une curiosité pleine d'amour, et après avoir lu son petit livre où elle nous dit ses pèlerinages aux monastères et aux couvents, qui sont demeurés là-bas un peu ce qu'ils devaient être en France au Moyen-Age, aux Eglises qui contiennent tant de naïves splendeurs, aux paysages vastes et somptueux, on comprend la Roumanie comme si on venait soi-même de la parcoucir.

C'est qu'en effet, la reine Marie nous fait entrer, avec elle, dans chaque village, et dans chaque demeure où elle a tenu les petits

enfants dans ses bras. Elle a écouté les chants des paysans, ces chants qui sont l'expression la plus directe de l'âme d'un peuple. « Ces chants sont tristes, dit-elle, et lentes les danses. Il est rare que ce peuple s'anime dans le plaisir ou qu'il élève la voix »... Ils dansent infatigablement, écrit-elle de ses Roumains, « mais même alors ils ne sont ni gais ni bruyants, mais solennels et pleins de dignité, et leur plaisir se déploie mesuré, sans hâte. Leurs chants sont des plaintes infinies... » C'est que la Roumanie fut toujours, dès ses origines, un pays en proie aux invasions : elle se souvient de ses souffrances, et il y a dans son âme une sorte de résignation qui s'exprime dans son chant et dans sa plainte. Lorsque la reine Marie écrivit ce petit livre où elle exaltait les traditions de son pays, elle ne se doutait pas que de nouvelles heures tragiques allaient sonner pour lui... Mais voici que penchée vers un blessé de la grande guerre, elle entend ces mots, qui sont aussi notre souhait : « Que Dieu te protège... Que tu règnes un jour sur tous les Roumains. »

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

Science et Philosophie religieuses. Lanoë-Villène : *Principes généraux de la Symbolique des religions* ; 1 vol. in-12, 6 fr., Fischbacher, 1916. — G. Julliot de la Morandière : *Hermès et l'Œuvre d'Homère* ; 1 vol. in-8, Bibliothèque des Entretiens Idéalistes, 1917. — A. J. Balfour : *L'Idée de Dieu et L'Esprit Humain* ; 1 vol. in-8, 9 fr., Bossard, 1916. — A. Piat : *Idées directrices de Morale Chrétienne* ; 1 vol. in-12, 3 fr., Alcan, 1917. — A. E. Sertillanges : *La philosophie morale de saint Thomas d'Aquin* ; 1 vol. in-8 de la Collection Historique des grands philosoohes, 10 fr., Alcan, 1916. — Augustin Fliche : *Etudes sur la Polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII ; Les Prégrégoriens* ; 1 vol. in-12, 3 fr. 50, Société française d'Imprimerie et de librairie, 1916. — André Bellessort : *Saint François Xavier, L'apôtre des Indes et du Japon* ; 1 vol. in 16, 3 fr. 50, Perrin, 1917. — Memento.

La science religieuse vient de s'enrichir d'une très importante contribution : **Principes généraux de la Symbolique des Religions**, de M. Lanoë-Villène. Par l'ampleur du sujet, ce livre rappelle *l'Orpheus* de M. Reinach. Mais il ouvre des voies nouvelles et saisit le lecteur par la simplicité d'une systématique originale.

Il existe une religion primitive et universelle ; fond commun de toutes les religions sans exception. Religion dont on retrouve dans les Védas des vestiges nombreux, mais qu'on ne pourrait pourtant reconstituer sans l'aide d'Homère ; car c'est dans les poèmes homériques que ses restes sont les plus beaux et les mieux conservés. D'après M. Lanoë-Villène, celui qui veut comprendre quelque chose aux vieux symboles doit négliger le témoignage des Grecs de notre antiquité, notamment des Platoniciens qui n'ont à peu près rien compris à l'ésotérisme de leur religion, à commencer par Socrate qui est un de ceux qui ont dit sur la religion le plus

de pauvretés (p. 11). « Il ne saisissait rien du tout à l'ésotérisme de l'Iliade et de l'Odyssée et il se moquait parfois des idées scientifiques les plus sensées qu'il entendait discuter autour de lui. C'est ainsi, par exemple, qu'il bafoue Anaxoras lequel disait que la lune recevait sa lumière du soleil. »

D'une façon générale, l'auteur semble tenir en médiocre estime les exégètes spiritualistes, tel Philon d'Alexandrie, « celui qui a dit sur l'ésotérisme de la Bible le plus de sottises, autant pour le moins que les Platoniciens sur les divinités de l'Olympe ; car il avait imaginé, à l'aide des Ecritures, une symbolique bourgeoisement morale qui ne reposait sur aucune base scientifique » (p. 267). — Il rejette d'autre part l'évhémérisme. — Une fois ces éliminations faites, il aborde sa propre symbolique.

Celle-ci est franchement naturaliste. M. Lanoë-Villène me paraît être un homme dans le genre de Théophile Gautier ; un homme pour qui le monde extérieur existe. C'est en physicien qu'il contemple le monde et qu'il interprète les symboles de la religion primitive. Ces symboles expriment avant tout des zones ou régions de notre monde physique, étagées au-dessus les unes des autres. « La première comprend la terre et l'intérieur du globe ; la seconde, l'espace qui s'étend dans le ciel entre la terre et la lune ; la troisième, le ciel situé au delà de la lune vers le soleil. » — La Trimourti est une expression géographique et cosmographique, si l'on peut dire, avant d'être une expression religieuse. « Primitivement les divinités trimourtiques emblématisent tout uniment les forces de la nature. » Ce n'est que secondairement, semble-t-il, qu'elles assument des fonctions métaphysiques différenciées, et se subdivisent en : « 1° dieux qui créent, habitant la zone solaire du ciel ; 2° ceux qui conservent, résidant dans notre propre atmosphère, et 3° ceux qui détruisent, dont la demeure est au plus profond des enfers. » (p. 20.) Les divinités trimourtiques se définissent plutôt par leur habitat que par leurs attributs moraux. La symbolique trimourtique se prolonge d'une symbolique de l'*Arc-en-ciel* et, par extension, d'une symbolique des couleurs dont le vert (la couleur qui est au centre du spectre) symbolise la région moyenne, notre ciel atmosphérique et les esprits qui le peuplent, les eaux célestes (les nuages), ainsi que la surface de la terre couverte de verdure ; la série extérieure au vert (jaune, orangé, rouge ; abréviée généralement en jaune ou en blanc) symbolise le firmament et les dieux qui l'habitent ; — et la série intérieure (bleu, indigo, violet, bleu sombre) représente l'Enfer et l'intérieur de la terre. La zone atmosphérique est l'habitat de l'Esprit de Dieu, *Narayana* (mot qui signifie l'Esprit sur les eaux), et est emblématisé par le vert.

L'auteur suit les avatars de la Trimourti s'épanouissant en toutes sortes de Triades et de Trinités, à travers les diverses religions. Il

passe ainsi en revue l'Inde, l'Egypte, l'Assyrie, les Scandinaves et les Celtes, les Chinois et les Américains précolombiens, la Grèce et enfin les Juifs et les Chrétiens. Les problèmes les plus généraux et les plus importants qui sont traités au cours de cet exposé sont ceux de la part à faire aux éléments nordiques et sudéens dans la structure et la genèse de la religion universelle, ainsi que de la part qui revient aux deux cultes rivaux qui se partagent l'influence durant de longues périodes de l'antiquité : l'apollinisme ou delphisme et le dionysisme. M. Lanoë-Villène ne met pas à part le judaïsme et le christianisme, dans lesquels il retrouve des éléments essentiels de provenance soit apollinienne, soit dionysienne.

Cet exposé clair, sobre, d'un style uni, exempt de toute déclaration homaisienne ou même voltairienne, paraît d'une excellente qualité intellectuelle. Et cette excursion à travers la forêt touffue des vieux symboles, autour des plus antiques sanctuaires de l humanité, s'accomplit sans fatigue et avec agrément, sous la conduite du savant guide.

M. G. Julliot de la Morandière, dans son livre **Hermès et l'Œuvre d'Homère**, souligne, lui aussi, l'importance des poèmes homériques. Dans le chapitre central de son travail intitulé : « L'Esotérisme d'Homère », il s'efforce de reconstituer la science cachée de l'Iliade et de l'Odyssée. Il signale les déités correspondantes aux planètes : Zeus (planète Jupiter) ; Phoïbos Apollôn (le Soleil) ; Arès (Mars) ; Aphrodite (Vénus) ; Hermès (planète Mercure) ; Séléné (La Lune) ; enfin Kronos (Saturne) ; et note quelques-unes de leurs influences sur une humanité livrée aux puissances de la destinée et aux effets de l'attraction planétaire. Il poursuit même ces perspectives jusqu'aux influences contemporaines et à la Comète de 1914 !

Laissons ces aventureuses spéculations et venons à des formes religieuses moins étrangères à notre pensée. L'éminent homme d'Etat anglais et philosophe spiritualiste M. A. James Balfour nous présente une habile et profonde défense du Théisme dans son livre : **L'idée de Dieu et l'Esprit humain**, recueil de dix conférences prononcées à l'Université de Glasgow, en 1914, sous les auspices de la Fondation Gifford spécialement consacrée aux études sur la Religion naturelle.

M. Balfour passe en revue les grandes valeurs humaines : valeurs esthétiques, éthiques et intellectuelles, et montre que ces valeurs ne prennent toute leur signification que si elles se rattachent à une vue spiritualiste de l'univers. En effet, la solution donnée au problème des origines de nos valeurs n'est pas sans réagir sur la noblesse ou l'indignité de ces valeurs mêmes et il n'est pas indifférent que ces origines soient sordides ou divines ; il n'est pas indifférent de voir en elles de simples sous-produits de l'évolution ou un don de Dieu à

l'homme. Pour les valeurs esthétiques, par exemple, il y a disproportion entre la place énorme qu'elles tiennent dans notre culture et dans notre pensée et le rôle qu'elles ont pu jouer dans la survie de l'espèce. La démonstration concernant les valeurs intellectuelles pourrait se résumer dans l'aphorisme de Montesquieu : « Quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents (1). » Dans le naturalisme, l'évolutionnisme, l'agnosticisme, nos valeurs perdent la moitié de leur prix. L'empirisme de Stuart Mill, l'agnosticisme de M. Leslie Stephen sont fort malmenés ; particulièrement cette dernière attitude que M. Balfour définit : « Une singulière combinaison d'arrogance intellectuelle et de timidité intellectuelle. » M. Balfour met au service de sa thèse une extrême richesse, finesse et souplesse de pensée. Il a besoin de se sentir assuré de la « valeur permanente » de l'effort humain. Est-ce indispensable? Cela dépend des natures. Il y a des tempéraments romantiques, plus sensibles à la fascination du Ciel Hasard, du Ciel Pétulance qu'à l'assurance confortable de l'éternel. Ces tempéraments trouveront plus émouvantes nos fleurs de beauté et d'intelligence si elles sont écloses par un jeu du hasard au bord d'un gouffre où elles seront tout à l'heure entraînées par une avalanche. L'éphémère a sa grâce et son mystère.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Dans son livre : **Idées directrices de la Morale Chrétienne,** M. Cl. Piat conclurait volontiers comme feu Faguet à la « démission » de la morale... laïque, au profit de la morale chrétienne, seule capable de remettre sur ses bases notre monde ébranlé. Il voit dans la vieille Charité chrétienne dont il revendique le primat sur la Justice le principe sauveur et la vraie « reine de la Paix ». Il réhabilite le principe de la non-résistance au mal, sans l'appliquer toutefois aux conflits entre peuples.

Un des monuments de l'Ethique chrétienne est la **Morale de saint Thomas d'Aquin** à laquelle M. l'abbé Sertillanges vient de consacrer un important volume de la « Collection historique des grands Philosophes » (Alcan), après avoir étudié la philosophie générale de l'Aquinate dans deux précédents volumes de la même collection. Cet ouvrage, d'une science sûre et d'une méthode parfaite, peut rendre de grands services à l'heure où l'enseignement de la Morale en France va vraisemblablement cesser de s'alimenter aux sources kantiennes pour se rapprocher du rationalisme aristotélique dont la morale thomiste est une des hautes émanations.

A l'histoire religieuse se rattache le livre de M. Augustin Fliche : **Etudes sur la Polémique religieuse à l'époque de**

(1) *Esprit des Lois*, L. I, ch. I.

Grégoire VII : Les Prégrégoriens, qui précise certains problèmes relatifs à la genèse des idées grégoriennes et notamment au rôle des premiers ouvriers de l'œuvre réformatrice de Grégoire VII : Léon IX, Pierre Damien, le Cardinal Humbert, Nicolas II. Ce livre qui venait d'être terminé quand la guerre a éclaté jette un jour nouveau sur certains aspects de cette grande lutte du sacerdoce et de l'empire qu'on a appelée la « querelle des investitnres » et montre que, dès avant la guerre, la science française savait se libérer des directions de l'érudition allemande.

Par exemple, ce à quoi aucun produit de l'érudition allemande ne saurait aspirer à se hausser, c'est la magnifique qualité littéraire et artistique du livre que M. André Bellessort vient de consacrer à **Saint François Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon**, livre d'un historien doublé d'un voyageur et d'un artiste. Ici l'hagiographie prend des allures de peinture d'histoire, de journal de Conquistador, presque d'épopée et de conte oriental. Et quelle évocation des milieux les plus émouvants du XVIe siècle naissant ! C'est l'Université de Paris ; c'est la Montagne Sainte-Geneviève toute frémissante sous les premières effluves orageuses de la Renaissance et de la Réforme ; ce sont ces collèges où se coudoient les porteurs des destins de demain : Calvin, Ignace de Loyola, François de Xavier, échappé de sa gentilhommière navarraise. Puis c'est le départ de Lisbonne et la navigation sur la Caraque, avec des scènes de mœurs à damner un saint. Puis, c'est l'Inde portugaise, Goa, toute grouillante de races versicolores, toute secouée des passions de volupté, d'orgueil et de meurtre, et de cette vie ardente et tropicale qui fascinait Nietzsche ; enfin c'est le Japon... le premier contact de l'Occident et de l'Extrême-Orient... On pourrait craindre qu'au travers de ces larges fresques la figure du Saint ne perdît un peu de son relief et qu'à la façon du spectateur du drame antique qui demandait : « Mais où est le dieu...? » le lecteur n'en vînt à demander : « Où est le Saint? » — Eh! bien ! non ; le Saint est toujours là, avec sa figure ascétique, ardente, fiévreuse, émouvante.... Et tout cela est conté dans une langue ferme, chaude, colorée, nombreuse, rythmée, savoureuse, somptueuse... Beau, très beau livre.

Memento. — A la Polémique religieuse se rattache le livre du marquis de la Vauzelle : *Le Secret de la Salette devant l'Episcopat Français*, qui traite d'un débat trop spécial pour que je puisse avoir un avis. — Il est encore beaucoup question de religion et d'appréciations sur la religion dans les deux livres suivants : *Pour les mieux connaître...*, du Dr Clément (Attinger, 3 fr. 1917), et : *En un gîte*, du Dr Raymond Tripier (3 fr. 1916, Alcan). Le premier de ces ouvrages est très favorable au catholicisme, à ses doctrines, son sacerdoce, ses usages ; le second lui est plutôt hostile. L'auteur se rattache aux tendances d'un matérialisme un peu homaisien

et traite sans nuances comme sans ménagement les croyances religieuses et spiritualistes en général. Il tient de même la philosophie en mince estime, ce qui, après tout, est encore une façon de philosopher.

Je termine par un lot de proses consolatrices, divinatrices, prophétiques, mystiques, voire apocalyptiques, plus ou moins suscitées par la guerre. Voici un opuscule intitulé *Méditation sur la Mort et l'Immortalité* (d'après Maurice Grant of Plymouth, Figuière, 1916), opuscule sûrement hérétique, puisque l'auteur conteste la valeur morale de la Rédemption divine par le Christ, mais croit à une rédemption par l'effort individuel. Voici *L'Heure du Consolateur*, par M. Pierre Antona ; *Essai de Mystique pour le temps présent* (Perrin, 3 fr. 50, 1917); *La Révélation française*, de M. Eugène Lévy (Perrin, 3 fr. 50, 1917) ; *Comprenons la vie*, notes extraites du carnet de campagne d'un médecin inconnu (Librairie Phily, Lyon). — Tout ces ouvrages seraient des chefs-d'œuvre si seule la bonne intention comptait. — Mais elle est peu de chose en philosophie comme en art... M. Lévy nous parle de l'héliocentricité de l'esprit français par opposition sans doute avec la géocentricité de l'esprit allemand... De même l'auteur de *Comprenons la vie* nous assure « qu'il y aura la guerre tant qu'il y aura des esprits alourdis par la pesanteur, dont le géotropisme viendra heurter et combattre la libre ascension des esprits héliotropiques... » Ces deux auteurs communient dans l'obscur. Ils n'ignorent pourtant pas qu'un des traits de l'esprit français est précisément le culte des idées claires...

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Stanislas Meunier : *Histoire géologique de la Mer* ; Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion, 4 fr. — A. Berger : *Les Problèmes de l'Atmosphère* ; Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion, 3 fr. 50.

Nous devons savoir gré à M. Ernest Flammarion de continuer malgré la guerre à éditer de *nouveaux* livres, et en particulier des ouvrages de science pure. Il est bon que la vie de la nation continue à se manifester de multiples façons.

Le professeur Stanislas Meunier, qui, mardi dernier, au son des obus allemands, a commencé au Muséum une nouvelle série de leçons de géologie, vient de publier, dans la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, un de ses cours précédents : **l'Histoire géologique de la Mer**. Comme d'habitude, c'est un exposé des plus vivants et intéressants.

L'Océanographie est une science d'origine française. En 1725, Marsilli publiait l'*Histoire physique de la mer*, et y rendait compte des recherches qu'il avait effectuées dans le golfe de Lion. Vinrent ensuite : Chappe d'Auteroche (1722), Buache (1754), Aimé (1840), de Roujoux (1868), Dupetit-Thouars, de Tessan, Bérard, Delesse, Thoulet... Le Prince de Monaco a fondé à Paris l'*Institut océanographique*, mais il semble bien qu'il ne se soit pas rendu compte que

« l'océanographie est avant tout une science ayant les relations les plus étroites avec la géologie proprement dite ». En 1912, à l'inauguration du Musée de Monaco, on put constater, avec étonnement, l'absence de place laissée dans les salles et les vitrines pour l'exhibition, à côté des produits de pêche et de dragage, du moindre échantillon géologique. Ce fut l'oubli absolu et, semble-t-il, volontaire, de tout terme de comparaison entre la mer actuelle et l'océan des âges qui nous ont précédés.

Nous ne sommes plus au temps de Cuvier et d'Alcide d'Orbigny, où l'on croyait fermement aux « révolutions du globe », et à la succession d'époques bien distinctes.

Partant de l'hypothèse dite *actualiste*, que Constant Prévost, en France, et Charles Lyell, en Angleterre, se sont attachés presque simultanément à développer, on est arrivé petit à petit à considérer que la terre subit une évolution continue, sans interruption. La notion de l'activité continue implique forcément la comparaison entre le présent et le passé. D'ailleurs, « pendant que la biologie proclame l'unité des conditions marines depuis l'origine de la vie, les phénomènes purement inorganiques d'érosion et de sédimentation, dont les laboratoires océaniques sont le théâtre, témoignent avec non moins de force dans la même direction ». Par suite, l'océanographie géologique, historique, et l'océanographie proprement dite, actuelle, descriptive, sont en réalité les deux parties d'un même tout indissoluble; elles se complètent et s'éclairent mutuellement.

Un exemple remarquable est exposé longuement dans le livre de M. Stanislas Meunier : celui de l'évolution des dépôts calcaires au cours des âges géologiques. Actuellement, il se dépose au fond des océans une boue calcaire formée des carapaces calcaires d'animaux microscopiques pélagiques, et dite *boue à globigérines*. Or, comme l'a déjà indiqué Wallich, la craie à silex, caractéristique de la fin de la période secondaire, serait le produit de la transformation d'une boue toute pareille au sédiment actuel, mais déposée dans le fond des mers crétacées. Petit à petit, sous l'influence de la pression, de la chaleur, des eaux d'infiltration, le calcaire a pris une nouvelle structure : de terreux, il s'est transformé en « embryons de rhomboèdre »; en même temps, la silice des diatomées, des éponges, s'est dissoute et est venue se concrétionner en certains points, pour former les silex. La filiation entre la boue actuelle et la craie est confirmée par l'observation de termes transitoires. On peut de même démontrer que les différentes formations géologiques plus anciennes que le terrain crayeux renferment des calcaires qui représentent la suite de l'évolution rocheuse dont je viens de parler. Il est certain que la craie finira par se transformer en un calcaire oolithique semblable à celui qui caractérise une période plus ancienne, ou en un calcaire saccha-

roïde ; les marbres de l'époque primaire sont vraisemblablement d'anciennes boues calcaires, d'anciennes craies transformées par le temps. Ceci suffit pour montrer « à quel point le domaine géologique est animé de cette activité incessante et s'oppose à l'immobilité qu'on s'était plu d'abord et instinctivement à lui attribuer ».

M. Stanislas Meunier applique des considérations analogues à la question de la *fossilisation* des animaux. L'auteur attribue, dans cette opération, un rôle très important aux microbes nécrophages. Il cite en particulier le cas de Bélemnites. Rien de la substance qui es constitue, et qui est de la calcite admirablement cristallisée, n'aurait appartenu à l'organisme du mollusque ; ce serait un résultat du remplissage du vide laissé par la consommation microbienne du protoplasma avec conservation plus ou moins importante des parois des cellules. La calcite n'aurait apparu dans le fossile que bien après la mort de l'animal ; le fossile aurait subi, du fait de l'environnement, une véritable transformation chimique au cours des âges géologiques. Pour avoir voulu exposer cette opinion, en mars 1917, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, M. Stanislas Meunier s'est vu refuser sa note, comme contraire aux dogmes classiques. Cet incident restera comme un témoignage de la liberté scientifique dont on aura joui au début du xxe siècle. Récemment, M. Ch. Richet, nommé président de la Société de Biologie, rappelait qu'on avait refusé, il y a trente ans, d'imprimer le mémoire où il indiquait pour la première fois le principe de la sérothérapie. La science officielle s'est toujours montrée conservatrice.

§

A l'Institut océanographique, trois professeurs traitent des questions de physique, de biologie et de physiologie, et, d'après M. Stanislas Meunier, la géologie ne se trouve pas représentée, ce qui est fort regrettable.

L'un de ces professeurs est précisément M. A. Berget, auteur d'un livre paru aussi dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique*, mais un peu avant la guerre : **les Problèmes de l'Atmosphère**. Je remettais toujours le compte rendu de cet ouvrage de vulgarisation scientifique. Je voulais à son propos faire quelques réflexions sur la question de la *prévision du temps*, question d'actualité, puisque toutes les offensives que nous avons tentées ont été commencées avec le mauvais temps, mais je craignais les rigueurs de la censure pour ce qui aurait pu paraître une critique de la conduite de la guerre. Je me décide enfin à donner l'opinion de M. Berget ; elle n'a certainement rien de subversif.

Il y a lieu de distinguer la prévision du temps à brève échéance et la prévision à longue échéance.

La position de l'Europe est très désavantageuse au point de vue de la

prévision immédiate des tempêtes : celles-ci viennent presque toutes de l'Ouest, mais pas forcément de l'Amérique, beaucoup prennent naissance en plein Atlantique. L'inspection des cartes météorologiques, interdites maintenant dans nos journaux, fournissait souvent des indications précieuses. Un Français, Gabriel Guilbert, a imaginé une méthode appliquée en Allemagne et en Hollande, mais pas en France, — nul n'est prophète en son propre pays, — et qui a donné des résultats remarquables. Elle est basée sur la notion du *vent normal*. Quand il existe entre deux points de la Terre une différence de pression, le vent doit souffler de la haute pression vers le point où la pression est plus faible, et avec une vitesse déterminée par la différence de pression. Mais le vent peut être *anormal* par excès ou par défaut. Guilbert a énoncé trois règles qui, lorsqu'il s'est formé une *dépression*, permettent de dire dans quatre-vingt-dix pour cent des cas, si celle-ci se calmera ou s'irritera davantage, dans quel sens elle se dirigera, et surtout de quel côté vont se développer les plus hautes pressions... Notre aviation aurait tout intérêt à connaître ces règles.

La prévision du temps à longue échéance a toujours tenté l'esprit de ceux qui étudiaient l'atmosphère ; toujours on a essayé de trouver des lois de *périodicité* dans les manifestations des phénomènes atmosphériques. Aujourd'hui la question est entrée dans une voie qui paraît devoir être très féconde : en considérant le rayonnement solaire on commence à trouver la clef du mystère. Un chapitre très impressionnant du livre de M. Berget est celui qu'il consacre à « l'électricité de l'atmosphère ». Le soleil est le centre d'un immense et puissant champ électro-statique, dans lequel la terre se déplace ; aussi doit-il exercer une action, soit génératrice, soit modificatrice sur le magnétisme manifesté par notre planète. De plus le soleil émet des particules d'électricité négative, qui sont lancées jusqu'à nous. D'autre part, M. Deslandres est l'auteur d'une importante théorie, d'après laquelle les phénomènes électriques de l'atmosphère terrestre, ainsi que les phénomènes magnétiques dont la terre est le siège, peuvent s'expliquer par des courants de convection électrique qui traverseraient l'espace interplanétaire et émaneraient de la masse centrale. Enfin on a comparé le soleil à un immense oscillateur électrique, analogue à ceux utilisés dans la T. S. F. L'activité solaire est variable, et varie suivant certaines lois qui sont à l'étude. Or, pour comprendre les phénomènes météorologiques, il est de toute nécessité d'envisager les rapports entre l'activité solaire et les grands mouvements de l'atmosphère terrestre. Aucun phénomène terrestre n'échappe à l'influence solaire : aurores polaires, tempêtes magnétiques, perturbations électriques, cyclones, orages, pluies, phénomènes sismiques...

La marche des automobiles, le vol des avions, sont soumis eux-mêmes à l'influence du soleil ! Les chauffeurs, les aviateurs savent que leurs moteurs « marchent mieux » au lever et au coucher du soleil, et on a pu évaluer jusqu'à 10 pour cent l'importance de cette amélioration ; le soir, par un beau temp, les automobiles marchent mieux, quand on traverse des forêts. Or, précisément au lever et au coucher du soleil, le champ magnétique terrestre présente deux maxima auxquels correspondent deux minima d'ionisation de l'air. Le nombre des ions (particules électrisées) est moindre au commencement et à la fin du jour; or les ions sont des centres de condensation pour l'essence de pétrole, comme pour l'eau ; quand les ions abondent dans l'air, ils condensent l'essence autour d'eux dans le carburateur, et empêchent ainsi sa vaporisation complète et son mélange avec l'air ; la carburation est moins bonne alors, et le moteur fonctionne moins bien. D'autre part, dans l'air humide des forêts, les ions s'éliminent mieux.

M. Berget insiste beaucoup sur l'influence du soleil en météorologie, mais il ne parle guère de l'influence de la lune. Les événements récents semblent montrer qu'il a tort. Peut-être pourrais-je revenir sur cette question.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Papus : *Ce que deviennent nos morts*, La Sirène, 3 fr. — F. Ch. Barlet : *L'astrologie et la guerre*, Id., broch. 1,50. — Adina : *La Chair tangible de l'Infini, L'Astre-Dieu*, L'art Indépendant, 3,50. — Memento.

On a dit quelquefois que Papus ne croyait pas à tout ce qu'il enseignait ou écrivait. On n'aura plus de doute lorsqu'on aura lu son dernier ouvrage : **Ce que deviennent nos morts**, suivi de **Méditations sur le Pater** et de trois opuscules posthumes : *Saint-Yves d'Alveydre*, *Comment on se défend contre l'envoûtement*. *Le jeune soldat*.

En effet, son livre est un acte de foi dans les enseignements de l'occultisme sur la constitution de l'homme et l'après-vie. « L'auteur, déclare Papus, ne cache pas que, personnellement, il est convaincu de la survivance de l'être au delà de la mort, et de la possibilité, dans certains cas, d'établir un rapport entre le plan où vit le « mort de la Terre » et le plan où pleurent et souffrent les habitants de la dite terre. » Et il ajoute qu'il a fait « cette déclaration..., afin de ne pas laisser considérer ce travail comme la compilation d'un sceptique. »

Il divise son étude en quatre sections qu'il fait correspondre aux quatre parties du sphinx antique : l'Aigle, l'Homme, le Lion, le Taureau. Dans la première, il traite de l'intuition féminine et de l'idéal ;

dans la deuxième, de la constitution de l'homme, de la mort, de l'évolution des trois principes et du cerveau humain; dans la troisième, des trois plans, des forces qui y agissent et de leur communication entre eux et de l'union du visible et de l'invisible, de la foi active et de la prière; dans la quatrième enfin, de ce qu'est la mort pour le philosophe, des voyages des morts.

Il termine par quelques considérations concernant la mort pour la patrie.

Son ouvrage est complété par de belles méditations sur le Pater, par quelques notes intéressantes sur Saint-Yves d'Alveydre et ses œuvres et par un exposé de la manière dont on peut se défendre contre l'envoûtement. L'envoûtement, dit-il, est « l'empoisonnement de l'astral d'un être par la haine d'un autre ».

Il paraît que le charbon de bois « absorbe les fluides psychiques ». Si l'on est sous l'influence de mauvaises pensées d'un être malfaisant, il est bon de porter autour de soi du charbon de bois. Les mauvais fluides envoyés iront s'absorber dans le charbon au lieu de pénétrer dans notre astral.

Quand le charbon n'agit pas assez vite, on peut aider son action par l'emploi des signes dits : signes magiques. Ces signes se rapportent à des hiéroglyphes et à des images du monde invisible ; ce sont des lettres du langage des êtres invisibles, sur lesquelles ils ont une forte action.

En outre, « comme la force employée par les envoûteurs est de la famille de l'électricité », on peut, par des pointes, agir sur cette force exactement comme sur l'électricité.

L'épée du magicien, le couteau du bon sorcier, le clou emmanché sur un bâton de l'ignorant, sont des instruments de défense effective contre ces forces lorsqu'elles ont atteint un dynamisme tel qu'il y a production des phénomènes constituant la maison hantée.

Donc on peut se défendre en s'entourant de pointes, exactement comme on défend une maison contre l'électricité par l'emploi des paratonnerres.

L'auteur de la brochure **L'Astrologie et la Guerre**, M. F.-Ch. Barlet, est certainement le doyen des occultistes actuels. C'est l'un des plus sérieux et des plus compétents. Tous ceux qui le connaissent l'aiment et le vénèrent.

L'application des règles astrologiques à une personne quelconque est de beaucoup plus facile qu'à une nation et surtout qu'à un ensemble de peuples. « Ainsi, pour suivre la guerre actuelle, déclare M. Barlet, il faut combiner plus de vingt-cinq thèmes différents, avec leurs progressions (ou développements dans le temps), ce qui en double au moins le nombre. Cette difficulté est la moindre ; il y en a d'autres inévitables dans les circonstances actuelles. D'abord la défectuosité ou la rareté des données nécessaires à la solution des pro,

blèmes posés ; elle est particulièrement sensible en matière sociale, surtout pour les événements internationaux. L'origine exacte manque presque toujours ; on n'y peut suppléer que par des phases remarquables dans la vie des nations, ou par le thème d'un souverain ; mais encore le choix entre ces succédanés est-il bien difficile et incertain. Ensuite, nous manquons de base certaine pour fixer la valeur relative et l'intensité des influences que nous avons à apprécier ; dans une science exacte, elles devraient être mesurées avec précision ».

Ces réflexions sont très justes et on ne peut que les approuver. Elles montrent qu'il est *impossible* de dresser un horoscope exact d'une nation quelconque et par suite d'en tirer des pronostics certains. On n'en peut inférer que des hypothèses qui généralement ne s'accordent pas avec les faits.

M. Barlet est d'avis que les astrologues de l'antiquité, en particulier les Chaldéens, avaient développé et perfectionné l'astrologie à un point que nous sommes encore loin de pouvoir atteindre. Au reste, nous n'en savons pas plus que ce que nous en a conservé Claude Ptolémée dans ses œuvres astrologiques, dont, entre autres, les quatre livres des *Jugements des Astres*.

L'Astre-Dieu est le premier volume d'un ouvrage qui en comprendra deux autres. Leur titre général est : **La chair tangible de l'Infini**. Ce dernier titre me paraît très obscur et en même temps très contestable. Ainsi voilà un auteur — M. Adina — qui affirme connaître la *chair* de l'Infini et que cette chair est « tangible ». On croit rêver lorsqu'on lit de pareilles affirmations. J'ai expliqué, dans une précédente chronique, qu'entre l'Infini et le fini, il n'y a pas de *commune mesure* et que, par suite, l'homme, qui est un *fini*, matériellement et même intellectuellement, ne peut comprendre l'Infini. C'est pourquoi toutes les définitions que l'on donne de l'Infini sont fausses.

Pour M. Adina, l'Astre-Dieu, c'est le soleil. Je doute fort que les théories qu'il émet sur le soleil et le système dont il est le centre soient approuvées des astronomes. Il paraît que les planètes « servent à entretenir, par leurs vibrations et leurs effluves, la force magnétique solaire », ce qui permet au soleil « d'émettre, sans trop de fatigue, l'énorme énergie dont il dispose » (p. 83). Le soleil a d'ailleurs un « appétit formidable ».

Nébuleuses gazeuses assez imprudentes pour s'approcher de lui ; Météorites, Uranolites, tout est absorbé sans jamais rassasier cet ogre. Bien plus, tous les onze ans, cet appétit formidable semble s'éveiller, et il avale, c'est le mot, des tonnes kilométriques de matières...

Mais le Soleil ne garde pas toutes ces conquêtes ; il projette en même temps une imposante quantité de poussières et de blocs, lesquels vont

errer dans l'Infini. Il dématérialise des particules matérielles pour en créer des ondes lumineuses, électriques, etc., etc., dont il bombarde les plaines célestes...

Sans aucun mystère, le Soleil nous fait voir que, pour exister, il mange c'est le mot, des corps de même composition que la sienne (p. 76).

Le Soleil est à la fois « chaud et froid » ; il est aussi androgyne, c'est-à-dire à la fois mâle et femelle, comme notre père Adam, avant sa chute, suivant la théorie occultiste.

Il « paraît être de la catégorie des natures calmes, suivant paisiblement sa route, ayant même choisi l'une des parties les plus denses de notre nébuleuse en compagnie d'autres étoiles aussi sages que lui » (pp. 85-86).

Par son équateur, le Soleil nourrit et crée toutes les parties matérielles de son Univers ; c'est le siège de sa vie physique et de son système circulatoire matériel (p. 88).

Le Soleil, âme immense, nous contient en ses flancs, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur. Par lui toutes les vies existent et sont agissantes ; par sa force, il nous soutient dans l'Infini « comme une rangée de perles », dit la *Bhagavad Gita* hindoue. Notre monde et toutes les autres planètes lui doivent leur naissance.

Il est le Dieu de toutes les formes sensibles et de celles qui ne le sont pas pour nos sens (p. 90).

Je ne sais pourquoi l'auteur place Vulcain au-delà de Neptune (voir les figures 22 et 23), alors que les astronomes le situent entre Mercure et le Soleil. Mais son existence n'est qu'hypothétique, puisqu'on ne l'a pas encore découvert.

Memento. — *L'Hexagramme* des frères Simon-Savigny, dont la publication était suspendue depuis le début de la guerre, vient de reparaître au commencement de l'année. Le dernier numéro (mars-avril 1918) contient une étude de G. Simon-Savigny sur *Nos affections au delà de la mort*, le compte rendu d'une causerie de Manœl Gabisto sur le poète *Jean Ott* et un intéressant article sur *l'Origine des Fêtes de l'Eglise et leurs Rapports avec l'Astrologie*. On connaît depuis longtemps ces rapports. Le catholicisme n'a fait que copier, sur ce point et sur bien d'autres, les religions antérieures.

Dans son gros ouvage sur *l'Origine de tous les cultes*, paru en 1794 Dupuis s'est efforcé d'expliquer l'origine de tous les dieux et de toutes les religions par l'astronomie et la physique ancienne. Ce point de vue renferme une grande part de vérité, mais il ne suffit pas à expliquer tous les enseignements des diverses religions.

JACQUES BRIEU.

LES JOURNAUX

La notion de peur morbide et la justice militaire (Le Progrès Médical, 30 mars). — *Le spiritualisme traditionnel de la France* (Paris-Midi, 20 avril). — *La personnalité géographique de la France* (Le Figaro, 17 avril).

Je trouve dans le **Progrès médical** une communication du Dr Paul Voivenel à la société médico-psychologique sur la peur morbide acquise où le psychiatre — et c'est une question de la plus actuelle importance — demande que l'on fasse entrer la notion de peur morbide dans la justice militaire.

On ne lira pas sans émotion les graves conclusions de ce rapport qui nous évoque certaines images de justice trop précipitée.

Après avoir noté le rôle bien établi de la prédisposition, de l'hérédité « cause des causes » dans les cas d'émotivité morbide, le Dr Voivenel signale l'importance de plus en plus grande « des causes occasionnelles qui paraissent, dans nombre d'observations, être le facteur étiologique des troubles de l'esprit ».

Vivant parmi les malades et surtout avec ceux qui sont sur le point de le devenir, le major a pu noter « sur le sujet normal, réactif de choix, les effets du surmenage émotionnel, non seulement les effets des émotions violentes, mais aussi ceux des petites émotions indéfiniment renouvelées.

Et c'est ainsi qu'on s'aperçoit que l'homme ne s'habitue pas aussi facilement qu'on l'a écrit à cette vie anormale, et qu'après l'accoutumance, il finit par faire de l'*anaphylaxie émotionnelle* ; c'est ainsi que le médecin peut éclairer le commandement sur la constitution organo-psychologique du courage et l'aider à perfectionner la culture de cette exubérance d'énergie qu'est l'esprit offensif ; c'est ainsi qu'il peut donner la formule de certains malaises, expliquer pourquoi une troupe admirable à midi peut d'autant mieux flancher le soir qu'elle a été plus admirable ; montrer pourquoi les volontés tendues ont leurs « coups de fouet » comme précisément les muscles d'athlètes ; pourquoi (pour employer un terme sportif très expressif) elles « se claquent » ; c'est ainsi enfin qu'il peut observer les lois de l'énergétisme nerveux qui nécessite non seulement le repos physique, l'hygiène alimentaire, mais encore et surtout le repos émotionnel. Les aliénistes que leur bonne chance plaça dans les bataillons ont pu y faire d'excellentes études médico-psychologiques.

Chargé depuis 1914 des expertises médico-légales devant le conseil de guerre, l'auteur, s'en tenant, comme il le dit, aux côtés strictement pratiques, demande l'appui de la société médico-psychologique à seule fin de pouvoir dire à la justice militaire : « *La peur peut, dans certaines conditions, être un motif d'indulgence et non un motif de plus grande rigueur ; le poltron est différent du lâche.* »

Il serait oiseux de recommencer ici le diagramme des paniques, la pein-

ture de cet état nerveux vibrant et tendu des batailles où tout est contagieux et quasi-magnétique, où se déclanche aussi facilement et la fuite en avant qu'est l'assaut, et la fuite en arrière ; où l'exemple d'un héros et le cri d'un lâche peuvent entraîner la victoire ou la défaite. Nous voudrions simplement noter l'impression que nous avons eue d'une sorte de confusion mentale légère et générale, *grégaire*, disions-nous, qui expliqua quelques défaillances au début, que le médecin comprend à merveille et sur laquelle nous avons rédigé une note.

Au début, l'action de la fatigue et de l'émotion sur les réservistes, inentraînés et à l'une et à l'autre, fut intense.

Notre première bataille (Amel, Eton, Etain) fut précédée de 10 jours de marches forcenées et fut une surprise. Le soir, beaucoup de nos hommes dont les chefs avaient été tués s'en allaient désorientés, obnubilés sur les routes incertaines, s'endormaient sur le bord des fossés, ayant des hallucinations hypnagogiques. Réveillés, ils sursautaient, criaient, s'effaraient. Dans une grange, un aide-major, réveillé ainsi, s'enfuit hagard, hurlant : « Les Uhlans », et déclancha une terrible panique. Que de soldats du jour, jetés sans transition dans la fournaise, brutalement surmenés ainsi, physiquement et émotionnellement, s'en sont allés isolés ou groupés jusqu'à la ville fortifiée voisine, où des chefs et des médecins, qui n'avaient vu que les reflets de la bataille, les traitèrent avec une peu compréhensive brutalité.

L'auteur note encore, dans la bataille défensive, sous les bombardements implacables, l'apparition progressive d'un état de stupeur « qui se traduit d'abord par ce que le soldat appelle sans élégance « l'abrutissement », puis par une indifférence émotionnelle qui tombe *brusquement* sur nous comme un brouillard, au moment où l'affectivité est épuisée. « La bataille fait dormir », dit le combattant. Cet état de stupeur affective existe chez beaucoup de prisonniers, qui ne se rendent pas, mais « *sont cueillis* ».

On voit, écrit le Dr Voivenel, l'intérêt médico-légal, de justice sociale de ces quelques considérations. Et il ajoute :

Le combattant qui *sent* plutôt qu'il ne discrimine (et n'est-ce pas la bonne manière de se représenter les troubles de l'émotivité et les chutes brusques du caractère ?) en tient compte. L'indulgence des aristocrates du risque est en effet plus grande qu'on ne croit, et il y aurait à ce sujet une intéressante comparaison à faire entre les Conseils de guerre du front et ceux de l'intérieur, ou mieux, entre les Conseils de guerre où prédominent les vrais combattants, les soldats, et ceux composés surtout de « militaires ».

Lorsque notre Conseil de guerre divisionnaire juge deux officiers d'infanterie qui ont « flanché » en septembre 1916 à Vaux-Chapitre, au nord de Verdun, dans un secteur férocement agité où l'on ne sortait d'un bombardement que pour partir à l'attaque ou à la contre-attaque, il n'oublie pas que l'un des deux coupables, jeune et impressionnable, vient en droite ligne du Maroc, et n'a pas eu le vrai baptême du feu... car feux du Maroc sont aujourd'hui feux de brindilles ; il n'oublie pas que l'autre, au front depuis le début, a fait ses preuves et s'honore d'une croix de guerre

bien gagnée. Les Jeunes « Briscards », chefs de section, le Colonel qui préside le Conseil de guerre, se souviennent qu'ils ont eu à s'accoutumer et que les armoiries du soldat ne se gagnent toujours pas à la première affaire ; ils se souviennent aussi que ces armoiries sont lourdes a porter et que les épaules fatiguées (Hercule dut bien jadis passer son fardeau à Atlas) peuvent, involontairement et transitoirement, les laisser tomber ; ils savent enfin que les occasions de se racheter ne manqueront pas et que les officiers payent en général royalement ces dettes d'héroïsme.

Poursuivant son analyse de l'émotivité morbide, le Dr Voivenel note ces émotions renouvelées, imperceptibles souvent, qui sont comme la pluie fine qui mouille parfois mieux qu'une averse passagère : « Les émotions incessantes flétrissent l'esprit de combativité et d'offensive. »

Et c'est parce qu'il sait cela, parce qu'il l'éprouve que le médecin de bataillon est indulgent pour ses poilus. J'ose m'enorgueillir, en trois ans et demi de guerre, de n'avoir jamais puni ou fait punir un combattant.

Je suis obligé de renvoyer au texte du Dr Voivenel pour tous les exemples qu'il donne. Il en déduit :

On sait aujourd'hui qu'il existe *une peur morbide acquise*, que le *courage* n'est pas une qualité simple et toujours identique à elle-même, qu'on n'est pas toujours courageux comme on est toujours brun ou blond, et que par conséquent la peur (*dans certaines conditions, bien entendu*, que l'enquête doit élucider) peut être un motif d'examen mental de l'accusé.

J'ai soin de souligner : « *dans certaines conditions.* »

Et voici ses conclusions :

L'observation démontre que la guerre agit sur l'émotivité, de façon transitoire ou chronique, par toutes les causes d'altération de la personnalité organique, nerveuse et mentale.

D'autre part, l'émotivité constitutionnelle préalable augmente l'action des altérations organiques et assombrit le pronostic des blessures et des commotions.

D'une part, les altérations organiques et nerveuses, les blessures, les commotions, après leur guérison, peuvent laisser une émotivité morbide consécutive d'une durée parfois très prolongée.

L'émotion seule peut enfin créer l'émotivité, soit par sa violence, soit par sa répétition, son action étant décuplée par toute prédisposition héréditaire ou acquise.

Fréquemment le seul trouble psychique constaté est nettement limité à la sphère affective et, dans ces cas, on n'observe que des signes de poltronnerie dont la nature pathologique doit être recherchée.

Il y a donc lieu de faire entrer la notion de peur morbide dans la justice militaire. S'il importe pour le salut du pays que la lâcheté soit punie implacablement, il importe non moins que la peur soit reconnue dans ses rapports avec l'émotivité morbide.

Lorsque au cours de la procédure d'un délit dû à la peur et dans les pièces du dossier :

On reconnaît soit une hérédité vésanique, soit une hérédité nerveuse;

Lorsqu'on reconnaît ou soupçonne soit une débilité mentale, soit une débilité physique;

Si, à la suite d'une blessure, d'une commotion, d'une maladie, on constate une modification indiscutable du caractère de l'énergie du sujet;

Si, la même constatation s'impose, soit après une crise émotionnelle violente, soit après une longue période de tenue militaire excellente qui fait que le délit étonne les chefs et les camarades;

Dans ces conditions, il y a intérêt à ce que la justice militaire soit éclairée par une minutieuse expertise médico-psychologique faite par un médecin spécialiste.

Aux armées, le 26 janvier 1918.

J'ajoute que la question a été portée à la société médico-légale où les conclusions ont été adoptées à l'unanimité et très appuyées par le Professeur Ernest Dupré, le psychiatre le plus autorisé de la Faculté de Paris.

§

Dans **Paris-Midi**, M. Marius Leblond oppose au matérialisme allemand qui s'est monstrueusement associé au maximalisme russe, — autre forme d'un matérialisme à la fois imbécile et destructeur, — le spiritualisme historique de la France, qui nous vient, dit-il, de la tradition celtique :

On n'a trop souvent vu dans la France qu'une civilisation latine. Cette erreur provient des pédantismes de la Révolution et surtout de l'Empire qui nous ont trop étroitement rattachés aux Romains. A cause de Napoléon III, parce qu'il avait composé un livre sur César, notre musée des antiquités nationales de Saint-Germain est consacré au bourreau de Vercingétorix au lieu d'être voué à cet immortel et pur précurseur de Jeanne d'Arc. Or, nous sommes bien plus Celtiques que Romains : c'est l'altruisme et le mysticisme celtiques qui, après les temps gallo-romains et mérovingiens, viennent accomplir leur résurrection dans l'épopée historique des croisades, le cycle spirituel de la Table Ronde, l'art gothique. La France « fille aînée de l'Eglise » s'assimile les plus ardentes et délicates traditions de l'Orient, de la Grèce, de Rome : la beauté voluptueuse de la Méditerranée s'ennoblit des chastes méditations de la sagesse et de la rêverie bretonne et irlandaise. Les guerres protestantes du XVIe siècle amènent, non point des « compromis » comme dans les Empires Centraux, mais une conciliation nationale et un éclectisme rationaliste dont l'Encyclopédie est l'épanouissement en pleine monarchie chrétienne. La Révolution française n'est qu'une laïcisation du double christianisme français, et sous le symbole des trois vertus théologales républicanisées : liberté égalité, fraternité, s'accomplit une synthèse de spiritualisme éminemment opposée à l'absolutisme de Vienne et de Berlin. Contre la « lutte des classes » va de plus en plus réagir l'union sacrée patriotique au service des idées humanitaires pour la libération des nationalités.

Idées excellentes. A l'encontre de ce que l'opinion commune érige

volontiers en adage, le sentiment joue un grand rôle en politique. Dans notre histoire, d'ailleurs, l'importance du fait religieux ou mystique, celle de l'idée philosophique, aux époques laïcisées, aussi bien que la force de certain sentiment capable de remuer un peuple entier apparaissent considérables.

Notre spiritualisme historique est une force. « Par cette force, conclut M. Leblond, la France peut rallier la démocratie des deux mondes. Elle peut même déclencher enfin le concours de la papauté. »

Hélas ! je crains bien que le Vatican ne soit pas très spiritualiste.

§

La France est certainement l'un des pays du monde où l'unité nationale s'est le plus complètement faite, et, cependant, elle est aussi l'un de ceux qui offrent, au point de vue géographique, la plus grande diversité. Il y avait, sur notre sol, tous les éléments nécessaires pour constituer des peuples très différents. Si un seul peuple y vit, à présent, si nous avons réussi à conquérir « l'individualité géographique », nous ne le devons pas à la nature; cette individualité, écrit M. Julien Benda, dans un article du **Figaro** où, *En relisant un maître*, il commente les idées de M. Vidal de la Blache, nous la devons à « une activité de l'homme conférant l'unité à des matériaux qui par eux-mêmes ne l'ont point ».

Si la France, par exemple, est une « personne » géographique, ce n'est point en raison d'on ne sait quelle unité de climat, ou de faune, ou de flore, ou de constitution géologique ; les faits démentent cette unité et la France, malgré le fameux cliché, n'est rien moins qu' « un cadre fourni à l'histoire par la nature » ; si cette contrée est une personne, c'est par l'effort de ceux qui l'habitèrent, lesquels vinrent établir une connexion entre des traits épars et surent « aux effets incohérents des circonstances substituer un concours systématique de forces ». Conception moins intéressante peut-être encore par la vérité qu'elle énonce que par la forme d'âme qu'elle exprime ; nous y retrouvons une fois de plus cette structure morale, dont Proudhon et Michelet sont les grands exemplaires, qui veut que l'histoire de notre planète soit un effet de la volonté humaine et non d'une fatalité aveugle et sans conscience.

De cette idée centrale, l'auteur tire des conséquences qui donnent singulièrement à penser. D'une part, la politique d'une nation doit toujours s'inspirer du mouvement qui créa son être géographique ; l'étude de ce qu'il y a d'essentiel dans les conditions géographiques de la France « doit être ou devenir plus que jamais notre guide ». D'autre part, la formation de cet être géographique, loin qu'elle soit une œuvre terminée, est une œuvre seulement commencée, et à l'affirmation de laquelle les contemporains doivent travailler : « Nos générations auraient tort de se complaire au spectacle du passé au point d'oublier que dans nos montagnes, nos fleuves, nos mers, dans l'ensemble géographique qui se résume dans le mot France, bien des énergies attendent encore leur tour. » Autrement dit : la maturité

géographique de la France n'est point derrière nous, mais devant nous, — si nous le voulons.

Cette idée du maître français, Vidal de la Blache, qui, dans son Tableau géographique de la France, fait de la personnalité géographique d'un pays une œuvre de volonté, passa de l'autre côté du Rhin. M. Julien Benda nous fait assister aux avatars qu'elle subit en pénétrant dans l'entendement d'un géographe allemand, Frédéric Ratzel, « dont on ne saurait nier l'originalité ni la profondeur, et auquel, d'ailleurs, Vidal de la Blache s'est plu à rendre hommage ».

Il enseignait, lui aussi (Ratzel), vers 1890, que la personnalité géographique d'une contrée naît surtout de la volonté de ceux qui l'habitent et que l'avenir d'un peuple dépend, au fond, de sa compréhension de la terre. Mais l'analogie s'arrête là ; tandis que notre compatriote nous invite à la compréhension de *notre* terre, à l'exploration de *nos* montagnes, de *nos* fleuves, de *nos* mers, tandis qu'il nous met en garde (*ouv. cit.*, p. 53) contre des velléités d'expansion territoriale aux dépens de nos voisins, le penseur d'outre-Rhin conclut à la nécessité pour ses concitoyens de « comprendre » la terre *des autres* (dans comprendre il y a prendre), les exhorte aux « conceptions spaciales vastes » et est devenu l'un des principaux dieux du fanatisme pangermaniste. Ainsi se vérifie une fois de plus cette espèce de loi selon laquelle l'Allemand, du moins contemporain, dès qu'il s'empare d'une idée philosophique, la tourne au profit matériel de sa race ; Ratzel a fait pour la philosophie géographique ce que Hegel a fait pour l'évolutionnisme, Woltmann pour l'idée socialiste, Gorres pour l'idée chrétienne.

C'est que l'Allemagne n'est pas arrivée à ce degré d'évolution où commence à apparaître le point de vue humain. Nous fûmes précoces, elle est tardive.

Parmi les traits qui caractérisent la personne géographique de la France entre les autres peuples, il en est un que Vidal de La Blache signale tout spécialement, c'est sa « précocité » ; la physionomie de notre pays s'est dessinée infiniment plus tôt que celle de ses voisins ; alors que les grandes régions continentales de l'avenir, Scythie, Germanie, n'étaient que des nébuleuses, on pouvait déjà discerner les contours de celle qui devait s'appeler la France. Cette précocité de la terre française a joué dans son histoire un rôle capital : c'est grâce à elle, nous montre le philosophe géographe, que telle partie de cette terre a refusé par la suite de s'insérer en d'autres groupements qu'eût peut-être justifiés la pure géologie : « Si la cimentation des diverses contrées de la Gaule n'avait pas été un fait accompli quand la vie historique s'éveilla dans le Nord germanique, qui sait si des attractions nouvelles n'eussent pas prévalu ? Entre le bassin de Paris et celui de Londres, entre la Lorraine et la Souabe, les différences sont moindres, au point de vue géographique, qu'entre ces contrées et nos provinces méditerranéennes... » On voit alors le sens du drame qui se joue là-bas, pendant que nous écrivons : c'est l'acharnement de la France à maintenir, contre toute proposition d'autre plan, l'être géographique qu'elle a décidé d'être voilà plus de deux mille ans ; c'est, plus précisément, la

volonté du Nord français de continuer de faire corps avec le monde méditerranéen et de repousser, plus consciemment que jamais, l' « attraction » du Nord germanique...

La Méditerranée ! On sait, d'ailleurs, quelle transformation elle opéra dans l'esprit de Gœthe et combien elle fortifia Nietzsche dans son admiration pour la culture française.

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Clara Viebig : *Tœchter der Hekuba ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°.

Mme Clara Viebig a adressé, l'année dernière, dans la *Gazette de Cologne* (25 juillet 1917) une « lettre ouverte » à M. Hall Caine, en réponse à un « appel aux mères allemandes » que l'écrivain anglais avait publié dans la *Daily Chronicle*. M. Hall Caine croyait naïvement qu'il éveillerait l'attention du public d'outre-Rhin en rappelant qu'il s'était trouvé naguère, en Allemagne, à une fête de Noël et qu'il avait gardé le plus touchant souvenir de cette réunion familiale :

Savez-vous, lui répond Mme Viebig, où sont restés les petits enfants blonds qui, à la main de leur mère, regardaient avec des yeux brillants les lumières des sapins et qui chantaient avec leur voix claire le vieux chant de Noël allemand ? Où ils reposent maintenant, ceux qui sommeillaient dans leurs petits lits, avec des rêves heureux ? Sur les champs de bataille des Flandres, blessés abandonnés, ils ont été égorgés par les Gourkhas et les Sénégalais que vous avez enrôlés avec de l'argent malpropre ou par la contrainte tyrannique, pour les dresser contre vos parents allemands.

Où était l'indignation des mères anglaises à cause du péché contre les traditions sacrées de l'humanité, lorsque vous avez lâché ces bêtes sauvages contre les enfants des mères allemandes ?

C'est précisément le souvenir de cette scène de famille allemande dont vous avez été témoin, qui aurait dû vous empêcher d'écrire cette lettre d'accusation.

Mme Clara Viebig lit évidemment des journaux. Elle a pris pour argent comptant toutes les légendes répandues par la presse germanique, à l'effet de soutenir le moral par des accès d'indignation. La propagande de l'agence Wolff ne s'exerce pas seulement chez les neutres. Tout le monde sait que les « enfants des mères allemandes » ont trouvé la mort dans les Flandres sous les coups des défenseurs du sol envahi. Qu'est-ce qu'ils venaient y faire ? S'ils étaient tranquillement restés chez eux, pareille mésaventure ne leur serait pas arrivée. Quant aux massacres des blessés, c'est une autre affaire. Des enquêtes minutieuses ont montré comment les armées impériales se sont conduites en Belgique, alors que nous attendons encore la preuve des cruautés que les Allemands reprochent aux troupes noires. Avant

d'avancer des faits, il faudrait pouvoir les appuyer sur des témoignages contrôlés. Mais Mme Viebig subordonne volontiers son intelligence aux nécessités patriotiques. Dans la suite de sa « lettre ouverte » elle parle des attaques d'avions, avec la même légèreté qu'elle avait mise au début dans sa défense des « petits enfants blonds ». Elle nous reproche le raid de Karlsruhe, comme si ses compatriotes n'avaient pas été les premiers à bombarder Paris dès le mois d'août 1914, à lancer leurs zeppelins sur Anvers quelques semaines plus tard. Voici trois siècles que les Allemands se rengorgent, en nous parlant des dévastations du Palatinat. Dans deux cents ans, si le malheur veut qu'il y ait encore une Allemagne, Karlsruhe servira encore à entretenir la haine de la France.

Que nos ennemis gémissent sur les horreurs de la guerre, dont seuls leurs dirigeants portent la responsabilité, cela n'est pas précisément pour nous déplaire, mais qu'au moins leurs malédictions ne se trompent pas d'adresse. Cependant Mme Clara Viebig ne se contente pas de confier ses doléances aux journaux. Elle vient de publier un roman, où elle prétend peindre la détresse des femmes allemandes pendant la guerre. Cela s'intitule imprudemment les *Filles d'Hécube* et l'auteur a choisi pour cadre son milieu favori, si souvent décrit dans tant d'autres romans, la banlieue de Berlin. Ecrit selon le procédé naturaliste, avec des effets assez gros, le livre a eu beaucoup de succès. C'est que **Die Tœchter der Hekuba**, pour la moyenne des Allemands restés à l'arrière, incarne la profonde désillusion provoquée par l'aventure belliqueuse dont ils ne parviennent pas à se dépêtrer. Le récit débute un an avant l'ouverture des hostilités, pour prendre fin au seuil du troisième hiver de guerre, alors que l'Allemagne, prise d'une formidable lassitude, attend du geste pacifique de son empereur la fin des calamités dont elle gémit. Passons en revue les types que l'auteur met eu scène et voyons si leur sort mérite tant de lamentations.

Voici les habitants de la villa Bertholdi, ou plutôt, voici Mme Bertholdi seule dans sa villa délaissée, car ses deux fils sont à l'armée; l'aîné, Heintz, se bat comme officier dans l'Argonne, le cadet, Rodolphe, a quitté les bancs du collège pour s'engager; son mari instruit des recrues à l'arrière du front russe. A quoi passerait-elle son temps, sinon à paresser dans son lit et à s'inquiéter des absents? Une simple haie sépare son jardin de celui d'une voisine d'origine paysanne, Mme Krüger, dont le fils Gustave a disparu à Dixmude; ce fils était la seule joie de la veuve, si bien que, contre toute vraisemblance, elle conserve la certitude de le voir revenir un jour. Elle a cru reconnaître ses traits sur la photographie prise dans un camp de prisonniers en Corse et que reproduit un journal illustré. Personne n'ose lui dire qu'elle se trompe et, s'étant raccrochée à cette dernière espérance, elle

vit des jours illuminés, dans une quasi démence, s'entêtant à cultiver ses terres, qu'elle espère transmettre un jour au fils bien-aimé Une jeune femme est venue loger chez la veuve Krüger, pour fuir la maison paternelle, où son cœur déchiré cherchait en vain la quiètude. C'est la fille du général de Voigt, qui, quelque temps avant la guerre, avait épousé un Italien, le lieutenant Rossi. Parce qu'elle aime son mari, elle n'est pas loin de maudire sa patrie et reste indifférente en face des manifestations d'enthousiasme que provoquent les victoires allemandes. Mais déjà ce n'est plus l'emballement des premiers jours. La guerre, qui devait être « une courte marche à travers le pays ennemi », se prolonge outre mesure et les inquiétudes du lendemain viennent s'ajouter à l'angoisse perpétuelle des femmes et des mères. La générale de Voigt, seule, elle aussi, dans sa vaste maison, s'applique à soulager les misères qui peu à peu viennent se glisser aux foyers naguère encore peuplés de joie. Elle se met à la tête du comité qui va ravitailler la commune. Au retour d'un de ses voyages à Berlin, elle rencontre, dans un compartiment de troisième classe où elle prend place (ceci est plus qu'invraisemblable), une jeune ouvrière épuisée de fatigue. Gertrude Hieselhahn a un enfant qu'elle arrive péniblement à faire vivre par un travail mal rétribué. Elle a été la maîtresse de Gustave Krüger qui, lors de sa dernière permission, se proposait de l'épouser. Mais la mère Krüger s'est opposée au mariage et voici la pauvre fille déshonorée.

Mme Clara Viebig nous décrit longuement les faits et gestes de Gertrude, ses pensées et ses sentiments intimes, avec ce procédé de monologues perpétuels qui rend ses livres d'une lecture si agaçante. Là, elle est proprement dans son élément, ayant toujours eu le goût des petites gens. Passons sur la trivialité des détails. Gertrude Hieselhahn, pour habiter la campagne, s'est logée dans une famille de Polonais originaire de Silésie. Le mari, Stanislas Dombrowski, est naturellement sur le front et donne rarement de ses nouvelles. Sa femme Minka, plantureuse et sensuelle, néglige ses deux enfants pour faire la fête, de telle sorte qu'une nuit, le mari, revenant en permission, la surprend avec son galant. Autre inconvénient de la guerre, sur quoi l'auteur appuie en maints endroits de son livre. Si les mères et les femmes se consument d'inquiétude, les jeunes filles sont la proie des passions maladives. Gertrude se lie avec Marguerite Dietrich, téléphoniste et fille d'une marchande de tabac, qui adore un fiancé, peut-être imaginaire, qu'elle pare de mille vertus et dont chaque permissionnaire qu'elle rencontre lui rappelle les traits. Cette petite détraquée sombre dans la folie. On l'enferme dans un asile d'aliénés, où elle trouve d'autres folles rendues folles par la guerre, alors qu'à côté, la section des hommes est remplie de soldats revenus fous du champ de bataille.

Mais toutes les histoires d'amour que brode Mme Viebig ne finissent pas tragiquement. Mme Bertholdi installe chez elle une parente éloignée, Anne-Marie de Lossberg, orpheline de guerre, dont la joyeuse inconscience fait dès lors la joie de la maison. Naturellement, quand les deux fils Heinz et Rodolphe viennent en permission, ses dix-huit ans s'émeuvent. Hélas! c'est pour le cadet qu'elle s'enflamme et le jeune homme, qui a pris feu en même temps, lui propose un « mariage de guerre ». La mère est épouvantée du projet des deux enfants. Elle soulève toutes les objections qui, en temps de paix, eussent été de poids : « Tu es encore trop jeune pour la vie. »

— Je ne suis pas trop jeune pour la mort, lui répond le cadet. Crois-tu peut-être que je ne puisse pas être tué? C'est très possible, probable même. Celui qui a vu tomber tant de camarades, à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, sait très bien combien il est près de la mort.

Et comme Mme Bertholdi s'efforce, pour gagner du temps, de renvoyer le projet de mariage après la guerre, Rodolphe s'écrie :

— C'est parce que c'est la guerre que je ne puis pas attendre. Je n'ai plus le temps d'attendre.

Cette hâte de vivre et de jouir est un fruit de la guerre. « La guerre pousse à la vie. Plus l'épouvante dehors est épouvantable, plus tendre est à l'intérieur la tendresse. Et il fallait utiliser le temps qui restait. » Mais la guerre efface aussi les plus cuisants souvenirs. Tandis que Rodolphe se marie, Heinz, son aîné, ébauche une idylle avec Lili Rossi, la femme de l'officier italien, mort héroïquement il y a quelques semaines seulement. Par-dessus la haie du jardin de la femme Krüger, c'est une tendre amitié faite de réticence et d'aveux contenus. La veuve éplorée enlève tout espoir au jeune officier qui, par dépit d'amour, entre dans l'aviation ; mais dans le secret de son cœur, elle sent renaître le sentiment de la patrie allemande, tandis que naît chez elle un nouvel amour. Avant d'en arriver là, cependant, ses longues nuits sans sommeil s'agitent dans des impulsions contradictoires. D'autres jeunes veuves, comme elle, répètent en chœur leur plainte exaspérée :

Solitaires, solitaires, nous sommes si solitaires et nous sommes encore jeunes. Nos bras sont chauds, nos cœurs sont ardents ; nous sommes vêtues de noirs et nous préférerions le rose. Malédiction à la guerre! Elle a fait de nous des veuves. Vengez-nous! Vengez-nous, jeunes guerriers!

Ceci, remarquez-le, est de la très mauvaise littérature et ne croyez pas que la traduction en ait affaibli le caractère. C'est aussi médiocre en allemand qu'en français. Décidément, les procédés de l'école naturaliste, transplantés en Allemagne, n'ont fait que nuire au développement du talent. Au point de vue littéraire, Mme Viebig n'est pas en progrès. Son style devient d'année en année plus terne et plus relâ-

ché. C'est à peine si elle se soucie encore de la correction grammaticale. Les épisodes relatés au hasard et liés les uns aux autres par des transitions purement artificielles ne sont pas subordonnés à l'action principale. L'introduction d'une foule de personnages de second plan ralentit l'action et donne lieu à de fâcheuses redites. L'auteur de *la Garde du Rhin* n'a jamais été une artiste, mais il y avait chez cette rhénane une probité littéraire qui s'est complètement perdue au cours des années. A force de fréquenter les milieux judéo-berlinois, elle en a pris toutes les tares, dont la plus fâcheuse n'est certainement pas l'industrialisme qui avilit ses productions. Rendons-lui du moins grâce d'avoir peint avec une si minutieuse exactitude les misères physiques et morales qui sont, chez le peuple allemand, le résultat de son entreprise de guerre.

Toute la seconde partie du roman est remplie de détails relatifs à la détresse alimentaire. C'est à partir du moment où s'engage l'attaque de Verdun que cela commence à aller mal. Les inquiétudes de toutes les heures dépriment le moral et les privations augmentent le malaise physique. « Les femmes, dont les maris sont à Verdun, courent affolées comme des poules pourchassées par l'autour »... Après l'enfer de Verdun, le drame de la faim. La générale de Voigt, qui préside à la distribution des vivres, est comme la figure centrale de cette grande fresque de la misère. Au début du troisième hiver de la guerre, les femmes qui se pressent en rangs serrés dans la grande salle de la mairie s'évanouissent parce qu'elles n'ont rien mangé depuis la veille. Les maigres harengs, les choux-raves et les pommes de terre ne suffisent pas à remplir les estomacs allemands. « Dehors », c'est-à-dire sur le front, les hommes eux aussi murmurent, et la générale de Voigt se demande avec angoisse s'il ne faudra pas faire la paix. « Surtout pas de paix à cause de la misère intérieure. Surtout pas de paix au dehors parce que ceux du dedans en ont assez! Elle soupira douloureusement : Surtout pas une paix semblable ! »

La conclusion que Mme Viebig a imaginée, pour mettre un point final à l'évocation d'un sujet scabreux, n'en est pas une. Car la proposition de paix du 12 décembre 1916, lancée par l'impérial comédien, n'a rien terminé du tout et, depuis dix-huit mois, les criailleries des femmes allemandes n'ont pas contraint les auteurs de la guerre à faire l'aveu de leur crime. D'autres mères ont depuis lors pleuré d'autres enfants. De nouvelles espérances ont été anéanties. L'auteur en a en vain évoqué le sinistre cortège :

> Elles formaient là un chœur lamentable de mères défaites, exhalant leurs plaintes, clamant leur deuil. Elles s'arrachaient les cheveux, se frappaient la poitrine, et leurs hurlements de douleur s'élevaient au ciel aussi forts, aussi effroyables qu'au temps d'Hécube.

Hécube, femme de Priam, fut métamorphosée en chienne et rem-

plissait la Thrace de ses lugubres hurlements. Mais, quand le carnage aura pris fin, en quoi donc métamorphoserons-nous les femmes allemandes, que Mme Viebig appelle les filles d'Hécube ?

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE.

Général Palat (Pierre Lehautcourt :) *La Grande guerre sur le front occidental*, tome I, in-8 Chapelot. — Edmond Laskine : *La Démocratie française et le Rhin*, Paris, Floury, 1 fr. — René Puaux : *Les Etudes de la Guerre*, cahiers 6 à 12, Paris, Payot, 1 fr. 50. — Charles Daniélou : *Responsabilités et Buts de guerre*, Paris, Figuière, 6 fr. — L. Paul-Dubois : *L'Effort économique et financier de l'Angleterre pendant la guerre*, Perrin, 3 fr. 50 — André Maurel : *La Jeune Italie*, Emile-Paul, 3 fr. 50 — Gaëtano Salvemini : *Delenda Austria. Il faut détruire l'Autriche*, Bossard, 1 franc — Charles Andler : *Ce qui devra changer en Allemagne*, Foi et Vie, 1 franc. — Robert de Wilde : *Mon Journal de Campagne*, Plon, 4 fr. — Camille Clermont : *Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Bernard Lafont : *Au ciel de Verdun*, Berger-Levrault, 4 fr. 50. — Elie Faure : *La Sainte Face*, Georges Crès, 116 boul. Saint-Germain, 3 fr. 50.

Le Général Palat nous a donné, il y a quelque temps, le premier tome d'une œuvre de longue haleine : **La Grande guerre sur le front occidental.**

La compétence particulière de l'auteur, son passé d'historien de la guerre de 1870, enfin la situation indépendante dont il jouit aujourd'hui désignent cette œuvre comme l'ouvrage capital qui ait été publié jusqu'ici sur la guerre.

Le « Prière d'insérer » nous dit que l'auteur apportera « une entière indépendance à la recherche de la vérité, si peu flatteuse qu'elle puisse être parfois ». Nous l'en félicitons.

Un jugement indépendant rendra plus de services à notre cause que le misérable travail des gâcheurs de vérités, dont l'ingéniosité s'emploie aujourd'hui à étayer de fausses légendes ; et il facilitera, en les éclairant, l'œuvre de ceux qui auront à réédifier la maison au milieu des ruines accumulées.

Ce premier tome a pour sous-titre : *Les Eléments du conflit.* Il se divise en trois parties principales : 1° l'examen des événements antérieurs à la déclaration de guerre ; 2° un exposé très complet des situations respectives des belligérants, au point de vue de l'armement, des ressources en hommes et en matériel de toute sorte ; 3° une analyse critique, d'une parfaite clarté, des doctrines de guerre respectivement en honneur en Allemagne et en France au moment où éclate le conflit.

J'ai lu avec une sorte de curiosité passionnée les pages qui se rapportent à ce Prologue diplomatique de la guerre. Dieu sait pourtant si les innombrables Livres jaunes, bleus, blancs, verts, gris, que les gouvernements ont apportés de si bonne heure au public

pour leur justification auraient pu nous blaser sur ce genre de lectures. Mais resserrés dans ce livre, rapprochés les uns des autres et soulignés d'un rapide commentaire, ces documents, en dépit du ton compassé du style des diplomates, prennent une vie nouvelle. Il suffit de ce rapprochement pour comprendre les émotions violentes qui ont agité les chancelleries de l'Europe dans les derniers jours de juillet, le prodigieux remue-ménage qui a secoué bien des somnolences et bien des optimismes. Il est vraiment poignant de découvrir, à travers ce chassé-croisé de conversations irritées, qu'essaient de tempérer les assurances pacifiques dans la tradition de la Carrière, l'angoisse de tous ces hauts personnages devant l'imminence de l'orage, qu'ils savent que rien désormais n'empêchera d'éclater. Bien que dans cet exposé l'auteur se soit efforcé de rester aussi objectif que possible, il n'a pu s'abstenir de marquer « le manque de solidarité de l'Entente » qui se révéla de suite et qui fut cause qu'elle resta impuissante à retarder le conflit, au moins de quelques jours. Sans doute, on voulait se donner l'apparence de ne pas se jeter tête baissée dans le conflit, que la volonté réfléchie et calculatrice des Puissances centrales avait créé, parce qu'elles estimaient l'heure venue de satisfaire leurs ambitions politiques. Lorsqu'on ne fait que subir la volonté d'un autre, on est toujours lent à se mettre en selle. C'est une vérité dont nous n'avons pas cessé de faire l'expérience depuis le début de cette guerre.

On trouvera les renseignements les plus complets, dans la deuxième partie, sur les forces matérielles et morales dont disposent l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique et la France au moment où commencent les hostilités. En particulier, la question de l'artillerie lourde, qui a été si étrangement déformée, y est exposée avec toutes les précisions désirables. Mais la partie incontestablement la plus intéressante de ce premier volume est celle où l'auteur analyse les doctrines de guerre en honneur en Allemagne et en France, qui vont inspirer les hommes chargés de conduire les premières opérations. Nous nous y attarderons davantage. Le sujet en vaut la peine.

En Allemagne, deux écoles étaient en présence. Von Bernhardi, officier général de haute valeur, mais en disgrâce, était le plus haut représentant de l'Ecole dissidente. Il avait exposé sa doctrine dans un gros ouvrage, dont une traduction française avait paru quelques semaines avant la guerre et que nous avons analysée ici-même. Rappelons rapidement quel était le substratum de sa doctrine. Aujourd'hui plus que jamais, disait-il, en raison des puissants moyens matériels dont elle dispose, l'offensive, en tactique comme en stratégie, est la forme logique, nécessaire de la conduite de la guerre. Il a une foi absolue en une guerre de mouvements et de manœuvres ; aussi condamne-t-il tout ce qui peut alourdir les armées et diminuer leurs

capacités manœuvrières : multiplication des unités de réserve et de landwehr, développement exagéré de l'artillerie, des colonnes de munitions, des éléments d'aérostation, etc. Il signalait avec une grande clairvoyance le danger d'une conception purement mécanique de la guerre. L'expérience a montré depuis que ses appréhensions à ce sujet n'étaient pas exagérées.

Au sujet de l'attaque, von Bernhardi n'a aucune idée arrêtée sur la forme qu'elle doit revêtir ; celle-ci doit s'adapter aux circonstances. Il n'admet pas la rigidité du principe énoncé par le Règlement de l'Infanterie allemande : « La combinaison de l'attaque de front et de l'attaque enveloppante est la plus sûre garantie de succès. » Pour lui, la manœuvre de l'enveloppement des ailes peut conduire à un affaiblissement dangereux du front, et, en présence d'un adversaire prompt à profiter de l'occasion, avoir des conséquences très graves. Tout cela, en vérité, n'a guère qu'une valeur académique; à la guerre, il n'y a que des cas d'espèce. Aussi von Bernhardi quittait-il le domaine de la théorie pour entrer dans le concret : il examinait en détail l'hypothèse d'une guerre contre la Russie, l'Angleterre et la France réunies. Il supposait, dans ce cas, que l'Angleterre débarquerait des troupes nombreuses sur tous les points de la côte, entre Anvers et Dunkerque, pour prendre en flanc les armées allemandes en marche à travers la Belgique vers notre frontière du Nord. Il préconisait, pour parer à cette éventualité, une offensive brusquée à travers la Belgique, en poussant jusqu'à la mer la droite des armées d'invasion. Fort heureusement pour nous, Von Bernhardi n'était pas *persona grata* auprès du grand Etat-major impérial : il ne fut pas écouté.

Le Grand Etat-major de son côté s'en tenait aux principes posés par le maréchal von Schlieffen, successeur de Moltke ; et bien que ce vieux favori eût disparu depuis plusieurs années, sa doctrine stratégique restait la doctrine officielle. Nous avons également parlé avant la guerre des idées du maréchal von Schlieffen, à propos d'une traduction française qui fut donnée de son fameux livre sur la bataille de Cannes. Il faut reconnaître que sa doctrine stratégique s'appliquait merveilleusement au cas particulier d'une guerre contre la France. Elle avait pour principe fondamental l'extension aussi grande que possible du front d'attaque, et c'est dans ce but que nous avons vu, dès le premier jour, les corps de réserve mis en ligne avec les corps actifs, pour former ce magistral déploiement stratégique, dont le pivot était en Alsace et l'aile marchante sur la directive Liége-Bruxelles-Lille. Un tel dispositif avait pour conséquence l'amincissement de la ligne d'attaque. Mais le grand Etat-major impérial espérait réussir à envelopper l'armée française, dont la capacité d'effectifs était très inférieure à celle des armées allemandes.

Le grand défaut du dispositif ainsi adopté était de ne pas prévoir l'entrée en jeu de l'Angleterre et de permettre le débarquement des troupes britanniques sur le flanc même de l'axe de marche des armées d'invasion. Si tout s'était passé, d'un autre côté, comme le bon sens permettait de l'espérer, la pièce montée à grands frais par le Grand Etat-major berlinois risquait d'être interrompue après le premier acte. Au dernier moment, surpris par la décision du gouvernement anglais, les perroquets dorés de l'Académie de guerre, qui répétaient depuis des années la leçon de von Schlieffen, furent impuissants à la modifier d'un iota.

En France, la doctrine de guerre en honneur à la veille des hostilités avait été systématisée par l'enseignement du colonel de Grandmaison. Cet officier, devenu l'un de nos commandants de corps d'armée, a été tué sur l'Aisne. Il ne sera plus là pour défendre ses idées, lorsque les discussions passionnées que l'on peut prévoir se seront ouvertes. J'estime que sa mémoire doit être préservée de toute attaque. La tournure prise par les événements au cours de cette guerre a rendu facile à certains publicistes, qui cherchent le succès en adoptant sans examen l'opinion moyenne du public, les critiques et les plaisanteries à l'adresse de l'enseignement de notre Ecole de Guerre. On est allé même jusqu'à imputer à cet enseignement la cause de nos déconvenues. Il y a là une injustice formelle. Il est permis, au contraire, de penser que nous devons en particulier à la mise en application des idées du colonel de Grandmaison tous les succès qui nous ont permis de faire sentir à nos ennemis que, sur le champ de bataille, nos troupes, bien en mains, pouvaient non seulement les tenir en échec comme à Guise, mais encore les battre à plate couture, comme à la Marne.

L'idée fondamentale du colonel de Grandmaison était la suivante : Une armée doit attaquer l'ennemi avec toutes ses forces, en usant de toute sa capacité d'attaque. C'est ce que nous n'avons pas réussi à réaliser à Charleroi ; mais le monde nous l'a vu faire, avec assez de succès, à la Marne. Cette idée fondamentale a besoin d'être développée ; sans quoi, comme toutes les vérités simples, elle conserve l'apparence d'uue lapalissade. Elle marque d'abord une réaction contre des idées longtemps prédominantes, qui répondaient d'ailleurs à une orientation différente de notre politique de guerre. Au temps où ces idées étaient en faveur, il s'agissait pour ceux qui les préconisaient d'une guerre offensive contre l'Allemagne, disons le mot, d'une guerre de revanche. C'était le devoir et la mission même de ceux qui avaient la direction de nos armées d'orienter nos efforts dans ce sens. Je me souviens de la sortie indignée que le regretté général Langlois faisait devant le Sénat contre les officiers qui professaient qu'au cas d'une guerre avec l'Allemagne il y avait lieu de s'en tenir

à une stratégie strictement défensive. Lorsque le colonel de Grandmaison apporta des idées nouvelles, les circonstances n'étaient plus les mêmes. On savait, dans les milieux militaires, que nous serions attaqués, et que l'offensive formidable qui allait être dirigée contre nous ne dépendait plus que d'une question d'heure. Il s'agissait donc aujourd'hui d'organiser une contre-offensive et de porter le choc au point choisi par notre commandement, en échappant à toutes les suggestions de l'ennemi. Aussi, prescrivait-il, en réaction contre les idées antérieures, la suppression de tous les éléments de protection qu'on avait reconnus nécessaires à une armée pour s'avancer en territoire ennemi et éviter toute surprise : avant-garde, flanc-garde, etc. Il montrait la négativité et l'inefficacité du rôle trop considérable que l'on donnait à ces éléments, pour le cas où il s'agirait de foncer sur un ennemi dont les directions de marche étaient connues. Le rôle de ces éléments devait, en pareille circonstance, être aussi réduit que possible, et au lieu de chercher le succès dans l'action extérieure de ces détachements, dont le but était de fixer sur les intentions de l'adversaire, il importait d'attaquer avec toutes ses forces réunies vite et fort au point sensible.

En résumé, le but à poursuivre était d'attaquer l'ennemi non pas avec de simples reconnaissances ou de fortes avant-gardes, mais avec toutes ses forces, à la fois, dans un effort unique.

Je renvoie, si l'on veut connaître avec plus de détails les idées du colonel de Grandmaison, à l'exposé qu'en a donné le général Palat. Il m'a paru important de mettre en lumière combien ces idées systématisées convenaient pour répondre avec efficacité à l'assaut formidable qui se préparait contre nous, pour le paralyser, le troubler, et peut-être le réduire à néant. Si nous n'y avons pas réussi tout à fait, nous n'avons pas été loin d'y atteindre ; et si les idées du colonel de Grandmaison avaient été officiellement adoptées et universellement appliquées, au lieu de n'avoir pénétré dans nos Règlements que d'une manière incomplète et de n'avoir animé que quelques convictions isolées, qui sait ce qui serait advenu ? Pour nous, nous ne laisserons pas passer l'occasion d'adresser notre hommage à ce magnifique soldat, doublé d'un penseur, qui a été dans notre armée le continuateur d'un Ardant du Picq. Sachons gré à M. le général Palat d'avoir fait une large place, dans son ouvrage à ce théoricien de la guerre, dont la mémoire doit rester environnée des marques de notre ardente reconnaissance.

JEAN NOREL.

§

La question de la rive gauche du Rhin a sollicité l'attention d'un grand nombre de publicistes, depuis le commencement de la guerre. L'Allemagne ayant rompu, par sa déclaration de guerre du 3 août,

les engagements stipulés dans le traité de Francfort, nous n'étions plus tenus de reconnaître plus longtemps les frontières qui, en 1871, nous avaient été imposées par la force. De nouvelles perspectives s'ouvraient donc aux vues de ceux qui considéraient seulement comme provisoire l'abandon des visées traditionnelles de la France. Si nous obtenions la victoire complète par les armes, rien ne pourrait nous empêcher de réclamer non seulement la restitution des deux provinces dont l'Allemagne a fait l'Alsace-Lorraine, mais encore la frontière de 1814 ou même celle de 1795. Mais, en politique comme en stratégie, il convient de subordonner les ambitions aux possibilités. Or, les possibilités ne semblent plus être les mêmes qu'il y a trois ans. Quand la stabilisation du front occidental nous ferma l'accès des territoires de l'empire allemand, on pouvait encore espérer porter un coup décisif à nos ennemis, en les attaquant par le front oriental. La route de Berlin, barrée à l'est, se serait ouverte devant nous par une brèche pratiquée dans les Balkans. Nous avions là une série d'occasions favorables dont nous n'avons pas su tirer profit. Aujourd'hui qu'après la trahison russe, la Roumanie s'est vue contrainte à nous abandonner, il faut bien se résigner à envisager sous un nouvel aspect la fin victorieuse de la guerre.

Les nécessités de l'heure présente nous ont détournés de la question du Rhin. S'il était important que le problème fût posée, lors même qu'il conviendrait d'en ajourner la solution, les considérations sur les « limites naturelles » de la France n'ont plus guère actuellement qu'une valeur rétrospective. Aussi convient-il de juger au point de vue purement historique la brochure que M. Edmond Laskine vient de publier et qui s'intitule **la Démocratie française et le Rhin**.

L'« idée allemande » est de date si récente que l'auteur n'a pas de peine à démontrer que la revendication du Rhin « fleuve de l'Allemagne » remonte à peine à un siècle. C'est le publiciste E. M. Arndt qui s'efforça, en 1813, de faire comprendre aux Allemands que le patriotisme commandait de réclamer la rive gauche du Rhin :

Le titre même et le texte de la brochure d'Arndt prouve surabondamment que la revendication qu'il présente de la rive gauche du Rhin en 1813 n'est point du tout une idée populaire répandue dans la masse du peuple allemand, mais une invention individuelle. Son programme, « le Rhin fleuve de l'Allemagne et non frontière de l'Allemagne » (*der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze*), il le donne lui-même comme une sorte de révélation qui ne rencontre autour de lui que des indifférents et des incrédules. Lui-même atteste que, pour le public allemand de son temps, la rive gauche du Rhin apparaît comme faisant, en droit et en équité, partie de la France.

Il commence par résumer (p. 3) la politique traditionnelle de la France : « Le Rhin est la frontière naturelle de la France, a prouvé Sully en 1600

et en 1610; le Rhin est la frontière naturelle de la France, s'est écrié Richelieu en 1625 et en 1630; le Rhin est la frontière naturelle de la France, a déclaré d'Avaux en 1640 à Münster, dans les lieux sacrés où Arminius le Chérusque avait fait aux Romains d'autres déclarations; le Rhin est la frontière naturelle de la France, dirent de 1670 à 1700 Louvois et Colbert dans les conseils de Louis XIV et chantèrent, dans les antichambres, les poètes de cour Boileau et Racine; le Rhin est la frontière naturelle de la France, crièrent de 1790 à 1800 les monstres sur les bords de la Seine. » Les monstres que stigmatise Arndt sont les républicains, les jacobins, les conventionnels.

En bien! le témoignage d'Arndt prouve qu'au moment où il écrivait, l'idée d'un Rhin français était celle des Allemands eux-mêmes. Que dit-il, en effet (p. 4):

Beaucoup d'Allemands ont trouvé cette frontière naturelle vraiment toute naturelle, et ont cherché à le démontrer avec les Français et pour les Français... Il y a encore et toujours beaucoup de gens qui font comme si (qui s'épuisent même à prouver et à démontrer que) le Rhin comme frontière entre la France et l'Allemagne est quelque chose d'indiscutable et de réglé. A ce point sont agissants des mots éternellement répétés; et à tel point, la plupart des Allemands, qui se disent et se croient si volontiers des gens sérieux, sont peu habitués à penser. La répétition vide et stérile d'opinions étrangères, particulièrement des jongleries et des sophismes français, est malheureusement devenue une mode de ce côté-ci du Rhin, dans le pays où sont censés habiter le sérieux et la profondeur des pensées.

L'attribution de la « Province rhénane » à la Prusse, du Palatinat à la Bavière fut longtemps considérée comme provisoire. Nous avions conservé dans ces régions, bien que notre occupation n'ait pas duré un quart de siècle, de chaudes sympathies que nous nous sommes appliqués ensuite à anéantir. Après 1815, une politique de sagesse et de prévoyance nationale aurait pu réparer les fautes du régime impérial et ramener à la France la rive gauche du Rhin. Nous avons préféré faire encore des révolutions. La seconde aventure impériale et notre inaction, en 1866, nous firent perdre définitivement la partie.

M. Laskine cite une opinion assez inattendue de Karl Marx qui, le 19 mai 1854, écrivit dans le *New-York Times* : « La Prusse proprement dite, c'est-à-dire la Prusse qui s'étend de la rive droite du Rhin à la frontière russe, vit dans la crainte de perdre ses provinces rhénanes, dont la possession, qui constituerait une frontière nationale, est l'aspiration quotidienne de tous les Français, depuis le paysan jusqu'à l'Empereur... Il n'est pas douteux que les intérêts de la rive gauche du Rhin ne gravitent vers l'union avec la France. » Dans un manifeste de l'Internationale, le même Karl Marx écrivait en septembre 1870 : « La France aurait droit à la rive gauche du Rhin, afin de protéger Paris. » Il est vrai que deux mois plus tôt il avait écrit à son ami Engels : « Les Français ont besoin d'être rossés. » Ne

nous étonnons pas de trouver sous la plume du même personnage deux opinions aussi contradictoires. Ce que dit un Allemand n'a généralement aucune importance. Avant de juger ses paroles il faut savoir à qui il les adresse, car il lui est indifférent de se contredire, pourvu qu'il atteigne le but intéressé qu'il poursuit.

Quelques démocrates allemands, après 1830, après 1848, ont fait dans leur pays de l'agitation en faveur de la France. Pour juger la valeur de leur propagande, il faudrait avant tout étudier les conditions locales qui les ont fait agir et se rappeler la phrase de Littré sur l'étroit chauvinisme national qui servit toujours de tremplin à la démocratie germanique.

M. Laskine s'est surtout efforcé de démontrer que la revendication française de la rive gauche du Rhin n'est pas une « fantaisie impérialiste », née dans le cerveau de quelques « réactionnaires mégalomanes ». Il y a pleinement réussi. « Lorsqu'une politique, écrit-il, peut ainsi se réclamer de la Convention, de Proudhon, de Louis Blanc, de Barbès, de Quinet, il est vraiment audacieux de lui contester la qualité de politique *républicaine*, de politique *démocratique*, de politique *socialiste*. » Personne ne mettra en doute le désir d'agrandissement territorial formulé, avec tant d'éloquence, par un certain nombre de représentants illustres de la démocratie française. Mais il ne suffit pas de parler ; il faut être à même d'agir. On n'impose pas sa volonté à l'extérieur, quand on fait à l'intérieur une politique qui diminue la volonté combative du pays. Qui veut le but veut les moyens. Il y a une jolie anecdote sur le président de Brosses que rapporte Diderot. Elle s'applique assez bien à la question de la rive gauche du Rhin, mais elle est trop leste pour être rapportée ici.

Les Etudes de la guerre, publiées par M. René Puaux, dont la première série s'achève par un double fascicule, nous ont apporté, ces derniers mois, plusieurs documents de la plus haute importance. Il y a dans cet ensemble deux pièces capitales : la Correspondance secrète échangée entre Guillaume et Nicolas II de 1904 à 1907 (cahiers 6 et 7) et le Mémoire du prince Lichnovsky (cahiers 11 et 12). Toutes deux mériteraient une étude approfondie ; si la première, par son caractère intime, nous révèle l'état d'esprit des deux empereurs à une époque critique de leur règne, on trouvera dans la seconde la preuve irréfutable de la volonté pacifique de la Grande-Bretagne et de la responsabilité de l'Allemagne.

Le grand déballage de papiers diplomatiques, plus ou moins secrets, que nous devons à la révolution russe n'a rien révélé d'essentiel sur les causes immédiates de la guerre. Par contre les dépêches qui ont été mises à jour ont montré combien notre alliance avec la Russie reposait sur des bases précaires. Le traité de réassurance russo-allemand de 1881, auquel l'Autriche avait pris part, renouvelé

six ans après, sans que la cour de Vienne fût invitée à y participer, avait été définitivement abandonné à l'époque du chancelier Caprivi. Néanmoins, les rapports entre les deux monarchies continuèrent à être des plus cordiaux, tandis que le kaiser et le tsar vivaient sur le pied d'une parfaite intimité. Guillaume II toujours rusé, toujours profiteur, espérait tirer partie de cette amitié, au moment où les affaires de Russie allaient mal, pour lier le faible Nicolas, par un traité qui équivalait à une véritable trahison vis-à-vis de nous. Soixante-cinq télégrammes furent échangés entre les deux souverains, depuis le 16 juin 1904 jusqu'au 15 août 1907. MM. Vladimir Bourtzef et Schlegolef, en compulsant les archives de Tsarskoïe-Selo, en ont découvert les originaux et les minutes dont ils ont communiqué des copies à M. Hermann Bernstein, correspondant du *New-York Herald* à Petrograd. Le *New-York Herald,* édition de Paris, fut en mesure de reproduire ou d'analyser quatorze de ces télégrammes, au mois de septembre dernier, et la presse du monde entier les accompagna alors de commentaires nombreux et variés. Mais les *Etudes de la guerre* publient intégralement cette correspondance, dans son texte original anglais, en l'accompagnant d'une traduction française rigoureusement contrôlée, ainsi que de nombreux commentaires qui rattachent les dépêches impériales aux événements de l'époque. Le texte reproduit par M. Bourtsef, dans sa revue *Biloé*, a en outre permis de rectifier certaines erreurs de détails qui s'étaient glissées dans la transmission au *Herald.*

On connaissait à vrai dire l'existence des tractations obscures qui furent engagées par l'empereur allemand, avant et après l'entrevue de Bjœrkœ de 1905, mais on ignorait qu'elles eussent été poussées si loin. Guillaume II, après avoir jeté la Russie dans les complications extrême-orientales, s'était présenté au tsar en sauveur désintéressé et lui avait soumis un projet d'alliance qui, tout en nous englobant dans sa combinaison, eût été en réalité tourné contre la France. Si l'affaire n'eut pas de suite, ce fut plutôt par suite de la veulerie de Nicolas qu'à cause de son énergie et de son patriotisme. Ces propos échangés entre « Willy » et « Nicky » ont quelque chose d'infiniment puéril. « Tu peux toujours compter sur ma loyauté absolue et fidèle », télégraphiait l'impérial fourbe de Potsdam, en feignant de prendre le ton d'un petit garçon qui discute des questions de famille avec un camarade peu intelligent.

« L'empereur Guillaume est le mensonge en personne », disait par contre le tsar à M. Paléologue, le 5 août 1914. Mais il est douteux qu'il ait jamais compris complètement à quel point il avait été roulé. Nous saurons peut-être bientôt qu'il fut jusqu'au bout un complice inconscient, simple instrument dans la main de son impérial cousin.

Mais ceci nous ramène aux premiers jours de la guerre, à la révé-

lation du *Mémoire Lichnowsky* et à un autre document, resté un peu trop dans l'ombre, le rapport de M. Muehlon, ancien directeur de l'usine Krupp, réfugié depuis deux ans en Suisse. Le texte de ce rapport, communiqué d'abord par Homo à l'*Humanité* (26 mars), a été également reproduit par des *Etudes de la guerre* (cahier 10). De ce court morceau on peut déduire que M. Muehlon était au courant des projets agressifs de l'Allemagne et que la responsabilité de l'empereur ne fait pour lui aucun doute. Pour déprécier son témoignage, le vice-chancelier, M. de Payer, à la commission du Reichstag, a essayé de faire passer pour fou le trop scrupuleux auteur de ce document. M. Muehlon était membre du comité directeur de l'usine Krupp et non pas « un des sous-directeurs », comme les Allemands le prétendent maintenant. Il avait la haute direction commerciale du matériel de guerre dans toutes les usines et ateliers de l'établissement. Son article sur la Belgique, publié par le *Journal de Genève* du 27 avril, montre qu'il n'a pas dit son dernier mot et que nous pouvons nous attendre encore à des révélations intéressantes de la part d'un homme qui a approché de près la clique militaire dont la guerre était le seul objectif.

En Allemagne, le Rapport Muehlon et le Mémoire Lichnowsky ont été connus en même temps; la presse a été autorisée à parler des deux documents pendant quelques jours; mais depuis l'offensive de Picardie, il n'en est plus question. Soyons certains que la discussion reprendra aussitôt qu'il faudra en rabattre des chimériques espérances suscitées par la grande bataille. Depuis longtemps le Mémoire justificatif que le prince Lichnowsky avait écrit pour les Archives de sa famille circulait sous le manteau. Dix exemplaires en avaient été tirés, dont l'un fut remis à M. Th. Wolff, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*, un autre à M. Witting, frère de Maximilien Harden. M. de Beerfeld, major attaché à l'état-major du général de Moltke, a connu la geôle prussienne pour avoir répandu le document. Le *Bund Neues Vaterland* en fit imprimer secrètement 2000 exemplaires qui furent saisis. Mais la *Munchener Post* et le *Vorwaerts*, malgré la rigueur de la censure, ont été mis à même de publier presque intégralement le texte du *Mémoire*. Le premier journal en a reproduit toute la première partie, en résumant la seconde. Dans le *Vorwaerts* du 20 mars on trouve, textuellement, toute la seconde partie qui traite en particulier des responsabilités de la guerre. En conjuguant le texte des deux organes on a pu reconstituer le document dans son entier. Une traduction faite par les soins du Ministère des Affaires étrangères a été donnée successivement par le *Journal des Débats* et par l'*Humanité* (24 avril). M. Puaux a suivi la version de *Politiken*, organe socialiste suédois qui commença la publication du Mémoire de l'ancien ambassadeur dans la seconde semaine de

mars. Sa traduction se rapproche cependant beaucoup de celle des deux journaux parisiens. Il a en outre ajouté en appendice les passages omis par *Politiken*, en se servant d'une traduction anglaise. Les nombreux commentaires que les *Etudes de la guerre* ont ajoutés au Mémoire : le compte rendu de la séance de la commission du Reichstag au cours de laquelle il fut discuté (16 mars, reproduit par les journaux du 19), la singulière justification de M. de Jagow (*Gazette de Voss*, du 24 mars) forment un ensemble qui souligne l'importance du document Lichnowsky et aideront le public français à en comprendre la portée.

M. Charles Danielou, ancien député, a réuni et groupé une série de manifestes, de discours et d'articles de journaux qu'il considère comme « une annexe indispensable aux Livres diplomatiques publiés depuis le début de la guerre ». Il intitule ce recueil **Responsabilités et Buts de guerre**. Une table des matières très complète en facilitera la lecture aux hommes politiques pressés de se renseigner.

HENRI ALBERT.

§

Le livre de M. Paul-Dubois, **L'Effort économique et financier de l'Angleterre pendant la guerre**, est une précieuse contribution à l'histoire complète de la guerre mondiale. Cet effort a été aussi énergique, aussi profond que l'effort guerrier, et tous deux montrent avec quelle volonté de vaincre le peuple anglais est descendu dans l'arène. Au point de vue financier, voici quelques chiffres suggestifs. La dette anglaise, qui n'était que de 15 milliards de francs avant 1914, atteint maintenant 72 milliards, et dépassera 100 en 1917-1918. Depuis l'ouverture des hostilités, l'Angleterre a dépensé 107 milliards de francs et a prélevé par l'impôt sur ses citoyens 28 milliards et demi ; les accroissements d'impôts ont porté beaucoup plus sur l'impôt direct, qui a été plus que triplé, que sur l'impôt indirect qui n'a été accru que de 40 o/o. L'effort économique a été non moindre que l'effort fiscal. L'Angleterre s'est mise tout de suite au régime des restrictions, au système du contrôle presque universel de l'Etat, à la discipline économique nationaliste. Le résultat de ce double effort sera si bien récompensé que l'Angleterre à la paix se verra dans une situation en somme meilleure que ses alliés, les Etats-Unis exceptés, appauvrie sans doute, mais prête à reconstituer ses pertes, et régénérée par l'effort que la guerre lui a imposé. L'énorme faix de la dette ne lui fait pas peur; il équivaut à celui dont les guerres de la Révolution et de l'Empire l'avaient chargée, et de même qu'elle s'était débarrassée de celui-ci en quelques dizaines d'années, elle finira par alléger suffisamment celui-là. Nous aurons ici à faire comme elle, et même à agir plus énergiquement qu'elle,

car notre situation sera moins bonne. Avant la guerre, notre fortune nationale était sensiblement inférieure à la sienne ; l'ensemble de nos revenus atteignait tout au plus 30 milliards de francs, quand les siens montaient peut être à 75 ; notre dette était plus lourde et notre population était moindre de 6 à 7 millions, ce qui, économiquement parlant, est un gros désavantage. De plus la guerre nous aura atteints beaucoup plus profondément qu'elle, puisque c'est sur notre sol à nous qu'elle se livre depuis trois ans et dans quelles conditions destructrices ! Nul pays n'aura plus souffert que le nôtre. Malgré tout, nous pouvons regarder l'avenir avec confiance. L'Allemagne une fois vaincue, et elle sera vaincue ! ce sera un jeu, en comparaison, de rétablir nos finances, d'amortir notre dette, de développer notre production économique. Mais à condition que nous nous abstenions de toutes niaiseries maximalistes ou sottises politiciennes, et que nous nous attaquions à la « hideuse banquercute », comme disait Mirabeau, aussi vigoureusement que nous nous sommes attaqués à la plus hideuse barbarie tudesque. Ici l'exemple de l'Angleterre pourra nous être profitable. Nous devrons, comme elle, nous résigner à de lourds impôts directs, adopter un plan général d'amortissement, prendre des mesures décisives contre le gaspillage administratif et politique, obtenir des Chambres qu'elles renoncent au droit dont elles abusent de voter des impôts nouveaux et des dépenses nouvelles et favoriser intelligemment toutes les forces de productivité économique. Si nous réalisons ce programme, nous supporterons sans trop de peine nos prochains budgets de 15 ou 20 milliards.

Le livre de M. André Maurel, **la Jeune Italie**, pourrait, par analogie, porter en sous-titre *L'effort économique et financier de l'Italie pendant la guerre*. Cet effort, en un sens, a été plus considérable encore que celui de l'Angleterre, puisque la part qu'il prélève sur la fortune nationale est plus forte, et on comprend qu'en supputant les sacrifices qu'ils font pour la Civilisation moderne, les Italiens s'impatientent à n'entendre louer que leurs grands ancêtres *trecentisti* et *quattrocentisti* ; il y a chez eux, de nos jours, autant de vaillance, de constance et d'intelligence que du temps des Sforza, des Cavalcanti et des Médicis. C'est bien donc une jeune Italie qui se révèle à nous et dont les traits d'ailleurs vont en se précisant et en s'éclairant chaque jour. L'Italie de 1916, au moment de son entrée en guerre, était différente de l'Italie de 1918. Certes, elle avait fait preuve d'une décision courageuse pour se soustraire à l'ancienne emprise allemande et affronter la dure lutte contre ce peuple de proie, mais son âme se ressentait encore de sa trop longue alliance avec lui, elle raisonnait un peu à sa façon en pensant à tel ou tel autre peuple ; aujourd'hui tout cet ancien kaisérisme est dissipé ; à la dure épreuve de la guerre, l'Italie s'est purifiée, et désormais elle est tout à fait digne de notre

sainte cause ; plus de jalousies mesquines contre les Grecs et les Yougoslaves, plus de machiavélique désir de conserver une Autriche affaiblie contre de jeunes peuples désireux de reconquérir leurs droits, l'Italie sait qu'elle a avant tout à abattre l'ennemi, l'Austro-Allemagne, et l'œuvre de destruction des rois-tyrans ne peut se faire que par l'œuvre de libération des peuples tyrannisés.

Delenda Austria! C'est justement ce que demande un des hérauts de cette jeune Italie, M. Gaetano Salvemini. La formule fera peut-être faire la grimace à quelques Français, les uns d'extrême droite, les autres d'extrême gauche, qui ne peuvent se résigner à la disparition de cette bonne monarchie des Habsbourg, et à qui la dernière mésaventure du comte Czernin et de son souverain devrait cependant ouvrir les yeux ! L'Autriche est inféodée à l'Allemagne et ne peut qu'être inféodée à l'Allemagne, il faut donc qu'elle tombe avec elle ; or si elle tombe ce sera pour toujours, à la différence de l'Allemagne, car sa chute libérera les nationalités tchèque, polonaise, transylvaine, yougoslave et même magyare qui actuellement sont asservies par elle. Dire comme certains que ces divers peuples ne pourront se soustraire à la prédominance de leur grand voisin tudesque est faire trop bon marché de leur juste haine, de leur patriotisme, de leur sens politique. Les Hongrois eux-mêmes, quand ils seront désintoxiqués de leur virus prussien, reconnaîtront qu'ils ont intérêt à vivre en accord cordial avec leurs voisins slaves et roumains contre leurs anciens bourreaux germaniques. Sans doute, qu'ensuite tous ces peuples s'unissent en une vaste confédération danubienne ayant son centre à Vienne, c'est possible, mais cette confédération n'aurait rien de commun avec la vieille Autriche, avec la monarchie des Habsbourg ; Vienne même, dans cette hypothèse, cesserait d'être une ville autrichienne pour devenir une ville internationale, avec un Sénat également composé d'Allemands, de Hongrois, de Tchèques, de Yougoslaves, d'autres nationaux peut-être. Cette confédération serait d'ailleurs une grande république composée de petites républiques et se garderait bien de se donner pour chef un kaiser. Charles de Lorraine n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même ; il s'est jeté au cou de Guillaume pour se sauver, qu'il coule à pic avec lui !

Si l'Autriche est condamnée à la disparition, l'Allemagne, elle, n'est vouée qu'à la transformation, mais une transformation complète, celle que M. Charles Andler, professeur à la Sorbonne, souhaite dans son livre, **Ce qui devra changer en Allemagne.** Il y a là des pages singulièrement fortes sur l'émasculation de la bourgeoisie, le vice de l'état fonctionnariste et militaire, la corruption de la science allemande, et par-dessus tout le fléau de la monarchie prussienne. Si tout cela disparaissait, il y aurait certes quelque chose de changé en Allemagne ! mais, question troublante, ce chan-

gement serait-il suffisant ? L'âme allemande ne resterait-elle pas ce qu'elle est depuis Witikind, Arminius et Arioviste, c'est-à-dire brutale et fourbe, sans foi et sans droit ? On a trop dit que cette guerre était le fait du kaiser ; une expédition de roi personnel est presque toujours une guerre de magnificence, parfois une guerre en dentelles ; ce qui donne à cette guerre-ci son caractère atroce, c'est justement qu'elle n'est pas l'œuvre pure d'un roi personnel, mais de toute une nation, de toute une race, c'est un peuple-brigand qui a répondu à l'appel de son roi-brigand. Or que l'on change les institutions et les réglementations, l'âme de ce peuple restera la même, aussi cruelle, cupide et déloyale sous une république que sous un empereur, et c'est là vraiment l'énorme nuage noir de l'avenir.

HENRI MAZEL.

§

Avec **Mon Journal de Campagne**, de Robert de Wilde, qui suivit les opérations de l'armée belge de *Liége à l'Yser*, la librairie Plon a publié le très intéressant récit d'un officier d'artillerie, engagé depuis le commencement de la guerre et qui eut la chance d'en revenir indemne. — Il se trouvait à Liége lors des premières hostilités, et ce fut bientôt l'attaque des forts, des villages incendiés. On se fusillait, canonnait sans même apercevoir l'ennemi, et bientôt les troupes massacrées durent battre en retraite, pour se retrouver à Villers-le-Peuplier, localité des environs de la ville. Tout compte fait, Liége avait été attaqué par trois corps d'armée, — 135,000 hommes. Les Belges n'étaient guère que 23000, et parvinrent à s'échapper, gagner bientôt Hannut, Grand et Petit Hallet, et après deux jours bivouaquèrent à Hougaerde. — Bientôt ils durent remonter du côté de Louvain, et atteignirent Anvers. On avait alors le plus grand espoir dans une offensive anglo-française et la diversion que devaient faire les Russes. Des combats furent donnés hors de l'enceinte, — à Malines, du côté de Termonde, et l'on eut peu avant le triste spectacle de l'exode des populations refluant vers la ville comme un asile suprême. L'affaire qui eut lieu bientôt à Haecht donna un avantage, mais qui ne put être poursuivi. Bientôt l'investissement d'Anvers se resserra ; le siège avait commencé, avec des sorties, des combats sur la ligne des forts. Puis les troupes qui étaient sur la rive gauche de l'Escaut durent battre en retraite sur Tamise dont on fit sauter le pont, puis sur Lokeren, Terdonck et Wondelghem. Le contingent belge ne s'était pas enfermé dans la souricière et bientôt put rejoindre les troupes anglaises qui arrivaient à son aide. Il devait gagner Nieuport et atteignit Leke et Pervyse où furent creusées les premières tranchées ; puis il s'organisa à Dixmude, à Ypres et Nieucapelle. M. Robert de Wilde conte longue-

ment la défense de l'Yser et des épisodes concernant l'assaut de Dixmude, le massacre de la collégiale, l'incendie de la ville. La bataille se poursuivit du 20 octobre au 5 novembre 1914. Un moment, des troupes allemandes réussissent à passer l'Yser ; mais elles furent repoussées et attaquèrent ensuite Tervaete. — L'auteur qui se trouve envoyé à l'arrière s'extasie cependant sur le confort qu'il rencontre, à côté des installations de fortune du front. A Furnes, il se trouve coucher ainsi dans une grande chambre, qui possède non seulement des meubles, mais des tapis, même un lavabo. Il y avait jusqu'à des draps, constate-t-il, — et à côté de la chambre une salle de bains. — Après quelques jours de repos, cependant, et en se faisant cette réflexion que la guerre de tranchées qui mine les troupes ressemble fort en somme à celle qu'on faisait au Moyen-Age, il se retrouve en ligne, à Pervyse, dans la plaine flamande inondée, et raconte l'existence monotone de ses défenseurs. Peu d'incidents, et à peine quelque anecdote comme la capture d'un détachement ennemi retranché dans une maison au cours d'un des combats sur l'Yser et qui parlemente pour se rendre : « Du toit, un mouchoir s'agite et une voix peureuse demande : Vous ne fusillez pas les prisonniers? — Non, descendez ! — Il sortit de la maison soixante et un hommes. » — Ensuite, il raconte qu'on dut faire sauter la tour de l'église qui servait de cible à l'ennemi. La campagne de l'Yser fournit encore des épisodes comme le bombardement du clocher d'Oostkerke, celui du poste d'Oudstuyverkenskerke où il faillit être enseveli par les obus qui tuèrent un de ses compagnons. M. Robert de Wilde finit par être nommé capitaine ; il prit le commandement d'une batterie, — et peut-être se bat-il encore.

Son récit, rapide, sobre, indique seulement les choses vues par lui-même, sans réflexions ni commentaires. C'est un simple journal des faits, — et pour cela, il mérite d'être retenu et même recommandé parmi les témoignages directs qui nous resteront de la grande guerre.

Mme Camille Clermont publie à la librairie Berger-Levrault de curieux **Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre**, — un petit volume qui réunit les noms d'auteurs divers et des récits la plus souvent d'un intérêt réel. Je voudrais citer le témoignage d'une Française, Mme M.-L. Dromart, sur l'occupation allemande ; et plus loin le récit qu'elle donne d'un voyage accompli « de Haybes en ruines à Bruxelles occupée », alors que l'ennemi s'est installé déjà ; puis un fragment du journal de Mme Alphonse Daudet ; des choses rapportées par Mme Alice Guerquin d'Auriac : *Souvenirs de mobilisation* ; d'autres souvenirs de Mme Lola Neyr, etc. Un des journaux les plus remarquables qu'insère ce volume est celui de Mme Andrieu, sous-préfète de Soissons, qui va d'août 1914 à juillet 1915. Mme Andrieu

était infirmière et, aux approches de l'ennemi, il fallut enlever hâtivement les blessés, gagner Château-Thierry. L'exode de la population continua avec des incidents divers et tandis que se donnait la bataille de la Marne, — sur un front de 300 kilomètres. A Nogent-sur-Seine, la gare servit de poste de secours pour les hommes atteints, sur lesquels la narratrice donne des détails navrants. Plus loin, elle décrit certains aspects du champ de bataille; mais les journaux de ce moment n'apportent plus de détails sur les opérations et l'on craint un retour offensif de l'ennemi. Entre temps, il est parlé de l'espionnage et de l'avant-guerre, à propos de Maubeuge. — Mme Andrieu eut beaucoup de mal pour obtenir de revenir à Soissons qui était toujours dans la zone de guerre. La vie à la sous-préfecture était plutôt pénible et le plus souvent les conversations étaient interrompues par l'arrivée d'un obus. Mme Andrieu s'occupait surtout des besoins des pauvres gens, — des nécessiteux, des réfugiés. Le bombardement redouble de temps à autres et des projectibles dégringolent; ce sont alors des dégâts chez les particuliers comme aux édifices : la cathédrale, Saint-Jean-des-Vignes. On parle toujours d'une poussée qui doit refouler l'adversaire, mais qui se trouve sans cesse retardée. Les Marocains finissent par enlever la côte 132, vers Crouy. Une contre-attaque ramène pourtant les Allemands à Crouy, à Missy, et l'on se bat furieusement à Saint-Pol, à 1 kilomètre de la ville. L'adversaire peut tirer à son aise sur Soissons presque désert et s'en prend surtout à la cathédrale. — Mme Andrieu raconte entre temps une visite de M. Armand Dayot, qui vient avec diverses personnes constater les dégâts — et elle fait quelques réflexions trop justifiées sur la longueur possible de la guerre. Le récit s'achève quand des marmites enfin tombent sur Saint-Jean-des-Vignes dont elles viennent épointer une des flèches, et il est regrettable qu'elle ne l'ait pas poursuivi, car elle n'a donné que le premier acte du drame et la suite malheureusement devait amener d'autres péripéties.

M. Bernard Lafont publie chez Berger-Levrault encore des notes d'un aviateur: **Au ciel de Verdun**, qui ont en somme de l'intérêt, — quand il abandonne surtout le style exclamatoire et conte simplement les choses. Après la manœuvre de l'appareil, la présentation des différents types d'avions, il décrit la ligne de bataille : Mort-Homme, Côte du Poivre, Douaumont, Vaux, — qu'il explore sous le tir des obus. Puis il donne des impressions du champ de bataille, mais qui sont surtout imaginatives, étant prises de trop haut. C'est ensuite une expédition du réglage de pièces sur une batterie allemande; une attaque dont il va reconnaître le terrain et au cours de laquelle il se trouve « pilonné »; un combat soutenu contre deux aéroplanes ennemis et dont il a la chance de revenir indemne. Assez fréquemment il y a aussi des épisodes tragiques, — la chute d'avia-

teurs mitraillés par l'adversaire. Plus loin ce sont des aspects de Verdun, déchiqueté par les obus. Proche du campement, la campagne sous la pluie apparaît lugubre, avec le village détruit par les bombes, — des cadavres de maisons qui restent abandonnés. Batailles, victoires, pertes et deuils, — des combats dans l'espace où l'avion qui culbute choit comme une pierre, et dont les occupants s'écrasent sur le sol, — c'est la trame de ce livre dont l'auteur lui-même se trouva enfin mis hors de combat. Maïs il conte auparavant la reprise de Douaumont. C'est ensuite l'hiver, avec la boue, la glace, les intempéries, qui arrêtent le travail d'observation. Une sortie par temps bouché le fait atterrir à Bar-le-Duc, — et le récit s'achève avec des paroles de confiance et d'espoir.

Chez Georges Crès il faut indiquer encore **la Sainte-Face**, un volume d'Elie Faure, — abondant, loquace, même prolixe par endroits, — souvent lyrique et qui donne de curieuses impressions de guerre, à côté de dissertations philosophiques, voire de déclamations qui arrivent à propos de tout et de rien. Il indique des choses vues et senties, — et aussi des suggestions. Le pouvoir de ratiociner l'emporte le plus souvent, et la machine tourne à vide, pourrait-on dire, bourdonne et ronronne, — pour se reprendre enfin jusqu'à une occasion prochaine. Le récit nous transporte en Lorraine, du côté des basses terres de Woëvre, tant que, le 25 août 1914, on se trouva au village de Buzy, près duquel les nôtres se sont battus. Il y a des prisonniers, des blessés dans l'église ; mais ce qui préoccupe surtout M. Elie Faure, qui semble avoir été attaché au service des ambulances, c'est de donner l'aspect du dehors. Brusquement l'ordre arrive de battre en retraite et l'impression de ce moment est résumée en quelques lignes : « Des morts qui puent déjà, des vivants déchirés, des villages en feu, des malheureux qui fuient sur les routes, une petite fille tuée et que nous avons vue au moment où nous arrivions promenée sur un chariot découvert... » Suivent des considérations sur la guerre et sur l'Allemagne,qui paraîtront peut-être excessives, et M. Elie Faure qui passe à Saint-Mihiel en profite pour parler de l'œuvre de Ligier Richier. Mais on ignore à peu près tout des choses advenues sur le front, tandis que les troupes se retirent, arrivent à Nogent, du côté de Paris. On finit cependant par apprendre la marche de l'ennemi. C'est la désolation aux approches de la capitale où l'on se retranche en hâte. Bientôt le narrateur se trouve à Juilly, dans le célèbre collège où l'on a installé des ambulances dont il décrit les horreurs et les tristesses, cependant que tonne le canon de la Marne. Puis il s'aventure sur la lisière du champ de bataille, indique des choses vues à Saint-Soupplets, dans la campagne de Marcilly, la désolation des lieux où se joue la tragédie. Partout des cadavres, par les champs, le long des talus, dans les fossés, parfois isolés, parfois

en grappes, au hasard de la poursuite, du groupement pour le combat, etc. Au delà c'est Acy-en-Multien, encore barricadé, mais qui ne recèle plus que des morts, des blessés qui s'entassent dans l'église et dont il traduit la vision horrible. Un moment, il décrit un combat de nuit, près d'un village surplombant la vallée de l'Aisne, et note les bruits lointains de la bataille. Cependant les troupes remontent l'Oise, par Compiègne; on croyait voir, à ce moment, la fin prochaine de la guerre, mais qui fut bien partie remise. M. Elie Faure finit par être installé au château de Hénu, en Artois, — où il devait rester neuf mois, — et parle de la guerre de tranchées, des choses du front vues de l'arrière, des villages massacrés, ainsi que de la vie dans les lignes. Il donne aussi les impressions du renouveau dans la campagne, malgré la guerre, — des saisons qui se succèdent dans l'indifférence de la nature toute puissante, — et la première partie du livre finit avec des pages remarquables sur l'Italie, lors de son entrée en guerre. — La suite, « Loin du feu », se passe à sa sortie de l'hôpital sans qu'on en sache plus, et comprend une suite de chapitres intéressants sans doute, mais qui n'ont que peu de rapports avec les événements actuels. On en pourrait signaler de bonnes pages sur la Provence, sur la race française et les deux moitiés du pays, les caractéristiques des provinces, etc. Il y a encore des choses remarquables sur Marseille, grouillante et puante, et où défilent les soldats bientôt de toutes les races de la terre. M. Elie Faure rejoint enfin le front et se trouve parmi les combattants. C'est la dernière partie du livre, « Sous le feu », et qui donne des impressions de la lutte du côté de La Fère, Feuillères, Hubincourt, le ravin de Flaucourt (7 août-22 décembre 1916).

Sans doute il y a des dissertations qu'on aimerait moins longues dans ce volume, et certaines appréciations qui se trouvent peut-être contestables. Mais il est curieux et mérite d'être lu, ce qu'il me semble juste de dire, et la meilleure appréciation, je crois, qu'on en puisse faire.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

UN DISCOURS DE RADOSLAVOV SUR LA SITUATION EXTÉRIEURE DE LA BULGARIE. — LE VOTE DES CRÉDITS MILITAIRES. — Au cours de la dernière session du Sobranié, Radoslavov a été vivement pris à partie par les orateurs de l'opposition, soit à propos du ravitaillement du royaume, qui est si défectueux que le général Proteguerov, directeur de l'alimentation depuis avril 1917, a dû démissionner, soit à propos des différentes négociations de paix avec l'Ukraine, la Russie

et la Roumanie. Le dernier discours qu'il ait prononcé date du 5 avril dernier, veille de la clôture de la session, et il a trait au vote d'un crédit de près de 2 milliards pour les dépenses militaires effectuées depuis 1915 jusqu'aujourd'hui.

Deux milliards, c'est pour la Bulgarie, épuisée par toute une série de guerres, une somme énorme et qui va grever très lourdement son maigre budget, d'autant que le Sobranié avait dû déjà voter un mois auparavant un crédit extraordinaire de 1.300.000 fr. Déposé sur le bureau du Sobranié le 22 février par le ministre des Finances Tontchev, ce dernier projet de loi avait été l'objet de nombreuses critiques, formulées surtout par les anciens ministres des Finances actuellement dans l'opposition, le démocrate Liaptchev et le populiste Teodorov.

La somme demandée, dit Liaptchev, est déjà dépensée. Depuis le nouvel an, nous sommes sans crédits. En 1915, on savait déjà que la guerre serait longue, et qu'un petit Etat comme le nôtre ne pouvait supporter la continuation de la guerre, s'il était obligé de payer toutes les dépenses pour les munitions qu'il n'est pas à même de fabriquer. Si nous terminons la guerre avec une dette énorme qui sera due non à nos nationaux, mais à des étrangers, il ne nous sera pas possible de rester maîtres de nos productions, et nous serons obligés de céder aux autres tout le produit de notre sol et de notre sous-sol. Nous sommes en présence d'une situation impossible. Le prix de tous les articles augmentent.

De son côté, Teodorov releva que la dette de la Bulgarie allait bientôt dépasser 7 milliards, et que le ministre ne proposait aucune source d'impôts nouveaux pour couvrir les énormes dépenses qu'entraînerait la continuation de la guerre. Il reprocha vivement à Tontchev d'avoir refusé la proposition de l'Allemagne, qui lors de l'intervention de la Bulgarie avait promis de lui donner les sommes nécessaires non à titre d'emprunt, mais sous forme de subvention, de secours. Tontchev n'accepta pas, sous prétexte qu'il ne voulait pas que l'armée bulgare servît comme « mercenaire » dans cette guerre. De l'avis de Teodorov, la Bulgarie, qui apportait aux Puissances centrales un si précieux concours, avait le droit de demander à ses Alliés plus puissants qu'elle l'argent nécessaire pour mener la guerre jusqu'au triomphe de la cause commune. Il constate enfin, comme Liaptchev, que la situation alimentaire du pays était très mauvaise, « plus mauvaise que celle de nos alliés. Il faut prendre toutes les mesures indispensables pour éviter la famine. Il faut fermer hermétiquement nos frontières à toute exportation. »

Plusieurs orateurs socialistes et agrariens déclarèrent nettement qu'ils voteraient contre les crédits. Sentant le projet menacé, le ministre de la guerre, le général Naïdenov, prononça le 13 mars un grand discours patriotique sur la nécessité de continuer la guerre sur

le front de Macédoine, et de consentir encore à quelques sacrifices afin de parachever l'œuvre d'unification nationale. Quant à Radoslavov, il détourna l'Assemblée des graves préoccupations causées par la situation économique du pays en faisant un brillant tableau des résultats obtenus à l'est par les trois paix ukranienne, russe et roumaine. Voici les passages essentiels de ce discours du 5 avril, auquel les *Narodni Prava* attribuent « une importance historique » :

Les résultats déjà obtenus prouvent que la Bulgarie est tout près du succès final. Nous avons conclu la paix à l'Orient. Nous ne craignons plus d'avoir à combattre le puissant empire russe, qui disposait d'armées innombrables, et qui avec ses alliés a déclaré la guerre à la petite Bulgarie. Nous vivons actuellement en paix et amitié avec la Russie, ou plutôt avec les Etats qui ont recueilli son héritage, la République grande-russienne et la République populaire de l'Ukraine... En ce qui concerne la Roumanie, notre voisine du nord, je vous ferai les déclarations suivantes : Il n'est pas douteux que la Bulgarie s'inquiète plus de cette paix que de celle qui a été conclue à Brest-Litovsk avec la grande République russe et la République populaire de l'Ukraine, car, en qualité de voisine immédiate de la Roumanie, nous avons ici des intérêts vitaux : 1° en ce qui concerne la Dobroudja et 2° en ce qui concerne le Danube. Vous savez quelles étaient avant la guerre les aspirations du peuple roumain, vous savez combien l'opinion publique roumaine était montée contre nous. Il est superflu d'y insister ; il suffira de vous dire que les haines étaient telles que les enfants roumains descendaient sur les rives du Danube pour lancer des pierres contre la Bulgarie (*sic!*); on insultait à Bucarest tous les Bulgares, on nous provoquait ; les stocks de marchandises des commerçants bulgares ne pouvaient circuler librement ; ou encore en vertu de certains règlements de douane et de chemins de fer, ils étaient jetés dans le Danube, sous prétexte qu'ils étaient avariés et qu'ils apportaient des épidémies dans le noble royaume de Roumanie. Nous avions donc des raisons d'être mal disposés envers la Roumanie, mais grâce à notre caractère pacifique et humain nous avons très facilement pardonné à nos ennemis. Nous n'avons fait que nous assurer une frontière stratégique sur le Danube ; c'est la seule frontière qui puisse parer à toutes les éventualités, la meilleure de toutes celles que possède la Bulgarie. Il ne s'agit pas ici d'une annexion, mais de l'union des Bulgares de la Dobroudja à la Bulgarie. Nous appliquons dans les circonstances le principe reconnu par tous les milieux socialistes : nous ne prenons pas de terres, nous n'annexons pas de terres étrangères, nous ne voulons que le retour de tous nos compatriotes...

KIRKOV (socialiste minoritaire). — Mais avec les terres, bien entendu !

RADOSLAVOV. — Sans les terres c'est impossible ; tout le monde est d'accord là-dessus. A ce point de vue, nous avons le bonheur de pouvoir obtenir aujourd'hui ce que ne nous donnait pas notre traité. Je vous ai plusieurs fois déclaré ici que *nous n'avions pas signé avec nos alliés de traité concernant la Dobroudja entière*. Je vais vous dire pourquoi, afin de ne pas laisser s'égarer l'opinion publique. La situation politique était telle, à l'époque, que nous ne pouvions faire figurer dans le traité la prise de la Dobroudja : d'abord, parce que la Roumanie était l'alliée de nos alliés, et en-

suite parce que notre traité devait être notifié aux Roumains, afin de les engager à rester neutres.

DJIDROV (socialiste majoritaire). — Qui voulait la publication?

RADOSLAVOV. — Notre alliance elle-même avait intérêt à publier ce traité pour bien persuader la Roumanie que la Bulgarie ne prétendait pas recevoir la Dobroudja, mais avait pour but essentiel et unique de délivrer la Macédoine. Toutefois nous fîmes la réserve suivante : si la Roumanie entrait en guerre contre un de nos voisins ou contre nous, sans être provoquée par nous, la Bulgarie recevrait ce qui lui a été pris en 1913. Et nous avons bien fait, car nous n'avons pas provoqué la Roumanie, laquelle a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie pour s'emparer du Banat et de la Transylvanie. Nous avons appris dans la suite, Messieurs les Deputés, que la Roumanie ne se contentait pas de ce qu'elle nous avait pris en 1913, mais qu'elle convoitait le Quadrilatère, ou en d'autres termes qu'elle voulait s'emparer du territoire et du chemin de fer de Rouchtchouk à Varna.

UN DÉPUTÉ DE DROITE. — Avec Choumla.

RADOSLAVOV. — Choumla y était compris, bien entendu. La Roumanie étant intervenue aux côtés des adversaires des Puissances centrales, nous nous étions engagés à prendre la défense de nos alliés, et en récompense nous recevions (en cas de succès naturellement) la Dobroudja de 1913.

Restait la Dobroudja de 1878, c'est-à-dire l'ancienne Dobroudja bulgare. Celle-ci est déjà attribuée actuellement à notre royaume : 1° parce que la population de cette province a disposé de son sort et veut son union à la mère patrie ; 2° parce que la Bulgarie a procuré une aide très sérieuse à l'alliance et consenti de grands sacrifices dans les combats contre la Roumanie ; et 3° parce que la diplomatie de nos alliés a bien voulu nous l'accorder. Ainsi donc, à la conclusion de la paix avec la Roumanie, la frontière nord de la Bulgarie sera limitée, par le Danube de Semendria à Toultcha, au bras de Saint-Georges, et la Dobroudja entière deviendra ainsi partie intégrante du royaume.

Jusqu'aujourd'hui, on s'était gardé de parler aussi explicitement que je viens de le faire, afin de ne pas porter préjudice à notre cause.

Mais maintenant que la situation à l'est s'est affermie, et que nous n'y avons plus d'ennemis, les diplomates se mettent à parler plus clairement, et c'est ainsi que dans son dernier discours le comte Czernin a dit entre autres : « La Bulgarie recevra toutes les terres où vivent des Bulgares. » Cela confirme ce que je vous ai dit ici : la Bulgarie recevra la Macédoine, c'est-à-dire la Macédoine avec le pays de la Morava où vivent de vieilles populations bulgares, et elle recevra la Dobroudja avec nos bons et braves bulgares dobroudjains. (*Applaudissements à droite et au centre droit.*) Je vous ai dit que la Dobroudja est donnée aux quatre alliés en vertu du traité préliminaire ; c'est là une étape sur la voie de la solution définitive de la question.

Après avoir relevé que la Commission du budget et la Commission financière du Sobranié avaient fortement exagéré les comptes que la Bulgarie avait à régler avec ses alliés, qu'il s'agissait de deux et non de douze milliards comme on le prétendait, Radoslavov termina ainsi :

Si nous mettons dans la balance ce que nous avons reçu en échange, nous nous en sommes, à mon humble avis, tirés à très bon compte, car la liberté de la Macédoine et du pays de la Morava et celle des bulgares de la Dobroudja valent infiniment plus que deux milliards. Il ne s'agit pas ici d'une affaire de banque, mais de quelque chose qui nous est très cher, très précieux, et que nous, contemporains, devons savoir apprécier et transmettre dignement à la postérité.

Radoslavov pria ensuite les députés de voter à l'unanimité et sans débats les crédits demandés. Le Sobranié acheva la séance en comité secret pour entendre les explications du Ministre de la Guerre, et le 6 avril il vota finalement le projet de loi en troisième lecture.

Comme on a pu s'en rendre compte, l'intérêt principal de ce discours est de nous faire connaître pour la première fois quelques-unes des clauses du traité d'alliance de la Bulgarie avec les Puissances Centrales. Il résulte des explications de Radoslavov que l'Allemagne n'avait nullement promis la Dobroudja à la Bulgarie, afin d'obtenir la neutralité de la Roumanie. Toutefois on prévoyait le cas de l'intervention roumaine aux côtés de l'Entente, et la Bulgarie devait recevoir alors comme salaire la Dobroudja de 1913, c'est-à-dire Silistrie, Tutrakan et Baltchik pris par la Roumanie lors du traité de Bucarest. Quant à la Dobroudja de 1878, c'est-à-dire toute la province jusqu'aux bouches du Danube, elle ne devait en aucun cas échoir à la Bulgarie qui n'a d'ailleurs sur elle aucun droit véritable.

On s'explique maintenant pourquoi les Bulgares firent une propagande si intense en faveur de l'union de la Dobroudja : ils mobilisèrent tous leurs savants et leur firent rédiger des brochures, bourrées de statistiques et de documents, sur le caractère bulgare de ce soi-disant « berceau de la Bulgarie », et ils réunirent en décembre 1917 le fameux Congrès de Babadagh, caricature d'une consultation nationale.

Malgré leurs efforts, ils ne réussirent pas entièrement à convaincre les Allemands eux-mêmes de leur bon droit. Et voilà pourquoi l'Allemagne, qui ne se sent liée par aucun traité sur ce point, ne cède la Dobroudja à la Bulgarie qu'avec une double réserve, l'une concernant Constantza et la ligne qui établit la communication de la Roumanie avec la mer Noire, l'autre concernant les bouches du Danube. L'Allemagne, là comme ailleurs, s'est attribué la part du lion. La Bulgarie n'a pu dissimuler son dépit, et a considéré ces servitudes économiques qui lui sont imposées comme une atteinte à sa souveraineté.

Mais la Bulgarie doit d'autant moins espérer voir ses droits pleinement reconnus, que l'Allemagne soutient les revendications turques sur la Maritza et le chemin de fer de Dédéagatch, et que d'autre part elle tient par d'habiles manœuvres et par des concessions appa-

rentes à faire rentrer la Roumanie, du moins la Roumanie de Marghiloman, dans le sein des Puissances centrales.

A. PIERRE.

§

Italie.

Les principales villes d'Italie ont vu se constituer des « Comités d'assistance morale » dont le devoir est de faire à travers le pays une énergique propagande. Le moral de l'arrière est aussi important que le moral de l'avant : il faut tout faire pour lui donner de la vigueur. Les Comités dépendent d'un haut commissaire, M. Comendini, qui est chargé de coordonner leurs efforts : et ils ont au Parlement de nombreux représentants groupés en un « fascio », dont on ne pouvait espérer, lorsqu'il fut constitué, qu'il aurait la vie si dure. Opposé à « l'Unione parlementare », le Fascio a eu à la Chambre des Députés de nombreux succès. Sans lui, le Gouvernement pouvait difficilement compter sur une majorité sûre. C'est donc une force organisée qui a pris grande importance dans la vie politique italienne.

Dans le pays, les députés et sénateurs du « fascio » participent à tous les Congrès de résistance nationale. Il n'est pas douteux qu'en des villes un peu « tièdes » comme Florence et Turin, leur action a été utile (Congrès patriotique de Florence, du 25 au 28 février, de Turin, milieu de mars.) Jusqu'à ces derniers mois, les partis interventistes avaient vécu au jour le jour, sans direction, négligeant de s'unir contre leurs adversaires. Il a fallu les tristes événements d'octobre pour leur faire comprendre les dangers de l'inaction : désormais la propagande sournoise des socialistes officiels et de certains ex-neutralistes ne s'exerce plus aussi facilement : au Parlement et dans les provinces, il y a eu un renouveau d'activité « interventiste (1) », qui a contribué à mieux asseoir l'autorité du gouvernement de M. Orlando.

A la session parlementaire du mois de février, dès les premières séances, le conflit se dessina entre les représentants du « fascio », les socialistes officiels et « l'Unione ». Les socialistes voulurent protester contre l'interdiction de l'*Avanti* dans plusieurs provinces du royaume, et contre l'arrestation du secrétaire de leur parti, Lazzari (2). Presque en même temps, le général Marazzi, inconsolable d'avoir

1) Il peut paraître bizarre qu'on emploie encore les termes *d'interventiste* et de *neutraliste* maintenant que l'Italie est, corps et âme, dans la lutte. Mais cette terminologie s'est conservée, telle quelle, dans les journaux : et elle corespond à quelque chose de réel, d'anciens partis neutralistes n'ayant pas encore accepté le fait accompli.

(2) C'est M. Morgari, le zimmerwaldien bien connu, qui a remplacé M. Lazzari comme secrétaire du parti socialiste officiel italien.

été mis en disponibilité par Cadorna, mérita, par ses attaques contre le haut Commandement, d'être appelé « le général maximaliste ». A Montecitorio, l'action gouvernementale était donc critiquée à la fois par les amis de M. Turati et les membres de *l'Unione*. Le « cas De Giovanni » montra que ni les uns ni les autres ne voulaient enrayer la propagande « défaitiste ». M. De Giovanni, député socialiste du Piémontais, ayant tenu des propos antimilitaristes, l'autorité judiciaire demandait qu'on pût lui intenter des poursuites, et que la Chambre levât l'immunité parlementaire. Or, le résultat du scrutin fut le suivant : votèrent contre M. De Giovanni tous les députés du « Fascio » ; les socialistes officiels se prononcèrent en sa faveur, et les membres de « l'Unione parlementare » quittèrent la salle des séances pour ne pas avoir à exprimer leur opinion : abstention qui était un aveu et qui fut jugé tel par les organes interventistes : « Les défaitistes socialistes cherchent à échapper aux salles de tribunal, moins commodes que la salle de Montecitorio, mais les défaitistes du neutralisme constitutionnel considèrent que même la salle des séances de Montecitorio est dangereuse ; ils évitent la bataille et vont s'embusquer dans les corridors, qui sont de sûrs refuges. » (*Corriere della Sera*, 14 février.)

La lutte contre le défaitisme et contre ceux qui sont susceptibles de faire de la contrebande de guerre est en ce moment la principale préoccupation du gouvernement et de divers « fascii ». A ce point de vue, le discours prononcé par M. Pirolini, député républicain de Ravenne, le 21 février, a été riche d'accusations. M. Pirolini s'est attribué en Italie à peu près le même rôle que Léon Daudet en France : il réunit des dossiers, surveille les agissements des « suspects » et les bénéfices des grandes sociétés industrielles. « Je me suis convaincu, affirma-t-il dans son discours, qu'une puissante organisation qui est d'accord avec l'ennemi, une organisation allemande qui a pris un faux nom italien, a fonctionné comme pompe aspirante des cotons de notre pays... » Et il continua, en constatant les énormes bénéfices encaissés par les sociétés de déchets de coton et de déchets de soie, en demandant une enquête, et en accusant publiquement un de ses collègues, M. Bonacossa. C'est peu de temps après ce discours qu'éclata le scandale des « déchets de soie » dans lequel furent impliquées quelques-unes des personnalités les plus connues de la haute finance et de la haute industrie milanaise

Un autre symptôme de la confiance que le gouvernement a désormais en sa force a été la condamnation de Constantino Lazzari, secrétaire du parti socialiste officiel. Il était accusé d'avoir, par ses circulaires aux maires et aux sections qui adhéraient au parti, entravé l'œuvre de défense nationale. Le procès montra l'existence de deux courants dans le parti socialiste : celui de Lazzari, intransi-

geant ; et celui, plus conciliant que représentaient Turati avec son article de la *Critica Sociale* de novembre 1917 et Rigola avec son appel du « Bollettino della Confederazione general del Lavoro ». De ces deux tendances, quelle sera désormais la plus forte? Il est certain que les événements de Russie ont eu leur influence sur les dispositions du groupe socialiste officiel italien ; même l'*Avanti* a été impressionné par l'impitoyable rigueur avec laquelle l'Etat-major allemand a traité les révolutionnaires russes. Il a reconnu les fautes des bolcheviks et déclaré que pour le moment le danger le plus pressant était celui que créait le militarisme germanique. M. Treves, dans un article paru en mars dans la *Critica Sociale*, a constaté la faillite de la révolution russe en ces termes : « Toutes les propositions qui se résumaient dans le vote émis le 19 juillet 1917 au Reichstag ont été retirées par l'Allemagne, parce que la fortune aveugle lui opposa une révolution armée de son seul idéal, minée dès l'origine dans son existence militaire. *Voilà pourquoi les défenseurs de l'Oise, de la Somme, et de la Scarpe défendent en cette heure une ligne d'équilibre, dont il faut espérer qu'elle abattra l'omnipotence de la force.* » M. Claudio Treves souhaite le succès des armes franco-anglaises contre l'offensive allemande. Voilà qui complète la pensée de l'article qu'il écrivit, après Caporetto, en collaboration avec Turati, dans la même *Critica Sociale*. Cela veut-il dire qu'il faille compter sur le concours entier des socialistes officiels ? *L'Epoca*, qui, fondée il y a quelques mois à Rome, semble être une espèce d'organe officieux, est disposée à le croire ; elle fait un tableau idyllique de l'union sacrée : « Tous les partis, dit-elle, sont aujourd'hui tout à fait d'accord pour considérer la situation exclusivement au point de vue du plus grand intérêt national. Au début on pouvait avoir des doutes sur la ligne de conduite du parti socialiste officiel vis-à-vis de la guerre, mais maintenant il y a de bonnes raisons pour ne pas avoir de préoccupations de ce côté-là. En présence de la dernière manifestation de l'impérialisme allemand et de l'inaction du parti socialiste allemand, des socialistes italiens ont dû reconnaître, avec la grande majorité du pays, que tout effort conciliant pour résoudre pacifiquement le grand conflit européen serait inutile. »

Mais les disciples de M. Turati n'entendent pas abandonner le terrain de la sainte théorie sur lequel ils seront placés depuis le début de la guerre. Evidemment le prolétariat russe se trouve dans une situation effroyable : et la victoire allemande rendrait irrespirable l'atmosphère européenne. Mais le parti socialiste italien n'y peut rien et, malgré la catastrophe maximaliste, il se présentera à la barre de l'Internationale, la tête haute, sûr d'avoir défendu pendant les quatre années de guerre la politique qu'il fallait défendre. Lorsque le *Messagero* essaie de le prendre au mot, et de lui faire avouer que

le moment est venu « d'unir toutes les forces pour empêcher la victoire définitive du militarisme et de l'impérialisme austro-allemand », l'*Avanti* répond avec hauteur qu'il « n'unira jamais ses forces à celles des gens qui n'ont jamais su empêcher l'Allemagne de vaincre, ou qui ont, par leurs erreurs, facilité sa victoire ». Il reste immuable dans sa ligne de conduite ; les principes de ses rédacteurs résistent à l'épreuve des expériences, même les plus désastreuses ; dédaigneux des contingences de la guerre, l'*Avanti* relègue les « communiqués » à la fin de la quatrième page (c'est à peine si on les distingue des annonces) ; et au moment où le front occidental est le théâtre d'une lutte effroyable, le journal de MM. Lazani et Serrati continue imperturbablement ses discussions de philosophie sociale... (1)

Il est donc difficile de parler de complète union sacrée dans un pays où tout un grand parti politique observe la plus absolue réserve pour tout ce qui touche la guerre. Un des meilleurs moyens d'organiser dans le pays une solide « résistance morale » est d'ailleurs d'avoir une habile et prévoyante politique économique. Aussi le problème alimentaire est-il celui qui préoccupe le plus le gouvernement italien. Lorsque M. Orlando est allé en février à Paris et à Londres résoudre les questions les plus urgentes pour l'avenir de l'Italie, il s'est fait accompagner de M. Silvio Crespi, commissaire général aux vivres, grand industriel lombard, qui a montré, depuis qu'il est au pouvoir, de réelles qualités d'organisateur.

M. Crespi est une espèce de Dictacteur de l'alimentation. Il a dû réparer au plus vite les erreurs de l'administration de l'avocat génois M. Canepa et il s'y est très heureusement employé : il a établi un régime sévère de restrictions, avec carte individuelle pour presque toutes les denrées : sucre, pâtes, farine, riz et pain. Dans un discours prononcé à Milan, abandonnant momentanément ses principes libre-échangistes, il a affirmé la nécessité d'un contrôle rigoureux de l'Etat en matière économique : la mainmise du gouvernement sur tous les produits nécessaires à la vie de la nation en guerre devient une nécessité absolue ; dans les questions de subsistance son représentant doit intervenir « *à fond*, de toute sa force ».

C'est en faveur d'une théorie analogue que s'est prononcé M. Miliani, ministre de l'Agriculture, dans son discours de Bologne : il a jugé qu'il « manquerait à son devoir le plus élémentaire s'il conti-

(1) Tout ce qui est irrédentisme est, bien entendu, sans intérêt pour les socialistes officiels. Lorqu'ils examinent la question d'Alsace-Lorraine, ils le font uniquement du point de vue économique, et ne veulent pas connaître les « facteurs sentimentaux » dont le Docteur Haase lui-même a reconnu la valeur. « La lutte pour l'Alsace-Lorraine n'est, d'après l'*Avanti*, qu'une question de fer et de charbon » (n° du 7 mars 1918).

nuait à considérer la production agricole comme une pure affaire d'intérêt privé. » Aussi faut-il organiser la mobilisation agricole comme on a organisé dans les villes la mobilisation civile. Il faut « discipliner le travail de la terre, imposer, chaque fois que les circonstances l'exigent, des modifications dans la culture du sol ; mettre les terres à la portée de quelques populations agricoles qui n'en ont pas, s'occuper de l'achat des moyens de production dont la guerre fait diminuer le nombre ; rendre l'Etat présent partout où,en matière de politique alimentaire, l'initiative privée se montre au-dessous de sa tâche. »

Comme sur le terrain politique, la propagande se fait donc sur le terrain économique. Pour le dernier Emprunt, elle a été ardente, et a produit d'ailleurs les meilleurs résultats. Les orateurs les plus connus ont discouru un peu partout pour convaincre le peuple de prêter largement à l'Etat. M. Nitti, ministre des Finances, et remarquable économiste, a pendant quinze jours prononcé harangues sur harangues : et on a noté ce que contenait d'original cette forme de propagande se faisant dans les Chambres de Commerce, dans les centres agricoles et même dans les Bourses de travail. « C'est une nouvelle mentalité politique, écrivit alors l'*Idea Nationale* ; elle se différencie de l'ancienne, autant que l'habileté byzantine à recueillir les applaudissements de Montecitorio diffère de la sincérité du langage qui entraîne l'approbation des producteurs et des ouvriers. » Cet éloge de la politique de M. Nitti est mérité, car, parmi les hommes d'Etat de l'Italie contemporaine, il en est peu qui aient une intelligence aussi aiguë des problèmes économiques ; il appartient au groupe de ces anciens neutralistes qui ont nettement pris leur parti des nécessités actuelles : et le peuple italien doit se féliciter qu'il ait apporté au cabinet Orlando sans hésitation un concours que sa compétence et son habileté rendent précieux.

JEAN ALAZARD.

§

Pologne.

UNE LIGUE POLONAISE DE L'ENSEIGNEMENT. — Sur l'initiative de la doctoresse I. Joteyko, il vient de se fonder à Paris une *Ligue polonaise de l'Enseignement*. La séance inaugurale de cette Ligue qui, après la guerre, sera transportée à Varsovie, a eu lieu le 27 mars.

Mlle Joteyko fait partie de ces savants polonais qui ont été contraints par le régime de servitude qui pesait sur leur pays de déployer leur activité à l'étranger. Au lieu d'occuper une chaire de psychologie ou de pédagogie à l'Université de Varsovie, elle enseignait ces matières, depuis vingt ans, à Bruxelles. Docteur en médecine de la

Faculté de Paris, elle a été pendant quatorze ans à la tête du laboratoire de psychologie à l'Université libre de Bruxelles, fondant ensuite elle-même dans cette ville une Faculté de Pédologie qui réunissait les éducateurs et éducatrices du monde entier venus là pour s'initier à la pédagogie scientifique, basée sur des méthodes précises de laboratoire. Nous devons également à Mlle Joteyko nombre de travaux importants du domaine de la psychologie expérimentale. Nul n'était donc plus qualifié qu'elle pour présider à la nouvelle institution polonaise qui vient de naître à la vie à Paris, avec le concours de pédagogues français, anglais, américains, et qui continuera plus tard son œuvre en Pologne, s'employant à poser les pierres angulaires d'une Pologne indépendante et à créer la future Ecole polonaise. L'école n'a connu jusqu'à présent en Pologne que la persécution ; elle pourra profiter aujourd'hui de toutes les conquêtes réalisées par la pédologie au cours de ces dernières années, tant en Europe qu'aux Etats-Unis.

Toutes les fois que notre pensée évoque l'Ecole polonaise dans le Royaume de Pologne et en Posnanie au cours du dernier demi-siècle, nous ne voyons paraître devant nous que des images d'extermination. De nombreux volumes relatent l'histoire du martyre de l'enfant polonais à l'école prussienne. En France, il existe toute une littérature à ce sujet. Les auteurs de ces travaux, souvent remarquables, toujours éloquents et témoignant d'une grande élévation de sentiment, ignoraient tout de l'école polonaise dans le Royaume. Pourtant le knout russe valait la schlague prussienne. Ici comme là, le bourreau recourait aux mêmes moyens de torture. Plus méthodiques d'un côté de la frontière artificielle dressée par les partages, plus impitoyables dans leur logique infernale, ils étaient de l'autre côté plus sauvages et plus féroces, exerçant une action tout aussi dévastatrice.

Après l'échec de l'Insurrection de 1863, le vainqueur résolut de russifier la Pologne. Il décida de procéder avec énergie à la démolition de l'école polonaise. Il considérait que la conquête de l'école le conduirait le plus sûrement à son but. L'âme malléable de l'enfant lui paraissant plus accessible aux influences extérieures, il comptait que l'adulte ne réussirait plus à se débarrasser de ce qui aurait imprégné sa jeunesse. Des ukases du tsar Alexandre II datant de 1862 et de 1864 garantissaient au Royaume une école polonaise. Le tsar y affirmait que « l'école devait être ouverte sans distinction à toutes les classes sociales et à toutes les confessions, qu'elle ne saurait être transformée en un instrument d'action politique, que les éducateurs ne sauraient avoir d'autre but que de servir avec désintéressement la cause de l'instruction et qu'il convenait de laisser à la jeunesse polonaise la possibilité d'étudier dans sa langue maternelle ». Mais,

en cette même année 1864 on commençait déjà à travailler à la russification de l'école.

On envoya à Varsovie, en qualité de directeur de l'enseignement, un certain Witte, Letton de race, Allemand d'éducation et de sentiment, Russe par intérêt. Il engagea contre l'école polonaise une lutte sans merci. L'enfant polonais fut mis par lui entre les mains de professeurs russes, de Ruthènes traîtres à leurs frères de Galicie, de Tchèques convertis à l'orthodoxie. La population uniate de la province de Khelm, privée du livre polonais, se vit également interdire l'emploi de la langue polonaise. On fonda à Lodz un lycée « allemand »; les écoles destinées à l'élément protestant furent soustraites à la surveillance des municipalités et confiées à celle des pasteurs allemands; dans les écoles fréquentées par des Lithuaniens on introduisit l'enseignement de la religion en russe. « Etant donné que les Juifs différaient du reste de la population par leur foi et leur nationalité », on décida qu'ils auraient des écoles spéciales, ce qui signifiait que le russe y serait imposé comme langue d'enseignement. Dès 1869, toutes les matières scolaires étaient déjà enseignées en russe dans les écoles secondaires du Royaume.

En 1870, on supprima l'Université polonaise de Varsovie et on la remplaça par une Université russe. La langue polonaise fut classée parmi les langues étrangères. On l'enseignait aux enfants au moyen de traductions faites du polonais en russe. On publia, à l'usage des écoles, une grammaire polonaise en russe. Mais la langue maternelle de l'élève devait subir une déchéance encore plus complète : on commença à l'enseigner en dehors des heures de classe, à la remplacer par la gymnastique ou des leçons de danse. Il fut interdit aux enfants de parler polonais à l'école; il suffisait qu'un surveillant surprît quelques paroles chuchotées en polonais par un enfant à son voisin, pour que le coupable fût mis aux arrêts; en cas de récidive, on l'expulsait de l'école. Les autorités scolaires espionnaient littéralement les élèves; le directeur et les inspecteurs pénétraient à l'improviste dans les classes pour surprendre les enfants en flagrant délit de conversations polonaises.

Dans les lycées de jeunes filles, on recommandait aux dames surveillantes d'écouter aux portes des lieux d'aisance. L'inspecteur général Kryloff pratiquait le système de l'intimidation. Après avoir visité un établissement le matin, il y retournait dans l'après-midi, fouillait dans les pupitres, soulevait les tabliers des fillettes dans l'espoir de découvrir un livre polonais, une note écrite dans la langue bannie de l'école et enregistrant une date ou un nom illustre dans l'histoire nationale. Souvent il arrivait par l'escalier de service et s'embusquait dans un coin obscur, comptant surprendre des institutrices causant entre elles en polonais. Les lycéens n'avaient pas le

droit de profiter des cabinets de lecture gratuits fondés par la Société de Bienfaisance, qui fonctionnait du reste ouvertement et légalement.

Quelques élèves du lycée de Plock se réunissaient pour lire en commun les œuvres de Mickiewicz; aussitôt que les autorités eurent appris ce crime, ils furent expulsés de l'école. L'inspecteur d'un lycée déclara aux élèves coupables d'avoir parlé leur langue maternelle : « Il faut que vous jetiez au ruisseau « votre » polonais en entrant à l'école; vous pourrez l'y ramasser en en sortant. » Les directeurs de lycées et de collèges faisaient subir aux enfants inexpérimentés et sans défense de véritables interrogatoires ; ils leur demandaient si leurs parents ne leur tenaient pas de propos patriotiques et expulsaient de l'école les pauvres victimes qui se laissaient prendre au piège.

Une pareille politique ne pouvait que transformer l'école en une vaste nécropole. Mais elle valut à Witte (1879) et à son successeur Apoukhtine (1879-1898) des décorations, des propriétés foncières confisquées aux Polonais. Witte se vantait d'avoir « enfoncé un poignard au cœur de la Pologne ». Apoukhtine assurait qu'après qu'il aurait appliqué son système de russification pendant dix ans, « les mères polonaises berceraient leurs enfants avec des chansons russes ». Tout le personnel enseignant d'origine polonaise fut renvoyé des lycées sans aucun ménagement. Pour être nommé professeur ou directeur d'école, il fallait appartenir au culte orthodoxe.

Arrêtons-nous. Nous pourrions remplir un livre entier de ces souvenirs lugubres.

Les instituteurs américains réunis à Oakland lors de l'Exposition Internationale de 1915 proclamèrent que le but de l'école était *le bonheur de l'enfant*. L'instruction, l'éducation ne leur paraissent plus la seule raison d'être de l'école nationale! Ils veulent encore que l'enfant soit heureux à l'école. Ils demandent à améliorer les conditions de tout ordre d'où dépendent la moralité, la santé, le développement de l'individualité enfantine.

Le Bonheur de l'enfant! L'école telle que la connaissait l'enfant polonais en Posnanie et dans le Royaume de Pologne avant la guerre était à l'antipode de l'admirable conception des instituteurs américains.

STANISLAS POSNER.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — D'aucuns prétendent, parmi les Alliés, que, dans les causes de la guerre, l'Allemagne est la grande coupable, mais d'autres, telles la Roumanie, la Serbie et l'Italie, font remonter toute la faute à l'Autriche-Hongrie.

M. Thomas Jonnesco, Sénateur et Professeur à l'Université de

Bucarest, est de cette opinion et voici, dans la *Roumanie*, ses déclarations à ce sujet, d'un jusqu'auboutisme pur :

... Nous, ceux qui avons poussé la Roumanie à cette guerre et lui avons fait subir tant de sacrifices, nous savions que nous accomplissions non seulement un devoir sacré envers nos frères de partout, mais surtout un devoir envers l'Europe, et, dirais-je, l'humanité : celui de contribuer à la destruction définitive de ce foyer d'intrigue et d'injustice qu'est l'Autriche-Hongrie et dont l'existence même ne pouvait être soutenue que par la menace constante de la paix mondiale. Aussi, envisageant notre problème sous la forme d'une grande Roumanie, nous n'avons pas cherché tant une augmentation de territoire ou de population, mais surtout nous avons voulu assurer l'avenir de notre race par l'union des Roumains de Transylvanie qui nous donnait en même temps la libération de nos frères opprimés, le plateau transylvain — défense naturelle de la Roumanie libre et de la Roumanie future, — l'affranchissement de l'hégémonie allemande, sous laquelle nous sommes restés si longtemps, et, enfin, la possibilité de former, à côté des autres nationalités libérées, ce mur infranchissable entre l'est et le sud-est de l'Europe et l'Allemagne.

En ce moment notre but paraît entravé par les tractations qui se poursuivent à Bucarest. Il y en a même qui confondent notre grand idéal national avec l'union possible de la Bessarabie à la Roumanie. C'est là une grave erreur. Cette union ne change en rien le programme que nous nous sommes tracé à travers les siècles et pour lequel nous avons lutté, car l'union de la Bessarabie à la Roumanie ne suffirait pas pour nous donner la possibilité de servir la cause du monde et de la paix durable, car, l'Autriche-Hongrie restée intacte, c'est la menace d'un nouveau 1914 à plus brève ou à plus longue échéance.

Aussi, malgré tout ce qui se fera à Bucarest, notre devoir à nous, qui avons compris dès le début les fins et les destinées de cette guerre, est de lutter jusqu'au bout pour faire comprendre même aux plus récalcitrants que la victoire des alliés ne sera définitive qu'après avoir réalisé le démembrement de l'Empire austro-hongrois au profit des nationalités et de l'avenir de l'Europe.

Comme, malheureusement, nous ne pouvons plus continuer cette lutte sur le champ de bataille, que nous avons pourtant si largement arrosé du sang généreux de notre peuple, nous, les exilés et peut-être déjà les proscrits, nous devons, ne tenant compte d'aucun sacrifice, poursuivre jusqu'au bout notre action pour la sainte cause. Notre peuple, répondant à son instinct et aussi à nos appels, a servi la grande cause roumaine et européenne par ses sacrifices, ses souffrances, son sang et sa bravoure. A nous, maintenant, pendant que les nôtres, là-bas, ne peuvent plus que subir la loi de l'Allemand, à nous, qui n'avons pu donner notre sang, d'offrir ce qui nous reste de forces, de soutenir par tous les moyens à notre disposition la cause roumaine, — celle du Droit et d'une Europe sauvée du danger permanent du militarisme prussien...

LA PRESSE ENNEMIE. — Voici, de Mme Frédérique Maria von Winternitz, de Vienne, publié dans la *Friedens-Warte*, un article qui

en dit suffisamment sur le sentiment des femmes allemandes vis-à-vis de la guerre et de sa continuation. C'est un appel aux femmes pour un Congrès tenu à Berne en avril, mais c'est en même temps un exposé de l'opinion féminine actuelle, qui n'est plus celle des premiers temps de la guerre.

Bertha von Suttner était d'avis que, dans le mouvement pacifiste, il ne fallait pas donner à la femme une situation particulière, ne lui accorder aucune chevaleresque préséance. Bien au contraire. Si la femme se réclame de sa maternité pour exiger la conservation des existences venues d'elle, ces exigences en sont diminuées aussitôt, car elle devient partie intéressée et parle pro domo et non dans l'intérêt qu'ont tous les hommes à l'inviolabilité de la vie. C'est comme membre de l'humanité, et non de par son sexe et comme créature particulière, que la femme doit mener le combat, dans le même rang que l'homme, homme à côté de l'homme. En professant cette opinion, Bertha von Suttner se plaçait certes sur le terrain de l'émancipation des femmes, bien que j'ignore quelle fut son action dans le mouvement féministe. Mais ici elle était indubitablement de l'avis que la femme devait avant tout être considérée en tant qu'être humain et, comme tel, être placée dans une égalité de droits dans toutes les modifications de l'opinion, dans les droits à l'existence, dans la conservation et les modalités de celle-ci. Elle pensait que la femme, en tant que mère, ne pouvait être qu'adversaire de la guerre, et si naturellement que son « non, non » perdrait de sa valeur. Cette femme, si clairvoyante en politique, surévaluait ses sœurs, car ce qu'elle supposait si naturel n'a pas été aussi manifeste. Elle, qui tenait la guerre pour possible, alors que d'autres ne pouvaient en envisager l'horreur, fut incapable d'imaginer des mères qui n'aient point crié contre la guerre. Oui, elle pensait que la force instinctive de ce cri empêcherait la raison de l'ouïr. Malheur à nous, nous ne l'avons pas entendu, ce cri! Dans la bataille, la mère demeura la protectrice (il est vrai impuissante) de sa progéniture, les yeux clos sur tout autre chose. Elle n'était pas mûre pour être la mère de tous les enfants des hommes, s'élevant au-dessus de sa propre et bornée maternité, et moins encore pour être celle qui s'élève au-dessus de son sexe. En général, nous n'eûmes à faire qu'avec la forme de maternité la plus primitive, qui ne défend que l'enfant de ses entrailles, même aux dépens des enfants d'autrui.

Et si ces mères se sont tues, c'est qu'elles craignaient, en parlant contre la guerre, au lieu de le protéger de mettre en danger leur petit. Le cri des autres, si rares qu'en ait été le nombre, ce cri fut étouffé, non par le bruit du canon, mais par le silence de la majorité.

Un pareil silence est l'océan le plus profond où puisse sombrer, avec ceux en faveur desquels il est poussé, un appel au secours. Aucun argument ne tue aussi infailliblement qu'un tel silence. Beaucoup ont soupiré : « Si nous avions été des femmes organisées, nous eussions pu nous soulever comme un seul homme contre la guerre. » Ne vous trompez pas, de même que les travailleurs organisés, se sont tues les femmes organisées des sociétés pour le droit de vote. Elles s'imaginaient pouvoir compter sur la gratitude de l'Etat en marchant avec lui.

Il s'agissait pour elles d'autre chose que de la sauvegarde de l'humanité;

ce qu'elles voulaient avant tout, c'était que se réalisassent leurs aspirations, et la guerre leur apparut, aussi longtemps que leur sensibilité pas entièrement féminine la leur rendit supportable, comme un moyen d'arriver à leurs fins.

Mais, lorsque l'édifice social commença de trembler, leurs revendications et les résultats espérés se trouvèrent en péril ; alors il ne s'agissait plus que de se joindre à ces contemptrices de la guerre dont on avait méprisé jusque-là la féminité pusillanime.

La situation est maintenant telle dans nombre de pays, que toutes les femmes y sont hostiles à la guerre. Combien faudra-t-il qu'il coule encore de poix enflammée sur la terre infortunée pour qu'on puisse enfin dire — déclaration qui paraissait toute naturelle — que les femmes sont, sans exception, contre n'importe quelle guerre, que toutes, toutes préfèrent une solution et une entente quelles qu'elles soient à la continuation de l'épouvantable tuerie. Mais nous devons porter nos yeux plus loin encore. Quand nous entendons dire que les femmes, pareilles à l'Eglise, au socialisme, à toutes les puissances secourables, ont manqué de courage en face de l'humanité opprimée, malheureuse, dépourvue de défense, songeons à devenir de meilleures femmes, des êtres humains meilleurs. Il n'est que trop vrai que la guerre moderne n'a été rendue possible que par l'aide que, aux dépens des enfants, les femmes lui ont apportée. Mais si nous voulons sauver les hommes qui sont dans les enfants livrés à la rue, si nous voulons que des filles âpres au gain surgissent encore des femmes et des mères, il faut que les mères, aussi vite que possible, abandonnent les usines, le siège du charretier, le métier de porte-faix, leurs innombrables occupations pour rentrer au foyer, là où est leur vocation naturelle. Dans ce dernier domaine elles n'ont pas, Dieu le sait, suffisamment accompli pour impunément s'adonner longtemps à d'autres activités, et, malgré leurs capacités, elles n'ont point même su créer quelque chose d'équivalent à la protection maternelle : de grandes institutions pour la défense de leurs enfants. Certe, la mère n'est pas toujours le meilleur éducateur, les rapports familiaux ne sont pas toujours l'atmosphère qui convient à ces plantes en croissance, mais la rue ou le hasard des soins privés leur conviennent encore moins.

Ce qu'il nous faut, pour créer des hommes qui accomplissent l'action naturelle à l'humanité, c'est-à-dire la lutte contre la guerre, c'est précisément l'assainissement de l'instinct humain, et d'où doit-il venir, sinon de l'origine même de la terre, de la source, de la mère ! Nous avons besoin de mères dans l'acception la plus haute du mot; alors nous aurons des hommes. Quand nous aurons des hommes, nous n'aurons plus de guerres à la merci de la force des armes.

LA PRESSE NEUTRE. — Beaucoup ont espéré détacher l'Autriche de son alliée l'Allemagne ; Hungaricus, dans la *Tribune de Genève*, ne désespère pas de voir se libérer du joug austro-allemand la nation hongroise :

Peut-être la Hongrie, dès le début de la guerre, par un refus de marcher, aurait-elle pu imposer une autre direction au cours des événements.

Pourquoi ne l'a-t-elle fait, puisque à Paris et à Londres on attendait de la part des Hongrois, au moins quelques signes d'esprit d'indépendance et de clairvoyance ?

Par quels sophismes a-t-on fait marcher les Hongrois ?

La participation à la curée allemande, l'appel aux appétits les plus malsains, furent employés comme ressorts, dans la première période. Elle ne fait pas grand honneur à la nation hongroise, avouons-le. Des cortèges, musique en tête, organisés par la police du comte Tisza, parcouraient les rues de Budapest pour « allumer » les enthousiasmes. La presse magyare, célébrant le militarisme allemand, chantait pour la Hongrie un meilleur avenir aux côtés de la puissance protectrice allemande. La France était traînée dans la boue par tous les publicistes sarcastiques. On faisait de l'esprit à bon marché sur son dos.

Vint la bataille de la Marne, la grande reculade allemande, l'invasion par les Russes de la Hongrie septentrionale, la perte de Przemysl et l'enthousiasme baissa d'un cran. Tisza le réchauffa par le mot d'ordre de la « guerre défensive » que, du reste, il n'avait pas inventé. Berlin organisa en Hongrie, aidé de Vienne, une propagande formidable pour maintenir les esprits dans la bonne voie. Mais les « victoires » se succédant, les « héroïques » armées hongroises furent de plus en plus encadrées par les troupes du grand frère d'armes teuton ; on apprit à se connaître de près et l'on comprit qu'on n'était pas fait pour s'entendre. En Transylvanie, les troupes allemandes, après avoir aidé à bouter dehors les Roumains, n'oublièrent pas d'emporter les mobiliers des Hongrois, et ce fut une formidable déception.

Vinrent la gêne alimentaire, les exigences de plus en plus féroces de l'Allemagne et de l'Autriche concernant les produits de l'agriculture hongroise, les prix maximalisés auxquels la Hongrie devait fournir son blé pour nourrir toute l'armée austro-hongroise, cependant que l'Allemagne et l'Autriche se livraient, au moyen des articles manufacturés qu'elles fournissaient à la Hongrie, à une spéculation éhontée, refusant toute maximalisation de prix. Et le « Katzenjammer » hongrois naquit dans les foules pressurées, outrées, avec les premiers bêlements de paix.

On essaya encore de maintenir l'enthousiasme guerrier au moyen de la menace des Tchèques, des Serbes et des Roumains de vouloir s'approprier, avec l'aide de l'Entente, des territoires hongrois. La presse cultivait le *leit-motiv* avec frénésie pendant que la censure caviardait toutes les manifestations de lassitude. On promettait la paix à heure fixe pour demain, par la voie d'un assassinat de Poincaré, d'une révolution à Paris faite par les Français « dégrisés », partisans enthousiasmés de Caillaux, le messie pacifiste... mais ce sont les Hongrois qui se dégrisèrent. Et ils le sont aujourd'hui.

La grande offensive de l'occident, l'entrée triomphale des Allemands à Paris, à Calais, à Amiens, la paix imposée à la France, à l'Italie, à l'Angleterre constituent les belles images dont on barbouille encore la façade, mais le peuple qui a appris à ne plus croire un mot de ce qu'on lui donne à lire dans les journaux a perdu la foi. Depuis l'entrée en guerre de l'Amérique, on se chuchote à l'oreille que le monde entier ne saurait être en guerre que contre un crime, et

l'on ne voudrait pas être complice de ce crime. On voudrait faire bonne figure dans la société de l'avenir. Des sympathies secrètes, mais ardentes, pour l'Entente se font jour, on est fatigué des Habsbourg et de leurs subrogés-tuteurs, les Hohenzollern, le mot d'ordre est « Seigneur, délivrez-nous de nos amis ».

Les Hongrois se réveilleront-ils suffisamment pour agir ? La manifestation des 27.000 Hongrois d'Amérique pétitionnant pour que le président Wilson reste fidèle à sa formule de la guerre à outrance (il y a 1 million de Magyars aux Etats-Unis) est très significative et aura certainement sa répercussion en Hongrie où l'on forgeait déjà des projets pour les rapatrier après la guerre afin de combler les vides que la guerre y avait faits. Reviendront-ils dans un pays inféodé à l'Allemagne criminelle, pressuré par l'Autriche, et d'où la misère les a chassés parce que l'Autriche y étouffe, pour les besoins de son industrie et de l'industrie allemande, toute éclosion d'industrie nationale pouvant fournir du travail à des bras inoccupés ? Beaucoup de Hongrois comptent en secret sur leurs compatriotes d'Amérique pour mettre en branle l'avalanche des mécontentements.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le piano de Juliette. — « On se raconte — loin de la place Royale — (écrivait Arsène Houssaye, au lendemain de la création de *Lucrèce Borgia* à la Porte Saint-Martin) que Roméo a trouvé dans les coulisses une adorable Juliette, qui n'est ni une Lucrèce ni une Borgia. On pleurera place Royale, mais cela ne durera que le temps de jouer une sérénade (1). »

2 février 1833 — 11 mai 1883 !... Elle fut longue la sérénade, encore que coupée de quelques intermèdes, comme l'aventure Biard, qu'interrompit, si elle n'y mit pas fin, le fâcheux et vaudevillesque constat du commissaire de police. Il s'en fallut de peu que le nouveau pair de France ne vît, en son honneur, le Luxembourg transformé en haute-cour (2).

La liaison de Roméo et de Juliette remontait peut-être déjà à six mois. Le rôle épisodique de la princesse Negroni l'aurait divulguée et non pas amenée.

C'est là aller à l'encontre de tous les biographes d'Hugo et même

(1) Arsène Houssaye, *Les Confessions*, tome II, Paris, Dentu, 1885 ; p. 268.

(2) Pour l'affaire Biard, cf. Arsène Houssaye, *Op. cit.*, tome I, pp. 263-265. — Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, Paris, Marpon et Flammarion, 1885, pp. 125-126. — Edmond Biré, *Victor Hugo après 1830*, tome II, Paris, Perrin, 1891 ; pp. 83-87. — Louis Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, Paris, Blaizot, 1914, p. 168-174. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, XXXVI, c. 83. Les relations de Victor Hugo avec Léonie-Denise-Marie Thévenot d'Aunet, épouse Biard, remontaient au mois de mai 1844 et ne prirent fin qu'à la fin de mai 1851, après une démarche maladroite de l'intéressée auprès de Juliette Drouet. Le constat de flagrant délit, dans un « buen retiro » du passage Saint-Roch, était de juillet 1845.

de Juliette Drouet. Olympio, dont les notes ne négligeaient aucun détail, a pris soin de noter la date de leur première nuit d'amour : nuit du mardi gras 17 février 1833.

Outre que, comme l'a fait très judicieusement remarquer Léon Séché, le mardi gras tombait, en 1833, le 19 et non le 17, et que, par conséquent, l'amoureux a confondu le dimanche et le mardi gras (1), il y a trop d'inexactitudes voulues dans les souvenirs dictés à sa femme par le poète, pour former *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, pour qu'il faille attacher plus d'importance à des dates concernant des faits dont Adèle Hugo fut la victime, et non plus le témoin.

Suivant M. Louis Guimbaud, les futurs amants se seraient trouvés réunis, dès le 26 mai 1832, à un bal d'artistes. Pris de peur, Victor, alors attristé par la trahison plus que problématique de sa femme (2), n'aurait pas osé parler à Juliette. Pendant plus de six mois, il aurait eu le courage de ne point chercher à la revoir.

Il aurait fallu — nous retombons dans la légende, Dieu sait si Hugo aimait à en créer autour de lui! — *Lucrèce Borgia* et la Porte Saint-Martin, pour conjoindre leur deux astres (3). C'était flatteur pour l'amant et pour l'auteur dramatique, mais l'antithèse manquait.

Il faut savoir gré à M. Louis Guimbaud de nous avoir fourni cette date du 26 mai 1832. Comme les plus futiles choses, elle a son importance. Seulement qu'il soit permis, après la curieuse communication faite récemment au « Vieux Papier » par M. A. L'Esprit (4), de douter que Victor ait attendu six mois pour retrouver Juliette. Dans l'intervalle, il lui avait, semble-t-il, offert un piano, ou plutôt, il avait réglé chez le facteur Cluesman, demeurant alors 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, l'instrument que la comédienne y avait acheté à crédit six semaines plus tôt.

A la date du 16 avril 1832, le facteur avait inscrit, en effet, sur son livre la vente du piano 354 à « Madame Drouet boulevarde (*sic*) Saint-Martin, n° 5 *bis* ».

Le 5 *bis*, était précisément le numéro de la Porte Saint-Martin. L'adresse personnelle de Julienne-Joséphine Gauvain, dite Drouet, eût été 19, boulevard Saint-Denis.

Il ne saurait donc y avoir guère de doute sur la personne. Cette nouvelle inscription du livre de Cluesman, non datée, mais devant être placée entre le 24 avril et le 1er juin 1832, n'en laisse subsister aucun :

(1) *Revue de Paris*, 15 février 1903.
(2) Cf. Gustave Simon, *Le roman de Sainte-Beuve*, Paris, Ollendorff, 1906.
(3) Louis Guimbaud, *Op. cit.*, pp. 26-27.
(4) *Cluesman, facteur de pianos parisiens.* — Bulletin de la Société historique, archéologique et artistique, *Le Vieux Papier*, juillet-octobre 1917, pp. 178-181 (fac-similés).

Madame Drouet au théâtre de la port (*sic*) St : Martin, boulvard (*sic*) St : Martin, no 5 *bis*, doit : 1.400 fr.

La mention « Reçu 500 fr. » a été intercalée après « doit ».

Qui les avait payés, ces cinq cents francs? L'actrice ou un de ses amis ?

Peut-être un soupirant pour lequel n'avait pas encore sonné l'heure du berger, à moins que la place ait succombé sans avoir fait de résistance ; très vraisemblablement Victor Hugo, qui ne songeait pas encore à « golgother », pour repousser les indiscrets ayant eu l'imprudence de s'adresser à sa bourse.

A partir de ce moment, le nom de Mme Drouet disparaît du registre du facteur, un nom beaucoup plus glorieux le remplace.

A la date du 29 juin 1832, cette note paraissant bien indiquer qu'il s'agit du piano de Juliette ; aucune fourniture n'a été livrée au poète, dont on a même négligé d'inscrire l'adresse :

Mr Victor Hugo doit 800 quil doit payer le 25 9bre 1832.

Somme payée au jour dit :

Mr Victor hugo (*sic*) le 25 9bre 1832 : 800.

A cent francs près, c'est ce que devait encore Mme Drouet sur son piano, et le facteur Cluesman avait eu ses raisons pour accorder une appréciable remise au payeur. Celui-ci avait amené un nouveau client, son beau-frère Victor-Adrien Foucher, avocat général à Rennes, auquel avait été expédié, le 23 octobre 1832, un piano de 900 francs.

Victor Hugo, qui savait compter, avait touché sa commission.

PIERRE DUFAY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

G. Douin : *La Méditerranée de 1803 à 1805*; Plon. 3 50

Albert Mathiez : *La Révolution et les étrangers*; Renaissance du livre. 2 50

Joseph Reinach : *La vie politique de Gambetta suivie d'autres essais sur Gambetta*; Alcan. 5 »

Julien Royère : *Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815*; Alcan. 7 »

Littérature

Edmond Courbaud : *Les procédés d'art de Tacite dans les Histoires* »; Hachette. 3 50

Louis Forest : *On peut prévoir l'avenir. Comment? ou la Descartomancie*; Payot. 4 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Henry Barby : *Avec l'armée serbe*; Albin Michel. 4 »

Binet-Valmer : *Mémoires d'un engagé volontaire*; Flammarion. 3 50

P. G. La Chesnais : « *Sans annéxions* ». *Que signifie la formule?* Action nationale. » »

Léo Larguier : *Les heures déchirées*. Illust. de R. Diligent; Edition franç., illustrée. 3 50

Lucien Maury : *Le nationalisme suédois et la guerre;* Perrin. 5 »
René Mercier : *Nancy bombardée.* Préface de G. Simon. Avant-Propos de H. Terquem; Berger-Levrault. 3 50
Le Mémoire du Prince Lichnowsky. (Etudes de la guerre, cahiers 11 et 12); Payot. 3 »
P. C. de Sommereux : *A la guerre comme à la guerre;* Renaissance du livre. 2 »
Denis Thévenin : *Civilisation*; Mercure de France. 3 50
M. Wallez : *La Belgique de demain et sa politique;* Van Oest. 2 »

Poésie

Georges Ducrocq : *La fleur de Lille;* S. n. ni d. 2 »
Jean Dumoulin : *La pourpre et le crêpe;* Le Divan. » »
Jacques Feschotte : *Les Voix de la patrie.* Préface d'Edmond Haraucourt; Stock. 3 »
Edmond Rocher : *Les Fêtes et les Deuils,* poèmes illustrés, 1913-1917. Ornements décoratifs par l'auteur; Champenois. » »
Georges Rol : *Le lierre dans l'eau vive;* Sansot. 3 50

Publications d'art

Georges Wybo : *Réflexions et Croquis sur l'architecture au Pays de France.* Avec de nombreuses gravures; Hachette. 12 »

Questions religieuses

Saint François de Sales : *Introduction à la Vie dévote;* Nelson. 2 »

Roman

Auguste Bailly : *Père et fils*; Berger-Levrault. 0 90
Balzac : *La Peau de chagrin*; Nelson. 2 »
Francis Carco et Pierre Mac Orlan : *Les mystères de la Morgue ou les Fiancés du IVe arrondissement*; Renaissance du livre. 3 50
Fred Causse-Maël : *La Croisière de l'Homme rouge*; Flammarion. 3 50
Emile Dermenghem : *La vie affective d'Olivier Minterne*; Crès. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Le cœur de Poupette*; Flammarion. 3 50
Edouard Maynial : *L'Orphelin*; Berger-Levrault. 0 90

Sociologie

Aperçu des Importations principales dans les divers pays, de 1911 à 1913, avec indication des provenances française et étrangères; Alcan. 8 »

MERCVRE.

ÉCHOS

« L'Epopée garibaldienne ». — L'Intelligence des bêtes. — Le Gentilhomme au fond du puit. — « Les Fleurs du Mal ». — Censure et épitaphes. — Jules Renard. — « Avec décence ! » — L'Anniversaire de la mort d'Isabelle Rimbaud. — Oscar Wilde à Francfort. — Au pays d'Acadie. — Aluminium. — Herbert Spencer sourd volontaire. — L'Armée anglaise et la langue française. — Mourir gaiement. — « Les mille et un bonheurs du poilu d'Orient ». — L'Amateur de puces. — Suite de l'Evangile selon Gallus Certus. — Plus vite. — Les Langues en Russie et en Autriche-Hongrie. — « Les Dégâts ». — Un évêque de race nordique. — Publications du *Mercure de France.*

« **L'Epopée garibaldienne** ». — A l'intéressante exposition de l'épopée garibaldienne qui a eu lieu à Rome et à Milan et qui bientôt viendra à Paris, il y a un grand nombre d'œuvres d'art évoquant des épisodes des guerres de l'Indépendance italienne et des figures typiques de combattants. Une partie de ces œuvres d'art provient de la collection des frères Pavia, promoteurs et organisateurs de cette exposition. Le reste a été offert par le *Musée national* et par la *Galerie nationale d'Art moderne* de Rome. On y verra de Girolamo Induno un *Portrait de Garibaldi* et *les Derniers moments d'Anita* qui évoquent l'épisode célébré par les tercets de Giovanni

Marradi, de la course du grand condottiere portant dans ses bras sa fidèle compagne mourante. Un pastel de De Stefani donne l'effigie du *Héros des deux Mondes*. Une belle estampe de Carelli rappelle le *Débarquement de Marsala;* Benetti dans une série de miniatures, médaillons, camées, verres peints, représente Garibaldi dans ses différentes tenues militaires. Les lithographies en noir et en couleur sont très nombreuses; on y voit notamment celle de Passini montrant Garibaldi sur le point de sabrer un officier bourbonien; différentes lithographies, xylographies, esquisses à la plume représentent soit Garibaldi, soit ses compagnons de lutte, Bixio, Cosenz, les généraux Médici, Sartori, Türr, Eber, le médecin Ripari, etc.

Parmi les sculptures il y a le beau buste de Garibaldi par Ercole Rosa et une nombreuse collection de médailles et de monnaies.

§

L'Intelligence des bêtes. — Le professeur Yerkes, de l'université Harvard, a fait des expériences sur l'intelligence des bêtes en se servant de « caisses à deviner » inventées par le Dr Thoradike, perfectionnées par Yerkes. Ces caisses sont placées l'une à côté de l'autre avec deux portes opposées l'une à l'autre et qui s'ouvrent et se ferment à volonté. Derrière la porte de sortie se trouve un prix pour l'animal qui a réagi de façon satisfaisante. Le sujet doit choisir dans un groupe la caisse qui contient le prix, qui est généralement de la nourriture. Les problèmes offerts sont les suivants : 1o La caisse à gauche du groupe devant lequel se tient le sujet; 2o La caisse à droite; 3o Alternativement la caisse à gauche et la caisse à droite; 4o La caisse au milieu.

Les caisses sont présentées en groupes très différents d'aspect. Le sujet est puni d'emprisonnement dans la caisse mal choisie; puis on lui fait recommencer l'expérience et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il choisisse la bonne caisse; il reçoit alors le prix qu'il mange à son aise, puis, après quelque temps, on recommence.

Tous les animaux résolurent le problème no 1. Les corbeaux avec de 50 à 100 épreuves; les rats avec de 170 à 350 épreuves; les porcs avec 50 épreuves au moins; les singes avec de 70 à 290 épreuves.

Les corbeaux et les rats ne réussirent pas la seconde épreuve. Les porcs résolurent la 2e et la 3e épreuve, mais non la 4e. L'orang-outang s'arrêta après le 2e problème. Cela semblerait prouver la supériorité du cochon. Mais le professeur Yerkes donne la palme à l'orang-outang pour les raisons suivantes : l'orang-outang Jules eut une réaction unique. Depuis le début des expériences, il adopta un système personnel, inadéquat à la solution du problème, mais dont le résultat donnait 60 o/o de choix justes; on modifia le système et il s'ensuivit une augmentation d'erreurs, mais ensuite il n'y eut plus sur dix épreuves que sept erreurs et les jours suivants plus n'erreurs du tout. Donc la bête avait raisonné. Autrement comment expliquer l'erreur de la veille et la réussite du lendemain? En outre l'orang-outang donna d'autres preuves d'intelligence, comme de retrouver une caisse pour prendre une banane attachée en haut ou de prendre un bâton pour attirer la nourriture à soi. On peut en conclure que tandis que l'orang-cutang témoigne de quelque raisonnement, les tendances réactives des autres singes sont de type inférieur.

§

Le Gentilhomme au fond du puits. — Dernièrement un général anglais fameux disait en parlant des Allemands :

« Ils ne savent pas quels ennemis ils se sont mis sur le dos en provoquant les Britanniques. Et cependant ils connaissent l'histoire de Jeanne d'Arc... Ils n'ignorent pas celle de Napoléon.

« Quand l'Anglais se met à être implacable !... Le Kaiser verra.

« Un bûcher à la Pucelle, une île au grand Empereur. Je propose un sous-marin pour le Kaiser...

« Je vous le dis, il ne faut pas provoquer l'Anglais. Tenez... l'Anglais est généralement généreux. Eh bien ! quand il se met à être avare, il dépasse tous les Harpagons imaginables.

« Je vais vous dire une histoire qu'enfant j'entendis souvent raconter par mon grand-père, fort avare lui-même.

« C'était un riche gentilhomme du comté de Kent, et pour prouver l'avarice du bon peuple de sa province, il en donnait volontiers l'exemple suivant :

« Vous savez qu'un jour, je tombai par accident dans un puits, et j'y fus quelques minutes sur le point de périr, avant de pouvoir obtenir d'un coquin de paysan, que mes cris avaient attiré, de m'aider à en sortir pour un demi-écu. Le maroufle était si corsaire qu'il s'opiniâtra près d'un quart d'heure à demander l'écu entier; et je crois fermement qu'il n'en aurait pas rabattu la plus petite pièce, s'il ne m'avait vu prêt à rendre le dernier soupir et résolu à mourir plutôt que de me soumettre à son extorsion. »

Si les Allemands, au moment du traité de paix, ont affaire à un diplomate originaire du comté de Kent, ils auront du mal à s'en tirer.

§

« Les Fleurs du Mal ». — Dernièrement, à la vente du général Flouvat, bibliophile qui habitait Nice, on vendait un tas de livres au rebut. Quelqu'un eut l'idée d'y fouiller. Il s'y trouvait un exemplaire des *Fleurs du Mal*, première édition, mais sans les deux pages de tables et la couverture du verso.

L'expert fit retirer le volume des livres au rebut. On le vendit à part et cet « incomplet » atteignit 300 francs.

Sur le titre, une note du général Flouvat indiquait qu'il avait acheté cet exemplaire 50 centimes, en 1900, à ce même Hôtel des Ventes de Nice où eut lieu la vente du général Flouvat.

§

Censure et Epitaphes. — La censure anglaise, qui s'exerce avec zèle et surveille les journaux et les correspondances privées, s'est attachée autrefois même aux épitaphes.

Celles qui paraissaient factieuses ou anti-religieuses étaient l'objet de modifications de la part des autorités gouvernementales, aussi bien que de la part des autorités spirituelles.

Le duc de Buckingham avait composé pour lui et voulut que l'on mît sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Pro rege sæpe, pro republicâ semper. Dubius non improbus vixi. Incertus

non pertubatus morior. In deo confido. Christum adveneror. Ens entium, miserere mei.

Atterbury, évêque de Rochester, lorsqu'il fut question de mettre cette épitaphe sur le tombeau de Buckingham à Westminster, s'y opposa, et il y eut à ce sujet beaucoup de débats et d'écrits, mais à la fin Atterbury obtint qu'on la changeât et qu'on la mît telle qu'on la lit aujourd'hui :

Dubius sed non improbus vixi. Incertus morior, non perturbatus. Humanum est nescire et errare. Deo confido omnipotenti et benevolentissimo. Ens entium, miserere mei.

La première est médiocrement chrétienne, la seconde n'est pas médiocrement plate.

§

Jules Renard. — Sait-on que l'auteur de Poil de Carotte eut un homonyme ?

Ce Jules Renard florissait sous le second Empire. Il habitait 13, rue de l'Echiquier. Il cultivait à la fois la banque et le théâtre.

Ses œuvres capitales sont *la Toile ou Mes Quatre Sous* et *Tailleur pour dames*.

Il portait si loin l'amour de la mise en scène que, lorsqu'il faisait une lecture aux acteurs, il s'entourait des accessoires indiqués : parapluie, verre d'eau sucrée, etc., et en usait selon la situation.

Si le Jules Renard vaudevilliste n'a pas emporté avec lui le monopole de son procédé, pourquoi n'en userait-on pas ? Que de lectures y gagneraient !

§

« Avec décence ! » — Dernièrement, dans un milieu qui touche au gouvernement, quelqu'un raconta l'histoire du comte de Leicester.

Au moment où les ministres de la reine Élisabeth étaient intimement persuadés que c'était plaire à leur jalouse et cruelle souveraine que de lui faire envisager la mort de Marie Stuart comme absolument nécessaire à son repos ainsi qu'à celui de leurs sujets, le comte de Leicester qui, bien que ni plus consciencieux ni moins cruel que les autres, était plus fin et plus politique, vint un jour trouver la reine et la conjura de ne point risquer une action dont l'infamie pouvait retomber sur elle, parce qu'elle était injurieuse à la majesté de toutes les têtes couronnées.

« Mais comment donc m'en défaire ? » s'écria avec quelque dépit l'implacable Elisabeth.

« En la faisant mourir avec décence », répliqua le courtisan.

« Avec décence ! » lui dit la reine étonnée.

« En lui envoyant un apothicaire et non pas un bourreau », reprit le lord.

Elisabeth se repentit, dit-on, plus d'une fois de n'avoir pas suivi ce conseil.

§

L'Anniversaire de la mort d'Isabelle Rimbaud est le 1er juin. Ses amis se réuniront à 15 heures, à l'entrée principale du cimetière du Père-Lachaise, pour aller déposer des fleurs sur sa tombe.

Mme Marguerite Yerta, l'auteur du livre *Les Six Femmes et l'Invasion*,

nous envoie le récit de la dernière visite qu'elle fit à la sœur d'Arthur Rimbaud.

Je n'avais pas vu notre amie depuis son opération. Le téléphone m'avait seulement assuré qu'elle allait aussi bien que possible. Mais, tandis que j'attendais dans le vestibule de la maison de santé du docteur Hartmann, j'avais le cœur serré par cette angoisse que j'appellerai « opératoire » et qui nous étreint quand un être cher a souffert sous le scapel du chirurgien ou qu'il en est menacé.

— On ne peut voir Mme Dufour-Rimbaud, les visites la fatiguent trop.

Sur mon insistance :

— Deux minutes, alors ; mais pas plus. Vous lui feriez du mal.

Et j'entrai auprès d'elle. J'eus la sensation de la chambre claire et nue autour de moi ; mais je ne vis que la malade un peu soulevée sur ses oreillers, sa forme étroite, son visage amaigri, tout son être resserré qu'un sourire illuminait ; et ses yeux, ses yeux mystiques, — nous les aimions parce qu'ils semblaient toujours voir des choses par delà notre âme, — ses yeux me souhaitaient la bienvenue.

— Je suis contente, disait notre amie tandis que je l'embrassais.

Et, comme je lui faisais respirer la brassée de roses que j'avais apportée d'Orsay, elle plongeait son visage dans les fleurs :

— C'est si beau !... si frais !...

— N'est-ce pas, qu'elles sentent bon ?

— Oui. Mais... vous savez... *je ne les sens qu'avec mes yeux !* dit-elle.

Elle continua, d'un air heureux, à caresser les roses, tandis que je m'efforçais de la faire parler d'elle-même. Ce sujet ne l'intéressait point. Comme durant toute sa vie, elle ne pensait qu'aux autres et me demandait :

— Votre frère... sa blessure ? Non ! Ce n'est pas votre frère, c'est votre mari. Je m'embrouille un peu à cause de la morphine. Mais votre sœur ?... Votre livre ?

J'eus beaucoup de peine à lui faire dire quelque chose de sa santé. Elle parut perplexe :

— Vraiment, je ne sais pas trop ce que j'ai. Mais je ne souffre pas... presque pas.

Elle semblait lasse, et j'avais une peur horrible de la fatiguer, mes deux minutes étant passées. Bien qu'elle cherchât à me retenir, je m'arrachai de sa présence. Je me sentais désespérée, et pourtant je ne voulais pas croire que le baiser que je lui envoyai de la porte fût le dernier et que pour la dernière fois je voyais ce si cher visage.

§

Oscar Wilde à Francfort. — Les acteurs du théâtre de la Cour de Mannheim ont joué à Francfort, au Nouveau Théâtre, une pièce d'Oscar Wilde que les affiches intitulent brièvement l'*Eventail*. Il s'agit de l'*Eventail de lady Windermere* ; mais le mot « Lady » ne pouvait figurer décemment sur le programme d'une scène allemande. *Gott strafe England*, dit ironiquement un rédacteur de la *Gazette de Francfort* qui constate le fait, mais qui tient à expliquer en même temps pourquoi l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* peut être joué sans difficulté en Allemagne : « Premièrement Oscar Wilde n'est pas un vrai Anglais, mais un Irlandais qui ne s'est pas du tout montré édifié au sujet du débat sur le service militaire irlandais qui a eu lieu à Londres ; sa mère, si magnifiquement belle, rêvait jadis, en 1848, d'une république irlandaise. En deuxième lieu, il est mort depuis dix-huit ans et ne peut être soupçonné de psychose de guerre anti-allemande. Et enfin on s'échauffe encore aujourd'hui, en Grande-Bretagne, à cause de l'immoralité de sa *Salomé*, au point que c'est une véritable satisfaction allemande de la représenter. »

On peut se demander comment Oscar Wilde, dont le rédacteur allemand dit lui-même qu'il est mort depuis dix-huit ans, peut se plaindre de l'in-

troduction du service militaire en Irlande, mais on n'en est pas moins heureux de connaître les mobiles artistiques, auxquels obéit naturellement l'Allemagne quand elle veut rendre hommage à des écrivains appartenant aux puissances ennemies.

§

Au Pays d'Acadie. — Qui n'a pas entendu parler d'Annapolis, l'ancien Port-Royal, avec ses fortifications en ruines qui rappellent encore au voyageur les jours du régime français dans ce pays ; de Digby, l'un des ports importants sur ces rives ; du Bassin des Mines, du cap Blomidon, etc. ? Les rives escarpées qui longent le Bassin, les îles nombreuses qui en parsèment la surface, en font un paysage superbe que complète encore l'évocation des vieilles légendes indiennes et des combats homériques des hardis soldats de France avec les Anglais, au temps de la Tour d'Iberville, de Ramzay, de Villiers et de la Corne.

C'est dans les environs de Parrsboro que vivait autrefois Glooscap, le dieu puissant des Micmacs, s'il faut en croire la tradition de ces sauvages, et les Cinq Iles, avec leurs rivages élevés, sont simplement des cailloux que celui-ci laissa un jour tomber dans le Bassin des Mines. Les descendants actuels des puissants Indiens qui étendaient leur domination sur ces régions, avant la venue des Européens, vous diront encore que l'île Spencer n'est ni plus ni moins que la marmite de Glooscap, que celui-ci retourna et lança dans l'onde, tandis que les îlots qui se trouvent près de là sont les chiens du dieu, transformés par lui en pierre pour garder sa marmite renversée. Ces Indiens croient encore que l'esprit de Glooscap reviendra vers eux et que ce retour marquera l'époque où ils reprendront le prestige qu'ils ont perdu dans le pays de leurs pères.

On dit qu'attiré par l'isolement de ces îles, le fameux capitaine Kidd les choisit pour cacher ses trésors et l'on peut encore voir en plusieurs endroits des trous creusés par ceux qui, sans crainte de l'esprit du terrible pirate, essayèrent de trouver l'or et les bijoux qu'il avait volés durant sa carrière aventureuse. C'est aussi des hautes falaises de l'île de la Perdrix qu'un soldat français, poursuivi et sur le point d'être capturé par les Anglais, se lança sur les rochers à des centaines de pieds plus bas, préférant ainsi la mort plutôt que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Plus tard, les Anglais établirent un blockaus sur cette île pour se garantir des incursions des Américains, durant la guerre de 1812.

Les côtes du Bassin des Mines sont aujourd'hui peuplées par des gens aux mœurs paisibles, dont plusieurs sont des descendants des Anciens Acadiens. La plupart font de la pêche leur principale industrie et, comme bon sang ne peut mentir, ils se sont acquis, comme marins, une réputation de hardiesse et d'habileté qui ne peut être surpassée. La fertilité du sol de cette région y a fait développer des fermes prospères ; on y voit de verdoyantes forêts et des vergers immenses qui étalent leurs fruits savoureux le long du rivage.

§

Aluminium. — L'aluminium a joué un grand rôle durant cette guerre, rôle qu'il n'avait pas joué durant l'autre, celle de 70. Pourtant, avant cette guerre-là, l'aluminium avait connu en France une certaine célébrité.

'était en 1868, les journaux de Paris apprirent aux Parisiens en guise e poisson d'avril qu'ils devraient se tenir en garde contre de fausses pièes d'or en bronze d'aluminium si bien imitées que « seulement en brisant pièce fausse » il était « aisé de reconnaître qu'elle ne contenait que du onze d'aluminium ».

Aujourd'hui nous n'avons pas de pièces fausses en bronze d'aluminium, ais nous manquons également de pièces vraies en bon or.

Mais le proverbe dit : *L'or est une chimère*.

§

Herbert Spencer, sourd volontaire. — Dans son journal, dont il ublie des extraits dans le *Sunday Times*, Sir Henry W. Lucy raconte 'amusantes anecdotes sur Herbert Spencer. « Il était le plus irascible des ommes, obligé de supporter des semblables qui avaient l'audace d'habiter même planète. » Herbert ne se soumettait à aucune des conventions et fectations de la vie mondaine, et il abominait les conversations oiseuses. our échapper à celles-ci, il avait inventé une sorte d'appareil bouchoeilles dont il faisait sans vergogne usage quand il consentait à aller dîner ville. S'il était placé entre deux convives dont les propos lui paraissaient une banalité choquante, il se coiffait résolument de son appareil et pourivait son dîner dans un silence agréable.

§

L'Armée anglaise et la langue française. — On peut se demaner combien de mots anglais resteront en usage dans le nord de la France près le long séjour des armées britanniques. Il est probable qu'un très etit nombre s'acclimateront ; peu à peu, à mesure que les millions de solats en kaki regagneront leurs rivages, les enseignes, écriteaux, étiquettes, ancartes deviendront inutiles au long des routes et dans les boutiques et agasins des villes où les troupes britanniques cantonnaient. Somme toute, a diminué, pour les soldats anglais, les contacts où il leur eût été écessaire de savoir quelques mots de français, et de les apprendre. Du este, un assez petit nombre en eût éprouvé le désir et possédait les éléments culture nécessaires pour en sentir le besoin et en profiter. Quelques-uns y sont essayés, cependant, mais leurs efforts n'auront pas toujours été ciles et les résultats donnent lieu à des surprises.

Comme d'habitude, le dictionnaire est responsable d'une large proportion bévues et de quiproquos. Par exemple, à l'occasion d'un repas spécial, sergent de mess voulut, à l'instar des grands restaurants de Londres, diger son menu en français, et il inscrivit tranquillement : « Imbécile ti. » Il s'agissait simplement d'une oie, mais ayant à choisir entre les verses significations du mot « goose », il s'arrêta à celle qui séduisit son il. Un autre sous-officier donna une preuve que sa connaisance du franis manquait de précision, en traduisant : « chacun à son goût », par everybody has the gout », « ce qui revient à dire : « tout le monde a la outte », et ailleurs il transcrivit : « to put down the blinds », par « baisr les aveugles », au lieu de « baisser les stores ».

La bonne volonté n'est pas toujours suffisante pour justifier la hardiesse elle risque de fourvoyer les audacieux. Les exemples suivants mettront garde les imprudents. Ceux qui savent quelque peu l'anglais les appré-

cieront : « Il a fait bonne chère — he made a dear nurse. — Il fait des éclairs — he is making cream-buns. — L'école était près du presbytère — the school was nearly a presbyterian one. — Il recommanda son âme à Dieu — he wished his donkey good-bye. — Son cheval ayant pris le mors aux dents, un lieutenant l'arrêta — His horse having got the toothache, a lieutenant stopped it. »

Il est un fait curieux que l'absurdité la plus évidente n'arrête pas le courage de traducteurs qui peuvent sans broncher écrire que « son cheval ayant mal aux dents, un lieutenant la plomba » ! C'est peut-être pour cela qu'on affirme qu'une personne timide n'apprendra jamais aucune langue étrangère. — H. D. D.

§

Mourir gaîment. — C'est plus rare qu'on ne pense ! Un voiturier de la province de Chester qui, par son industrie, avait acquis une petite fortune, se sentant très malade, envoya chercher un ministre et un notaire qui, arrivant à la fois, trouvèrent le malade dans son lit entouré de toute sa famille qui pleurait à chaudes larmes. Le voiturier, ayant recueilli ses forces, dicta son testament de la manière suivante :

« Je donne ma maison et tous les meubles qu'elle renferme à Mary (c'était le nom de sa femme) tant qu'elle vivra ; et après sa mort j'entends qu'ils soient partagés entre tous les enfants. Je donne mes chariots et mes chevaux à Tom ; mes charrues, mes bœufs à Dick avec la moitié de la ferme ; l'autre moitié et 100 livres sterling à Will ; 300 livres sterling à Molly et autant à Betty. Maintenant, vous, notaire, écrivez ; vous, ministre, priez ; vous, ma femme, pleurez ; et vous, mes pauvres enfants, criez tant qu'il vous plaira, je me meurs. »

Le testateur expira en effet après avoir prononcé ces derniers mots.

Cette histoire remarquable montre dans celui qui en est le héros une grande présence d'esprit et beaucoup de connaissance de soi-même, ainsi que beaucoup d'empire sur sa propre nature, c'est pourquoi un journal américain a proposé qu'elle fût affichée dans toutes les casernes avec quelques autres histoires qui enseignent à bien mourir.

§

« Les Mille et un bonheurs du poilu d'Orient ». — Quelques poilus d'Orient ont mis leur talents en commun pour composer la rhapsodie qui porte ce titre.

D'un rapide coup d'œil vous jugez Salonique.
Des moustiques malsains ne vous souciez pas tant :
Ordre d'une mission dite anti-paludique,
Ils ont eu 24 heur's pour déguerpir du camp.
Quand le temps sera sec, vous aurez d'la poussière
Dans les yeux, dans le nez, et même dans les dents.
Vous connaîtrez la boue, et jusqu'au train d'derrière,
Je puis vous l'assurer, vous enfonc'rez dedans.
Si vous mangez en ville, veillez bien sur la bourse,
Car on la met à mal, dans tous les restaurants.
Si vous devez rentrer au camp au pas de course,
Du vin dit « de Samos » buvez modérément.
Oh ! non, vous n'êtes pas au pays de Cocagne,
Mais au pays du mont, du roc et du torrent,

Où vous pouvez chanter gravissant les montagnes :
« Ça mont', ça monte, oh oui! ça monte énormément ! »
L'hiver, vous connaîtrez les froids de Sibérie
Et, l'été, qui suivra, les chaleurs du Soudan,
Et pour vous abriter aucune bergerie,
Ni de grange non plus (des grang's en Orient !)
Votre tente partout se dresse libre et fière
En défiant la pluie et la neige et le vent.

Comme on voit, le poilu est le même en Orient qu'en France, frondeur et plein de bonne humeur. Ces vers inédits, qui, dactylographiés, courent le front d'Orient valent ce qu'il valent, mais témoignent de l'excellent moral des troupes.

§

L'Amateur de puces. — Depuis la mort de Maurice Maindron et du grand Fabre, on manque d'entomologistes. Ils auraient aujourd'hui dans les armées un vaste champ d'expériences ; les totos de toutes sortes, les puces même seraient d'intéressants sujets d'études. Cette dernière race d'insectes, qui ont dans la célèbre Mme Sténégry une dompteuse indomptable et qualifiée, eut, en Angleterre, au commencement du XIXe siècle un amateur passionné.

C'était un naturaliste anglais : M. Hyacinthe Lestone. Il passa sa vie à étudier à fond la génération des puces, il reconnut que cet incommode animal pond des œufs ou lentes qu'il dépose sur des animaux propres à fournir une nourriture convenable aux petits qui en proviennent. Ces œufs sont ronds, très unis, glissent facilement et tombent en bas, à moins qu'ils ne soient retenus par le poil. Ils sort de ces œufs de petits vers, blanc de perle, qui se nourrissent de la substance scabieuse de la peau ou de l'espèce de duvet qui s'amasse dans le poil des habits ou d'autres matières semblables ; ces vers sont fort vifs et grossissent en l'espace de quinze jours ; lorsqu'on les touche, ils se roulent en peloton ; ils marchent comme les vers à soie ; ensuite ces vers filent de leur bouche un fil, dont ils forment une petite coque ronde qui doit leur servir de tombeau. Les vers restent quinze jours dans cette coque, d'où, au bout de ce temps, il sort une puce bien formée ; elle est d'abord blanche comme du lait ; mais deux jours après son éclosion, elle se colore et acquiert des forces.

§

Suite de l'Évangile selon Gallus Certus.

.... « Pierre répondit : Mon ami, je ne sais ce que tu veux dire. Au même instant comme il parlait encore, le coq chanta. » — LUC, XXII, 60.

..... En ce temps-là les Barbares d'outre-Rhin, violant la parole donnée, envahirent le pays des Flandres et pillèrent jusqu'aux temples du Seigneur.

Puis, se tournant vers le seuil de la « Casa Media » où se tenait le Pontife Romanus Incertus, le chef des Germains lui dit : N'es-tu pas, toi aussi, avec ces gens qui ont osé nous résister ? »

Mais lui le nia disant : « Je ne sais ce que tu veux dire. »

Et presque aussitôt au cœur du pays des Francs, frappant de stupeur les

ennemis répandus jusqu'aux plaines de la Marne, le vieux coq gaulois chanta pour la première fois.

A quelque temps de là, ces mêmes Barbares tournèrent leur rage contre l'antique cité des Rois francs, célèbre par le temple du Sacre, et, criblant celui-ci de projectiles, ils tuèrent ceux de nos frères qui s'y trouvaient assemblés.

Puis, considérant avec insistance Romanus, le chef des Germains lui dit : « Assurément tu es de ces gens-là, car ton vêtement te fait assez connaître! »

Mais lui le nia de nouveau, répondant : « Mon ami. je n'en suis point! »

Et peu de temps après, vers l'Est du pays des Francs, où se ruait l'ennemi, le vieux coq gaulois, couvrant de son aile les remparts de Verdun, chanta pour la deuxième fois.

Or, comme on approchait de la pâque chrétienne, au jour anniversaire de la mort de Jésus, de pieux habitants de l'antique cité de Lutèce vinrent en foule prier, comme c'est la coutume, au tombeau du Sauveur.

Mais les Barbares, connaissant cet usage, firent crouler le temple où ils se tenaient et de nombreuses victimes périrent ensevelies sous les ruines.

Puis, son forfait accompli, épiant Romanus qui, de sa droite levée, bénissait, de loin, les cadavres, le chef des Germains l'interrogea de nouveau disant : « Certainement tu es de ces gens-là, car ton geste témoigne contre nous ! »

Mais lui, devant tout le monde, le nia avec force, protestant : « Comment témoignerais-je contre vous ? Ces gens-là n'ont-ils pas péri, victimes des fatalités de la guerre ? »

Et comme il achevait à peine ces mots, voici qu'au Nord du pays des Francs, où déferlaient maintenant les hordes germaniques, il aperçut, émergeant des marais brumeux de la Somme, le vieux coq gaulois, qui s'apprêtait à chanter pour la troisième fois.

Alors Romanus se souvint de Simon-Pierre et, levant les yeux, il vit le CHRIST qui le regardait tristement ; mais il ne put supporter ce regard et, sortant en hâte de la « Casa Media », il se mit à pleurer amèrement, disant, au milieu de ses larmes : « Seigneur, faites qu'au jour de la victoire, qui est proche pour eux, mes fils de Gaule et des Flandres ne m'abandonnent pas à leur tour, comme, moi, je les ai abandonnés aux jours de leurs tribulations ; mais faites qu'ils me pardonnent, comme autrefois, vous-même, vous avez pardonné à Simon-Pierre, qui vous avait hélas renié trois fois ! »

Ce Manuscrit fut trouvé par Pierre Le Franc à Paris près d'une vieille église victime d'un odieux bombardement le Vendredi Saint 24 Mars de l'An MCMXVIII.

§

Plus vite. — Sous le titre *Plus vite*, Guiseppe Prezzolini, qui écrivit sur la France contemporaine un livre pénétrant, donne dans le *Popolo d'Italia* d'excellents conseils à ses compatriotes. Il leur demande d'aller plus vite, de faire tout plus vite, d'enseigner la rapidité aux enfants des écoles.

Je voudr s, ajoute-t-il, que l'on donnât un grand développement à tout ce qui

peut pousser mes compatriotes à vivre avec plus de hâte, plus vite, plus à la moderne...

Je rendrais obligatoire dans les écoles la lecture du code civil, comme faisait Stendhal avant d'écrire une de ses pages pleines de suc...

Je voudrais qu'on créât des bourses, non d'études, mais de vie, et que des bourgades les plus retardataires se levassent des jeunes gens auxquels on donnerait quelques centaines de francs par mois pour aller dans un grand port ou dans une grande métropole apprendre à vivre vite.

Ces fortes paroles ne s'appliquent pas seulement à l'Italie et on peut fort bien les rapporter à la France.

§

Les Langues en Russie et en Autriche-Hongrie. — En laissant de côté la Finlande et la Pologne, qui n'ont jamais fait partie de la Russie administrative, on trouve dans l'Empire russe un grand nombre de langages. Au Caucase, par exemple, on en parle beaucoup, mais aucun ne domine. Outre les parlers proprement caucasiques et l'ossète, il y a trois langues qui s'écrivent et servent à des nationalités ayant conscience d'elles-mêmes : le géorgien, qui se groupe avec le mingrélien, le souane et le laze ; l'arménien ; le turco-tatare. Les langues de Sibérie et de Transcaspie n'ont pas de valeur de civilisation. Dans la région baltique, la situation est très compliquée. En Lithuanie, le lithuanien se juxtapose au blanc-russe. Dans les villes, la bourgeoisie parle polonais et les juifs le yiddisch, qui est un parler allemand. Dans le pays letton, on parle lette, mais il y a une aristocratie de langue allemande. Plus au nord, il y a l'esthonien. Toutes ces langues, naturellement, outre le russe. Dans le bassin de la Volga et dans l'Oural, il y a le mordver, le tchérémisse, le votiak. En Crimée et surtout dans la région de Kazan, il y a le tatare, qui est un parler turc. La population de langue russe est de plus de 75 millions d'habitants.

Le groupe russe comprend trois dialectes, le grand-russe ou langue officielle de l'empire et qui est parlé par les deux tiers des individus de langue russe ; le petit-russe ; le blanc-russe.

Il n'y a qu'un parler grand-russe. Le blanc-russe n'est qu'une variété du grand-russe. Le petit russe ou ukrainien se parle en Russie et en Galicie. Il diffère moins du grand-russe que le provençal ne diffère du français, le milanais du sicilien.

L'Autriche n'a aucune langue qui lui soit propre, sauf le tchèque ; la Hongrie a une langue officielle, le magyar, qui est la langue maternelle de moins de la moitié de la population.

En Hongrie, on parle encore serbo-croate, slovaque, roumain. En Autriche, la population de langue allemande n'est que le tiers de la population. Il y a cinq groupes de langues slaves : le tchéco-slovaque, le polonais, le ruthène ou petit-russe, le slovène et le serbo-croate.

La situation de la Russie et celle de l'Autriche-Hongrie sont donc très différentes. D'un côté une masse linguistique ayant la plus forte unité possible et possédant au propre une des grandes langues de civilisation de l'Europe, de l'autre des groupes qui se refusent à accepter la langue officielle, magyar ou allemand.

§

« **Les Dégâts** ». — A la sortie de la vente Degas, il y avait, outre les collectionneurs et les marchands qui étaient venus pour acheter, tout le pu-

blic des artistes qui étaient venus pour voir. Le « petit Watteau à vapeur » de Degas ne dissimulait pas son admiration pour les Ingres et une dame trouvait que, malgré les prix élevés qu'ils atteignaient, les Ingres étaient encore trop bon marché.

Un critique d'art discutait l'authencité des Greco : « Ce sont, disait-il, j'en suis persuadé des copies, de sa fille. »

Or, est-il bien certain que Theocopuli ait eu une fille?... Les critiques d'art qui se sont fait une spécialité d' « éreinter » les peintres modernes n'en revenaient pas des prix atteints par les Gauguin, les Cézanne et les Van Gogh, et ils criaient au scandale.

L'expert Ambroise Vollard, qui a laissé son manteau « chaudron » pour un autre couleur de « feldgrau », s'épongeant le front regagnait son domicile pour inscrire tous ceux — les malins ! — qui lui avaient demandé de recevoir le prochain catalogue des œuvres de Degas, sorte de *livre de vérité* aux reproductions innombrables. Un peintre italien disait à sa « dame » :

« Tu sais, celui qui acheté l'*exécution de Maximilien* en trois morceaux collés sur la même toile ? Eh bien ! il m'a dit qu'il en ferait trois tableaux qu'il comptait vendre 50.000 francs l'un, et pour 23.000 francs il en aura bientôt 150.000. » Et comme en sortant on entendit l'éclatement d'un obus : « Allons voir *les Dégâts*... », dit avec entrain une petite femme à l'artiste dont elle est le modèle.

§

Un évêque de race Nordique. — Le nouvel évêque du Mans, Mgr Grente, appartient à la vieille race Nordique des compagnons de Rollon. Le nom de Grente vient de *grans*, qui veut dire frontière. On a écrit aussi bien Grenthe, Grenth, Grante ou Grant. Ces compagnons de Rollon ont fondé, en 911, Grantchamp, Grenteville et Granville.

§

Publications du « Mercure de France » : CIVILISATION, par Denis Thévenin. Vol. in-18, 3.50 (37 vieux japon à la forme, à 20 fr.).

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Comptoir National d'Escompte de Paris

L'Assembléegénérale s'est tenue le 18 avril sous la présidence de M. Paul Boyer, Vice-Président.
Après avoir entendu les rapports du Conseil, de la Commission permanente de Contrôle et du mmissaire, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1917, qui se soldent un bénéfice de 13.727.566 fr. 08, et a décidé la répartition de 30 fr. par action et de 2 fr. 889 part de fondateur.
Le Comptoir National d'Escompte a prêté son concours à la souscription de l'Emprunt Natio- 1917, au placement des Bons et des Obligations de la Défense Nationale, ainsi qu'aux prêts à at de valeurs de pays neutres, rachats de valeurs étrangères pour son compte, et ventes de ti- sur le marché anglais par l'intermédiaire de la Banque de France. Le total de ces opérations, fin de 1917, s'élevait à plus de 9 milliards de capital nominal.
Il a également coopéré au placement et au renouvellement des Obligations et des Bons de la e de Paris, ainsi qu'au placement ou à la souscription d'actions et d'obligations de diverses iétés industrielles travaillant pour la Défense Nationale.
Malgré les conditions de plus en plus difficiles de l'exploitation, l'accroissement de charges et nanque de personnel expérimenté, ses Services et Agences ont pu maintenir leur fonctionnement éaliser de nouveaux progrès. Les Agences des Colonies et de l'Etranger ont notablement déve- pé leur activité.
M. Paul Boyer, administrateur sortant, a été réélu.

CRÉDIT LYONNAIS

Extraits du rapport du Conseil d'Administration à l'Assemblée générale du 22 avril 1918

Messieurs,

L'année 1917 est la troisième qui se soit écoulée entièrement pendant la guerre.
Malgré l'augmentation des frais généraux, les résultats acquis au 31 décembre nous permettent ous proposer la distribution d'une dividende de 40 francs par action.
Votre Société a continué de participer gratuitement, avec les principales banques Françaises, crédits ouverts dans les pays étrangers.
Les placements de titres ont beaucoup augmenté depuis la guerre. Votre Société a naturellement inué, en 1917, de prêter au Trésor son concours le plus actif. La participation de vos Clients l'Emprunt 4 pour 100 n'est pas inférieure, en capital nominal, à 1 milliard 547 millions. En ptant leur part dans l'Emprunt 5 pour 100 1915 (1 milliard 670 millions y compris la tranche aise) et dans l'Emprunt 5 pour 100 1916 (1 milliard 318 millions), ils ont contribué à consoli- la dette de l'Etat pour un total de 4 milliards 535 millions, soit près de 11 pour 100. C'est un t énorme dont le succès doit retenir l'attention.
Les obligations 5 1/2 pour 100 à lots, mises en souscriptions par le Crédit Foncier, formaient otal un capital nominal de 600 millions de francs.
D'autre part, la Ville de Paris, consolidant sa dette flottante, proposait au public un emprunt capital nominal de 638 millions de Frs, en obligations 5 1/2 pour 100 sans lots, remboursa- dans cinq ans. Nous avons pris une très large part à ces opérations qui convenaient parfai- nt à votre nombreuse clientèle.
Le total des Bons de la Défense Nationale souscrits par nos soins ou escomptés par votre Eta- ement n'a guère été, pendant le cours de l'année dernière, inférieur à 7 milliards. Ces deux ations n'ont cessé de se développer depuis 1914.
es opérations traitées par votre *Siège Social* sont satisfaisantes; les dépôts qu'il a reçus dé- ent le chiffre qn'ils atteignaient au 30 juin 1913.
os *Agences Régionales* sont également en progrès sensible.
e Groupe de vos *Agences Départementales* est toujours particulièrement éprouvé.
otre *Siège de Paris* et les bureaux de quartier qui en dépendent ont constaté également le dé- pement des Industries, surtout de celles qui travaillent pour la Défense nationale. Mais pres- outes leurs affaires se dénouent par de simples virements du Trésor au crédit des comptes de lients. A Paris et dans la Région parisienne, plus que nulle part ailleurs, les placements des émis par l'État se sont accrus en 1917 ainsi que les opérations auxquelles ils donnent lieu.
os *Agences Étrangères* ont fonctionné normalement, excepté en Turquie et en Russie.
us devons maintenant vous entretenir du règlement de votre inventaire.
rès avoir entièrement passé par profits et pertes toutes les dépenses faites ou engagées pen- 'Exercice 1917, nous avons pratiqué les amortissements commandés par les circonstances.
duction faite de tous les frais généraux, charges, provisions, amortissements et dépenses de er établissement, les bénéfices de l'Exercice 1917 s'élèvent à .... Frs 21.720.679, 88
us vous proposons de voter la répartition d'un dividende de 40 frs par ac- oit au total.. Frs 20.000.000 »
ste une somme de.. Frs 1.720.679, 88
outée au solde du compte « profits et pertes des exercices antérieurs », soit Frs 24.992.108, 64
a un total de.. Frs 26.712.788, 52
votez les propositions que nous vous soumettons en vous engageant à les adopter.
plus de l'acompte de.. Frs 20 »
25 mars dernier, le solde de.. Frs 20 »
mis en paiement le 25 septembre prochain.
it ensemble (moins les impôts).. Frs 40 »
ites les résolutions proposées par le Conseil ont été adoptées à l'unanimité.
lividende a été fixé à Frs 40 par action.
Fabre-Luce, Administratenr sortant, a été réélu.
I. Th. Vautier, P. Tresca et L. Forquenot ont été nommés Commissaires des Comptes n an.
de Gretry a été également nommé Commissaire des Comptes pour une année, en remplace-

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : X.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	32 fr.	Un an	37 fr.
Six mois	17 »	Six mois	20 »
Trois mois	9 »	Trois mois	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.